

L'ÉDUCATEUR MAGAZINE N° 3 et 5 - 1^{er} NOVEMBRE - 1^{er} DÉCEMBRE 1966 - ICEM - FIMEM

l'éducateur

FREINET

15 Octobre 1896 • 8 Octobre 1966



par je ne sais quelle divine aptitude à faire descendre l'idéal au niveau de la vie, haussant l'action quotidienne au niveau de l'idéal pour mettre à sa portée les éternelles vérités qui restent, à travers les cataclysmes, comme des poteaux indicateurs tordus par les éclatements et qui s'obstinent à montrer la route.

Je me suis, plus que lui, aventuré dans les dédales de la culture ; j'ai dû subir les assauts d'une insinuante autorité qui m'ont parfois enorgueilli et égaré ; j'ai participé du progrès. Mais toujours, je me suis retrouvé avec je ne sais quelle nostalgie de la simplicité abandonnée, du bon sens devenu inutile, de la clarté irradiante des sources. J'ai en même temps sondé aussi la vanité d'une culture que l'école et le progrès ont plaquée sur ma nature pétrie de bonne terre paysanne ; j'ai mesuré l'impuissance manifeste des initiés qui ont substitué à la vie complexe et puissante toute une fausse philosophie, des mots et des systèmes, comme ces citadins qui, intimidés par le flot pourtant si inoffensif de la rivière — avec bien sûr ses cailloux, ses lianes, ses poissons, ses serpents — remontent péniblement le courant à la recherche d'un pont, tandis que le petit paysan déluré enlève ses souliers, retrousse son pantalon boueux et, en riant et en éclaboussant, atteint triomphalement l'autre rive.

Alors, j'ai eu la prétention et l'audace de me remettre à l'école des sages de mon village, de les écouter parler, de m'imprégner de leur rythme, de leur sens de la vie, de leur enseignement, pour essayer de découvrir, ou de préciser, ou de prolonger, par-delà l'impasse où nous a abandonnés la culture, les fondements originaux d'une meilleure conception philosophique et pédagogique. Et j'ai voulu faire l'essai de prendre ces sciences par la base pour voir si par hasard, à l'aide de jalons plus méthodiquement posés, il nous serait possible de nous élever plus haut et plus sûrement dans la connaissance de l'homme et de l'enfant, dans l'exploitation, pour des fins éducatives, de leur complexion et de leurs tendances ; s'il ne serait pas possible aussi de mettre à jour, dans la complexité des problèmes essentiels, les chemins de simplicité et de clarté sur lesquels pourront alors s'engager, avec la même calme certitude, tous ceux qui œuvrent humblement pour une meilleure humanité.

J'ai voulu marcher sur les pas du paysan dans ses champs, retrouver les sentiers du berger dans la montagne ; j'ai voulu m'asseoir avec eux à l'ombre des arbres, le petit « saquet » du diner entre les genoux. J'ai réappris à scruter la nature si changeante et diverse et j'ai bu à satiété aux sources claires que j'ai si délicieusement retrouvées.

L'ÉDUCATION DU TRAVAIL

1920

TOUCHÉ !

L'ATTAQUE

Le jour J approchait. On avait une baraque, d'assez bons grillages pour dormir. Chaque jour on faisait la « nouba » du jour qui précède l'attaque.

Partout fourmillement... Obus qui glissent sur le toit... Sur le haut du coteau où nous sommes adossés, un joli bois où on serait bien avec sa belle... On joue...

Quand on est monté en ligne, le bruit des mitrailleuses nous assourdissait.

A droite, huit Boches se sont rendus levant les bras bien haut. L'un se tenait les reins et marchait courbé en deux ;... un autre avançait péniblement en traînant la jambe.

Un 155 tirait trop court et faisait à tout instant trembler la cagna.

Assis sur les marches, je dormais... Que je regrette ce sommeil !

Il était tard... On avait mangé un camembert. On m'apporte une photo d'avion et l'heure officielle. Un peu plus tard le commandant de compagnie me donne l'heure H : 5 h 15. Il était quatre heures.

Il faisait froid. Le brouillard était épais. La tranchée débordait déjà de gens harnachés. Devant le poste du colonel, des sapeurs discutaient... Les fantassins se taisaient...

Enfin, voilà le roulement classique, l'enfer déchaîné dont rien ne peut donner une idée. Ce moment tant redouté, tant attendu, arrivait enfin... On regrettrait seulement de n'être pas encore au lendemain.

L'aumônier de la division : à la lueur des éclairs on distingue sa haute stature, sa grande barbe, ses gestes diaboliques.

— *Mes enfants, vous allez partir à l'assaut... Pour quelques-uns, le sort sera fatal... Recueillez-vous tous... Nous allons réciter le « Notre Père »... Je vais vous donner l'absolution...*

Comme tant d'autres je me suis senti au seuil de l'au-delà. Dans mon recueillement, je n'ai pas pu voir mon dieu ; la rage des hommes était trop forte...

Encore une minute... Attention !... Hop !...

Le brouillard était toujours aussi épais et aussi humide... La boussole brillait dans ma main... Il y avait des hommes et des hommes, tous aussi égarés dans ce désert tonitruant.

J'ai atteint l'objectif... Les prisonniers remontent la côte que l'on vient de descendre, les bras en l'air, semblables à des polichinelles...

— *Kamerad alsacien!... Kamerad... pas kapout!...*

Grands gars roux imberbes... C'était la Garde Prussienne.

Derrière nous, un signaleur a voulu rire un brin. Il a arrêté au passage un de ces malheureux et lui a appuyé sous le menton le canon de son mousquet. Et la victime a levé encore plus haut les bras, comme pour appeler Dieu à son secours... Il devait murmurer quelque supplication... Ses yeux devaient être confondus d'épouvante.

Le Français n'a pas tiré.

Un soldat a appuyé son front sur le rebord de la tranchée qu'il vient de creuser — comme pour dormir. Ses voisins n'ont rien vu, n'ont rien entendu ; aucune trace de sang... Il est mort.

TOUCHÉ !

Ma belle canne en serpent que j'avais coupée à Vrigny, je l'ai perdue. Je la cherche désespérément, pressentant l'immense malheur... Oh ! j'en suis sûr, si je l'avais retrouvée, je serais encore comme vous, et je chanterais, et je rirais... Je ne serais pas un pauvre mutilé.

Je marchais droit devant ma ligne de tirailleurs, regardant, sur la côte en face, monter le 2^e bataillon, précédé du feu roulant.

Un coup de fouet indicible en travers des reins : « Pauvre vieux... c'est ta faute... Il ne fallait pas rester devant... Tu n'aurais pas reçu ce coup de baïonnette ». J'ai ri — je croyais qu'un soldat m'avait piqué par inadvertance, et je voulais l'excuser — j'aurais voulu cacher ma douleur... je suis tombé...

Qu'elle était bête cette balle !

Par le milieu du dos, le sang gicle... Ma vie part avec... Je vois la mort avancer au galop...

Je n'ai pas voulu m'évanouir et je ne me suis pas évanoui... J'ai voulu me lever : j'ai rassemblé toutes mes forces ; je n'ai pas bougé... Ma poitrine est serrée dans un étai.

Couché sur le brancard, j'ai senti qu'il pleuvait. L'aéro de la division rasait le sol. Mon casque est tombé.

Le médecin de bataillon est tout rouge de sang — un boucher. Dans le trou où j'attends un autre cri... On vient... Oh ! que de blessés !...

Je grogne. Les Allemands qui me portent s'arrêtent. Ils cherchent des épingles anglaises pour me couvrir de deux capotes... Ils me remportent le plus doucement possible.

Des tanks énormes vont à la bataille. Un blessé léger s'en va clopin-cloplant vers l'arrière... Que je l'envie !...
 Me voilà revenu à mon point de départ, à 1 500 mètres du nouveau front. Que suis-je allé faire là-bas ?

HOPITAL

Une demi-clarté dans la chambre. Des chuchotements, des ombres grises et noires qui passent, silencieuses...

— *J'ai soif!... j'ai soif!...*

— *Rien à boire, ça vous ferait mal. Vous aurez le café à sept heures.*

Alors, j'ai revu la belle source de mon village qui dégringole du rocher et qui suit le canal. Je me suis couché à plat ventre ; j'ai trempé mes lèvres avides dans cette eau rédemptrice...

Comme c'est délicieux !...

Jusqu'au matin, j'ai bu l'eau si claire de notre source et elle ne m'a pas désaltéré... Au jour, j'ai eu du café...

Depuis que je n'avais plus vu cette belle lumière !...

Ma dernière journée me revient à la mémoire.

— *Il y a longtemps que je suis blessé ?*

— *Mais c'est hier...*

— *Et quel jour sommes-nous donc ?*

— *Le 24...*

Moi qui me croyais déjà en novembre.

J'ai voulu écrire... Ma main droite faisait pitié ; elle ne voulait plus marcher.

Oh ! boire... boire !... Et passer la nuit à compter les heures !...

Dans la salle voisine, cris d'un homme qu'on écorche, expression d'une souffrance indicible. Arrive la petite voiture chargée de flacons et de pansements... Des hommes et des femmes tout blancs.

Chacun à son tour souffre son petit martyre... Je tremble.

Le soir vient ; avec lui, l'abattement et la mort. L'aumônier va d'un chevet à l'autre pour préparer la mort.

Et puis, encore la nuit.

En face, un agonisant raconte sa jeunesse et se lamente :

— *Ma sœur, tu ne me verras plus — je suis mort...*

Au loin, le canon gronde encore. Un aéroplane survole l'hôpital. Ne nous laissera-t-on pas mourir tranquilles ?...

PAX DOMINE !

Un soir, l'aumônier est venu s'asseoir à mon chevet. Il a penché sur moi sa grande barbe blanche et m'a parlé d'une voix douce et caressante. Il s'accuse pour moi de tous les péchés de la création... Que m'importe ?... Il a

récit des prières que je ne savais plus. Je n'ai pas ouvert la bouche... je n'ai pas fait un mouvement...

Demain matin, je communie.

Sur la petite table du centre, un crucifix encadré de deux bougies — décor funèbre. Une sœur se met un beau mouchoir sous le menton.

Dans la chambre voisine, tintement sépulcral d'une clochette. L'aumônier apparaît, blanc et or, portant un trésor dans ses mains... Les deux sœurs tombent prosternées.

Une triste Toussaint.

L'agonisant d'en face a remonté la pente. Blessé de l'intestin, il ne doit pas boire.

En montrant la gorge, il crie :

— *Infirmier! A boire!... Je l'ai encore là, le bon Dieu!...*

Comme j'aurais voulu rire ce jour-là!

Oh! mais, qu'est-ce qui frappe ainsi dans ma poitrine?... Quel tintamarre dans ma tête!... Comme il fait nuit et triste!...

Quelqu'un me parle d'une voix douce et lente. J'ouvre un instant les yeux : une grosse tête encadrée d'une grande barbe se penche sur moi. On me frotte les mains, les yeux, les oreilles, la bouche... Je baise un crucifix énorme et froid...

— *Ah! non! je ne veux pas mourir!... Ils sont fous de me donner l'extrême-onction!...*

Et je me replonge dans mon éternelle inconscience qui est déjà la mort. La sarabande infernale recommence dans la poitrine et dans le crâne.

Vous tous, qui craignez la mort parce que vous vous figurez une montagne de souffrances toujours plus atroces jusqu'au moment où vous sentirez devant le gouffre, remettez-vous... C'est plus facile de mourir et je ne le redoute plus.

Le plus triste instant à passer est celui où la maladie lutte avec la santé ; où, vous rappelant votre vigueur de naguère, vous avez pleinement conscience de votre état. Vous retenez vos cris et vos plaintes. Les vôtres disent :

— *Il ne va pas bien mal.*

Puis le mal triomphe ; le cerveau s'obscurcit ; vous vivez un cauchemar. Sauf à de rares instants que vous n'avez pas le loisir de prolonger, vous glissez... La chair crie alors... les nerfs s'agitent... Les gens à votre chevet sanglotent : « Comme il souffre ! » et ils souffrent plus que vous.

Un coup de pouce et vous êtes précipité dans l'au-delà.

Pour mes étreintes, l'infirmier m'a pris dans ses bras et m'a porté sur une chaise longue, au coin du feu.

Par la fenêtre, j'ai vu un autre morceau de toit, un autre fragment du château et même, sur le coteau en face, des arbres entiers.

Puis la tête m'a tourné d'avoir vu trop de choses. On m'a recouché.

Mais le lit m'a paru plus doux, le même horizon élargi.

Demain, je me lèverai encore.

J'ai voulu qu'on me mette des pantalons, comme ces enfants qui veulent trop tôt être habillés en homme.

Je me suis fait porter jusqu'à la fenêtre : j'ai vu la cour que des infirmières longues et maigres traversent, pressées. J'ai vu le perron par où je suis monté. J'ai vu les arbres du parc.

C'en est encore trop pour ma pauvre tête.

Ce matin le toit en face était tout blanc. Regardant les bûches dans la cheminée on s'est trouvé tout heureux d'être bien au chaud et de ne pas sortir ! Et on avait une pensée émue pour nos camarades restés là-bas. Ignorant l'immensité de notre malheur on ne doutait pas qu'ils eussent préféré notre sort.

Parce qu'un peu de sang nouveau coule dans tes veines, pauvre mourant, tu crois qu'il t'a régénéré ; et que si tes jambes ne veulent pas te porter, si ta tête est si obscure et si frêle, c'est que tu es resté trop longtemps immobile, couché sur le dos !... Avec du sang si jeune, avec un tel désir de vivre, on devrait commander au destin !...

Pourquoi ai-je perdu cette confiance ? Pourquoi ma jeunesse n'est-elle pas revenue ?

DÉSILLUSION

Un bataillon est passé devant l'ambulance, musique en tête — jeunes gens imberbes, aux capotes plissées, que seul uniformise un sac monumental.

Pourquoi cette musique me donne-t-elle envie de pleurer, moi qui suis si heureux de n'être pas mort ?

Au loin, un martellement sourd. Les journaux attendent la terrible offensive (1).

L'ordre est venu de nous évacuer.

Comme tout se tait dans le château ! Comme les infirmières sont résignées !... Le soleil est blanc et mou... Dans la vigne vierge, sous la fenêtre, les oiseaux se sont tus... Il me semble que les arbres sont moins verts, que la cour est plus sale, aujourd'hui...

...On nous fait partir !...

Comme les jours passés, le ciel est clair et haut ce matin. Je me suis habillé comme autrefois ; la vareuse est un peu large.

Déjà les autos ronflent. Serrements de mains ; promesses, les larmes aux yeux. Chacun s'attarde avec sa préférée à qui il écrira et qui prolonge la poignée de main.

On ferme la voiture. Par une fente, un dernier coup d'œil à ma fenêtre, aux mains qui s'agitent, au docteur qui incline la tête et repart...

Et nous voilà seuls, loques humaines, voguant vers d'autres sympathies. J'ai compris alors que c'en était fait de ma douce convalescence.

Je pleurais, laissant derrière moi ce château qui, du moins, avait su ne pas troubler cette longue mais délicieuse renaissance, qui avait respecté ce bonheur insouciant de l'enfant — et aussi ses colères.

(1) *Offensive allemande de printemps 1918.*

On se regarde, hébétés, n'osant pas encore parler de ces choses perdues.
Des baraques en planches... un quai long et nu, et la plaine givrée.
On nous trie...

Des épaves — mais sombres aujourd'hui de n'être plus que des numéros,
au même titre que ceux qui, là, gesticulent et rient, heureux d'aller si loin
pour une égratignure.

Je suis monté dans le train, et personne ne m'a aidé... Personne ne
m'a demandé si j'avais froid... si je voulais boire... si je n'étais pas fatigué.

Et plus rien. Ceux qui ne savent pas se taire parlent de cette miss qui
était si gentille... de celle-là qui, un jour... le docteur... le parc...

Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole
de gloire. Non, nous ne sommes pas « glorieux », nous sommes « pitoyables ».

Elle ne reviendra plus ma jeunesse perdue. Les feuilles ont poussé
trop tôt cette année.

TOUCHÉ !

*Souvenirs d'un blessé de guerre,
Paris, 1920.*

TONY L'ASSISTÉ

L'ARRIVÉE AU VILLAGE

Il avait huit ans, et n'était jamais monté à cheval. C'est cependant à califourchon sur une vieille ânesse qu'il arriva au village.

Il était parti le matin de la Charité, en compagnie d'un homme qui allait être son « nourricier », son père. Car Tony n'avait pas de père. Et les quelques femmes qui l'avaient assisté dans sa courte vie n'avaient pas toujours été bien tendres pour lui.

Le train avait roulé longtemps. L'homme s'obstinait à interroger Tony, voulant savoir ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour, où il avait vécu... Mais Tony parlait peu ; il regardait par la portière la route qui surgissait par instants, pour disparaître aussitôt derrière les rochers. Il lui tardait de connaître enfin le village où on l'envoyait. Le village lui plairait ou lui déplairait ; mais pour les gens, il sait déjà, par expérience, qu'il ne faut pas trop en attendre, lorsqu'on est « Tony l'Assisté » qui n'a jamais connu de parents.

On descendit à une toute petite gare. Et quand le train fut reparti, ils restèrent là, tout seuls, Tony et l'homme. Au pied de la voie, une rivière grossie fracassait ses eaux sales contre les digues et les rochers ; cela faisait un souffle d'orage qui, répercuté par tous les échos de la vallée, devenait effrayant.

L'homme prit le paquet de hardes et emmena l'enfant jusqu'à une ferme voisine. Il entra à l'écurie, mit un vieux bât rongé à son ânesse, fixa de chaque côté les bagages, assit Tony sur l'entre-bât, et ils partirent.

Tony, qui n'avait jamais voyagé de la sorte, ne pouvait pas s'habituer au balancement nonchalant de la monture. Il se cramponnait d'abord aux crochets de fer du bât. Puis il se sentit mieux en équilibre. Mais le chemin fut bien long.

Ils arrivèrent tard au village. La nuit tombait. Quelques gamins intrigués regardèrent le nouveau venu avec une curiosité offensante. Alors,

l'homme le prit dans ses bras et le descendit de sa monture. Une femme, ni jeune ni vieille, le reçut et le conduisit par la main jusqu'à la cuisine qu'éclairait un « calen » fumeux (1).

Mais Tony était si fatigué, tant de choses roulaient dans sa petite tête, depuis son départ de la Charité, qu'il ne vit rien ce soir-là et s'endormit.

UNE NUIT A LA BELLE ÉTOILE !

Tony moissonne comme un homme toute la journée. Il admire le père qui saisit de belles poignées dans ses grosses mains, et tranche le chaume d'un mouvement élégant et régulier.

Tony est loin d'avoir acquis cette précision dans le geste. Sa main gauche tâtonne autour de la poignée à saisir, et la faucille, dans sa main droite, manque tout autant de sûreté, et a même effleuré plusieurs fois les doigts de l'autre main. Ah ! si elle était convenablement aiguisée !

On dîne à l'ombre du cerisier, et jamais Tony n'a trouvé le repas aussi bon. Il est doux de s'asseoir après quelques heures de fatigue, et surtout les gorgées d'eau qu'on boit à même la cruche sont délicieuses.

Le soir, tandis que le soleil s'abaisse à l'horizon, pendant que les deux hommes — car Tony est maintenant un homme — ramassent les gerbes éparses, la mère construit un foyer de trois pierres et fait la soupe. Cette odeur de pommes de terre embaume toute la campagne.

On entend, sur le chemin, Jeannet qui rentre en fouettant son âne devant lui. Un autre homme s'en retourne aussi avec ses bœufs. Le soleil disparaît complètement. Tony entend encore un chien qui aboie ; puis plus rien... Ils sont seuls.

On profite des dernières lueurs pour manger la soupe ; puis la mère s'en va à son tour.

Tony et son père dressent le gerbier au milieu du champ. Ils gardent cependant quelques gerbes qu'ils transportent sous le noyer, à l'abri de la rosée. Ils construisent là un camp étroit qui les garantira du vent. Ils font au centre leur lit de quelques gerbes. Chacun d'eux prend un drap, et ils se couchent.

Il fait complètement nuit. Mais le ciel est clair et tout brillant d'étoiles. Tony, enroulé dans son drap, s'allonge sur le dos, face au ciel insondable qu'il distingue à travers le feuillage, car il ne veut pas voir, à droite et à gauche, les silhouettes des arbres se tordant comme des fantômes.

C'est effrayant !

Maintenant que tout le monde dort, les insectes crissent sans répit. Les uns chantent sur une note claire et berceuse. Mais d'autres semblent se réveiller en sursaut et jettent un cri lugubre. Un oiseau passe même très bas en faisant un « fffou.... » qui glace le sang du petit.

(1) Calen : Petite lampe à huile, sans verre, dont on se sert encore dans la région provençale.



Cars. Freinet est assis, au centre.

Tony ferme les yeux, pensant s'endormir ainsi, puisqu'il ne verra plus rien. Près de lui, son père dort déjà, immobile comme s'il était mort.

Tony ferme les yeux... Mais alors c'est sous lui que s'agite le monde des insectes. Dans la gerbe qui lui sert d'oreiller quelque chose chemine en froissant la paille : une araignée, ou un de ces gros grillons verts... Il remue pour chasser la bête et s'enferme hermétiquement dans le drap.

Le froid le réveille au matin : la nuit est à peine plus claire mais on n'entend plus rien... Comme il va se rendormir, brusquement quelques oiseaux chantent ; un des bœufs attachés non loin de là remue...

Peu après le père se dresse en grognant. C'est l'aube. Tony grelotte. Pour se réchauffer on mange un quignon de pain avec une gousse d'ail et on se remet à moissonner.

LE PATRE GARDE

— Tony, tu iras garder avec le berger demain et après-demain, dit un soir le père. Tu peux maintenant porter la besace ; tu n'auras qu'à bien obéir au berger.

Il faudra partir à l'aube. J'irai te réveiller avant le jour.

— Tu pourras lui donner un peu de café, dit la mère, je vais le préparer.

Tony est content. Il sait bien que ni Jeannet, ni Louis, ni Gabriel, qui sont pourtant de son âge, ne vont garder le troupeau. C'est qu'il est fort et dégourdi, le petit Tony ; et il en est tout fier.

— Il faudra que tu ailles rejoindre le troupeau sous la roche rousse, tu sais... tu monteras le chemin du Villars, puis tu prendras à travers champs.

Le lendemain matin, les yeux encore embués de sommeil, Tony suit le chemin indiqué. Il ne distingue pas encore les pierres contre lesquelles il bute. Et les buissons, de chaque côté, font une barrière d'ombre.

Puis, insensiblement, tout s'éclaire. Des nuages rougissent au ciel, et Tony se demande : « Rouge du matin, la pluie est par le chemin... » Pleuvra-t-il aujourd'hui ?

Le village, là-bas, en face, s'éveille aussi. Des points noirs suivent les chemins. Et Tony monte toujours, fatigué déjà sous son chargement : le dîner — celui du berger et le sien — et son petit manteau.

Il va garder avec le pâtre communal auquel chaque habitant à tour de rôle doit fournir une aide.

Il entend maintenant des bêtes bêler, et quelques grosses sonnailles qui ébranlent la vallée : « *Bom!... Bou-dou-boum!...* »

Puis il distingue les bêlements des brebis, ceux plus aigus, des chèvres et des chevreaux. Il voit de longues files noires passer aux éclaircies. Enfin, à la sortie d'un sous-bois fourré, il se trouve nez à nez avec un groupe de bêtes qui le regardent d'un air inquisiteur. Et tout près Labri, le chien du berger, s'élançe en aboyant.

Tony est rendu.

Toute la matinée, il suit le berger, un homme d'une cinquantaine d'années, qui marche sans rien dire, calme, placide, coupant patiemment les branches qui le gênent au passage. On grimpe pendant longtemps une pente raide où le pâtre choisit la place de chaque pied, et s'arrête par instants, s'assied, puis repart. Labri suit immédiatement son maître, butant parfois du nez contre ses mollets. Et Tony vient derrière, humblement.

Tous trois gardent. Et ils vont pourtant par des endroits où ne passe nulle brebis. Lorsqu'ils s'assoient, on n'entend plus rien du troupeau. Tony est parfois inquiet, et le calme imperturbable du berger lui paraît inexplicable. Celui-ci regarde vers le village ; il suit de loin les travaux, compte les gerbiers restant à fouler, énumère les planches fraîchement labourées, apprécie la récolte de pommes de terre et de haricots.

Garder semble le dernier de ses soucis. Et Tony se demande si ses bêtes le suivent, ou si c'est le berger qui suit les bêtes.

Quand la chaleur vient, l'une après l'autre les sonnailles se taisent. Le troupeau s'endort ; les bergers vont à la recherche d'une source.

La voilà enfin ! Mais est-ce une source ? La terre est à peine humide ; et le chien altéré lèche les pierres. Tony, désespéré, sent aussi sa gorge affreusement desséchée. Mais en un tour de main, le pâtre a pratiqué une petite conque ; il place au-dessous une large feuille en gouttière. Et bientôt coule un mince filet d'eau claire. D'un coup de bâton, le maître écarte brutalement Labri qui se précipitait pour laper dans la conque. Puis, l'un après l'autre, les bergers boivent tout leur soûl.

On s'assied à l'ombre des grands pins.

— Attends-moi, Tony, dit le pâtre... Reste là, Labri !

Car sans la compagnie du chien, Tony serait bien seul dans cette forêt.

Le pâtre revient bientôt avec une gamelle pleine de lait.

— Coupes-y du pain !

Ce que fait Tony. Et il se rassasie.

TONY L'ASSISTÉ,
L'Ecole Emancipée,
Saumur.

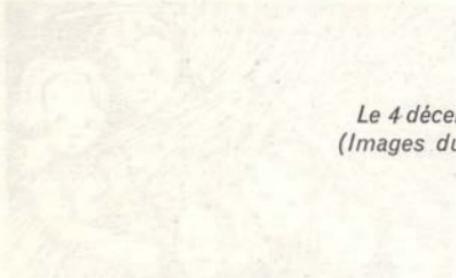
1944

IMAGES DU MAQUIS

LE MAQUIS !

Le maquis !...
Un nom chuchoté,
L'émouvante complicité
Qui te vaut ta fausse identité...
Tu n'es plus toi-même
Fils de ton père et de ta mère,
Et père de ton enfant !
Tu es un mort ressuscité,
Un nom qui a pris chair,
Un inconnu qu'a baptisé la France !
Le maquis !
A la fin du jour,
A l'heure où tu rentrais naguère
Dans la maison qui ne te connaît plus,
Tu as, sac au dos, suivi dans la neige
La trace fraîche qui conduit au chalet...
L'air était sonore et léger...
Les derniers rayons du soleil
Incendiaient la pente vierge...
Un chien, au loin, aboyait,
La fumée montait des maisons blanches.
Tu allais, acteur étonné
Malhabile à se dédoubler
Qu'éblouit encore la lueur
Artificielle et crue de la rampe...
Tu montais !

Une porte s'est ouverte... Voici
L'antichambre secrète du maquis,
Relais mystérieux entre monde et exil,
Demeure du chef qui détient les grands secrets
Et l'autorité,
Dont le village entier ignore et reconnaît
L'activité.
De l'homme qui s'épuise le jour à la forge
Et aux champs,
Et devient la nuit guide, agent de liaison,
Espion,
Du bon ravitailleur qui soutient et réchauffe
Le proscrit
Et le conduit,
Par les chemins détournés,
Jusqu'au chalet
Où s'organise le maquis !
Tu as choisi, mon gars !...
Tu n'es plus Paul Durand mais bien Jules Dupont !
Tu ignores tout de Paul Durand,
De son père et de son enfant !
Allons, Jules Dupont,
Un dernier regard viril sur ce qui fut,
Et maintenant
En avant !
Tu as choisi
Le maquis !



*Le 4 décembre 1944
(Images du maquis)*

REVUE MENSUELLE

No 1

AVRIL 1927

La GERBE

COOREVUE D'ENFANTS

Composée et imprimée par les écoles
travaillant à l'imprimerie



L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE
Bar-sur-Loup (Alpes Mmes)

Le No 1fr.

1945

RALLIEMENT

Ce n'est pas sans quelque émotion que nous écrivons ici les premières lignes de notre Educateur ressuscité.

Nous pensons d'abord à ceux des nôtres qui, tombés dans la lutte au cours de ces années tragiques, ne verront pas cette résurrection. Nous commençons à peine le funèbre recensement. Nous attendons, pour citer des noms, que nos amis nous aient signalé les places à jamais vides dans la grande fraternité de notre mouvement. Mais nous assurons cependant les parents, les veuves, les orphelins de nos chers disparus de la sollicitude jamais démentie des compagnons de travail qui ne sauront oublier les maillons brisés de la chaîne...

Et puis nos pensées inquiètes vont à tous ceux que la libération n'a pas encore touchés, aux si nombreux camarades qui souffrent depuis cinq ans dans les stalags et les oflags d'Allemagne. Nous savons, pour l'avoir endurée, ce qu'est l'hallucinante souffrance de la vie ratatinée, mécaniquement bestialisée, derrière les barbelés. Nous dirons plus loin l'émouvant exemple de ténacité et d'espoir en l'avenir que nous donnent ces camarades. A nous de préparer sans retard la maison qui les accueillera et où ils pourront reprendre le travail à peine interrompu et qui a été, dans leur exil, un de leurs plus efficaces réconforts.

Nous pensons à nos déportés, à tous ceux qu'on a traqués et torturés et qui sont partis, tel notre camarade Bourguignon, vers une destination inconnue, pour un long calvaire dont nous espérons pourtant les voir bientôt revenir.

Nous ne pourrions jamais donner, tant elle serait longue, la liste de ceux d'entre nous qui ont été impitoyablement emprisonnés et torturés, de ceux qui ont traîné dans les camps de concentration, de ceux qui ont été révoqués, suspendus, déplacés parce qu'ils avaient osé travailler efficacement à la rénovation de l'Ecole du Peuple, de ceux qui ont lutté clandestinement d'abord dans le Maquis et dans les F.F.I. ensuite, de ceux qui ont intrépidement utilisé leur matériel scolaire d'imprimerie pour tirer des tracts patriotiques qui devront prendre place un jour prochain dans le Florilège de nos réalisations.

Il était normal que notre groupe, que notre Coopérative qui, dédaignant le stérile verbiage, étaient passés hardiment à la rénovation constructive, aient payé un si lourd tribut. Mais c'est à l'importance de ce tribut qu'on peut mesurer la qualité et l'ampleur de notre action passée, le dynamisme et la puissance de nos réalisations. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'aucun mouvement pédagogique français n'a été aussi totalement suspecté, traqué, sanctionné, par l'ennemi hitlérien et vichyssois que l'a été le mouvement de l'Imprimerie à l'Ecole et la CEL. Nous espérons que d'aucuns voudront bien s'en souvenir.

De ce lourd tribut, celui qui écrit ces lignes a payé sa large part, comme il se doit d'ailleurs, puisqu'il était l'initiateur et l'entraîneur, le responsable idéologique de la direction de combat et d'action prise par notre mouvement pédagogique. Je m'excuse d'ailleurs d'un rappel qui n'est pas dans mes habitudes mais dont vous lirez en fin de ces mots la justification.

A sept reprises avant mon arrestation, les policiers sont venus perquisitionner notre école et nos locaux coopératifs. Quand ils m'ont arrêté — le 20 mars 1940 — ils se sont acharnés sur ma compagne, sur mon école, sur les enfants de cette école. Il a fallu fermer l'établissement et renvoyer sous les bombes de Paris ou mettre à l'Assistance Publique les orphelins dont nous avions la charge.

Pendant vingt mois, mutilé de guerre, malade et parfois mourant, j'ai traîné de prisons en camps, suivi par un dossier qui justifiait à mon égard une surveillance particulièrement impitoyable. Pendant vingt mois, j'ai mené la vie de privations et de souffrances qu'ont connue et que connaissent tant des nôtres. Mais je n'en ai pas moins, toujours, continué mes fonctions d'éducateur, écrivant des lettres, organisant des cours, initiant des illettrés, publiant des journaux sur le modèle de nos journaux scolaires.

Libéré, j'ai été contraint de vivre à Vallouise (H.-A.) où la surveillance policière a été plus rigoureuse encore. Jusqu'à la libération, je n'ai pu correspondre avec aucun camarade sans courir le risque de le signaler dangereusement à la réaction ennemie.

Du fait de mon isolement, notre école de Vence a été abandonnée et pillée. Il ne reste guère que les murs. Mais le matériel de la Coopérative, entassé par la police dans les locaux mis sous scellés sera, malgré l'humidité et les rats, partiellement sauvé. Seules sont définitivement perdues les listes d'adresses et la comptabilité emportées par les policiers.

Au 6 juin, j'ai pris ma place dans le maquis F.T.P. briançonnais que j'ai aidé, puis dirigé. J'ai pris une part directe et décisive dans toutes les opérations de guerre de la région, dans l'accueil aux réfugiés, dans la réorganisation économique et administrative de l'arrière et je continue maintenant l'œuvre de la Résistance au Comité Départemental de Libération de Gap.

Le repos forcé des camps et le silence du village ont été utilisés par moi pour réfléchir sur ce qui était et reste le centre d'intérêt essentiel de notre activité ; j'ai approfondi théoriquement, psychologiquement et philosophiquement ce que nous avons créé techniquement et pratiquement.

De ces longues journées de méditation sont sorties des œuvres que je compte pouvoir mettre bientôt à la disposition de nos camarades et dont je donne ici un aperçu :

— Un livre, *Conseils aux Parents* qui, sur l'initiative de Ad. Ferrière, a été publié en 1943 dans une revue belge (*Service Social*). Ce livre verra le jour

en France dès qu'un éditeur aura accepté d'en prendre la charge pour une large diffusion, non seulement dans nos milieux mais aussi hors de l'enseignement. Il sera complété dès que possible par une brochure de conseils sur la santé des enfants par Elise Freinet.

— Un fort livre sur L'Education par le travail, que quelques camarades ont déjà eu entre les mains, et qui est la justification psychologique, sociale et humaine des techniques que nous préconisons.

— Un gros travail encore : Psychologie sensible appliquée à l'éducation, dans lequel la psychologie est reconsidérée, en dehors de tout verbiage scolastique, selon des méthodes de logique et de bon sens.

— Un troisième livre est l'exposé d'un processus nouveau psychologique : Tâtonnement expérimental. Par delà les conceptions traditionnelles de la psychologie et de la philosophie, mieux que le conditionnement et le béhaviorisme, l'expérience tâtonnée prétend retrouver un des fils d'Ariane qui nous permettrait de mieux comprendre pour le mieux diriger, le comportement humain.

Ceci pour la psychologie.

Au point de vue plus spécialement pédagogique j'ai :

— L'Ecole Moderne Française, guide pratique pour l'éducation moderne, qui est actuellement à l'impression aux Editions Louis-Jean, à Gap, et qui permettra à tous les éducateurs de s'orienter techniquement vers des méthodes qui s'imposent pour le relèvement du pays.

— Du langage à l'écriture et à la lecture, par la méthode naturelle, exposé du processus noté, avec documents dessinés ou manuscrits, chez une fillette non soumise aux méthodes traditionnelles.

— Une histoire universelle pour les enfants pour laquelle il reste à trouver la très abondante illustration.

— Diverses mises au point dont nous parlerons ultérieurement.

Nous savons que d'autres camarades ont également utilisé le silence forcé de ces dernières années pour des recherches similaires. Qu'ils nous les fassent connaître. Nous mettrons au point, en commun, tous ces travaux dont nous envisagerons ensuite, coopérativement, l'édition et la réalisation.

On connaît les traditions et le dynamisme de notre groupe. Ce dynamisme ne se démentira pas et nous ne changerons rien à l'orientation d'un mouvement qui, jusque dans la clandestinité, a su remplir son rôle magnifique de moteur, d'entraîneur, d'organisateur et qui est de ce fait habilité à préparer et à organiser l'école française de demain.

Voilà, diront les camarades, qui nous remet en effet dans l'atmosphère de notre ancien Educateur Proletarien, dans l'atmosphère d'initiatives, de projets et de réalisations qui a caractérisé notre mouvement au cours des vingt dernières années. Nous étions, et nous restons, les semeurs d'idées, de ces idées qui choquent parfois par leur audacieux non-conformisme et par leur originalité, dont on comprend ensuite les fondements et la nécessité, qui vont s'affermissant et s'élargissant comme ces ondes qui, dans l'eau calme de la rivière, vont se répercutant autour de la pierre qu'on a lancée : imprimerie à l'Ecole et textes libres, journal scolaire et correspondance interscolaire, dessin libre, lino, fichier, Bibliothèque de Travail, fiches autocorrectives, disques d'enseignement, dictionnaire d'enfants, etc... ont été ainsi des idées hardiment jetées dans le creuset de nos efforts communs et qui font maintenant partie du fonds pédagogique officieux ou même officiel. Nous continuerons,

en tâchant d'exploiter coopérativement ces idées, en évitant de nous laisser dominer par la forme et le profit — ces deux ennemis du progrès pédagogique — afin de conserver ce dynamisme qui est notre raison d'être et notre vraie méthode de travail.

Seulement, ne nous leurrions pas ; nous sommes, de ce fait, éternellement gêneurs, ces intrus dont parle Jules Payot, aussi bien accueillis que le voyageur qui entre la nuit dans un compartiment confortable où somnolent les corps assoupis dans la tiédeur moite. Les égoïstes, les marchands, les conformistes obstinés, les esprits étroits nous calomnient, nous insultent, essayant de nous ridiculiser ou même de nous abattre pour qu'ils puissent de nouveau dormir et exploiter à leur aise. C'est notre lot, nous le savons...

Mais il est de ces réactions qui dépassent parfois les bornes supportables, et dont les périodes troublées que nous vivons facilitent la diffusion et garantissent l'obstinée permanence.

C'est ainsi que nos adhérents d'Algérie ont été informés presque officiellement, après leur libération en 1943, que Freinet était un traître qui avait accepté d'aller faire des conférences en Allemagne. Du coup, le nom de Freinet a été rayé de la pédagogie algérienne et rayé, dirait-on, du souvenir même de ceux qui se disaient nos meilleurs amis. Et cela, au moment même où Freinet se battait dans le Briançonnais...

On dit aussi, paraît-il, à Marseille, à Paris et ailleurs, que Freinet a publié en Belgique un livre exaltant Pétain et les Chantiers de Jeunesse. Ce livre, c'est Conseils aux Parents que vous lirez bientôt j'espère. Et vous jugerez.

Alors d'aucuns s'étonnent qu'à une époque où s'officialise notre pédagogie, Freinet ne soit pas dans les Conseils du Gouvernement, qu'il ne devienne pas une vedette des journaux d'avant-garde, qu'on le plagie et qu'on le copie en l'ignorant ou en l'attaquant.

Freinet, éloigné un instant de ses fonctions par la répression, par l'emprisonnement et la relégation, puis par les nécessités de la lutte dans la Résistance, Freinet reprend sa tâche au milieu de vous et avec vous, comme il sera au milieu de nos prisonniers et de nos déportés lorsqu'ils nous reviendront.

Freinet sait, par expérience, hélas ! que l'incompréhension et la calomnie sont le sort de tous les novateurs. Mais il ne se plaint pas, payé qu'il est par l'estime et l'affection de tous ceux qui ont travaillé avec lui, qui ont bénéficié de son œuvre et qui, aujourd'hui encore, sont si nombreux à lui manifester leur confiance et leur attachement.

Comment hésiter, en effet, comment s'arrêter, comment ne pas reprendre son travail selon les mêmes normes et dans le même esprit lorsqu'on sent autour de soi l'immense marée de tous ceux qui attendent avec une impatience qu'ils nous manifestent, de reprendre dans son intégralité le labeur interrompu ! On dirait que notre silence forcé pendant quatre ans a donné plus encore conscience aux éducateurs français de ce que représente notre pédagogie et notre mouvement. Le besoin qu'ils expriment est notre victoire et notre récompense.

Freinet n'a pas d'autre ambition que de rester l'ouvrier obstiné de notre grande œuvre pédagogique. Vos témoignages lui apportent chaque jour la preuve qu'une place lui reste, la seule qu'il ambitionne : celle du dévouement à la cause de l'école populaire, dans la chaude amitié et la fervente collaboration des meilleurs éducateurs de notre pays.

C. FREINET

1945

L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE

Comment, pratiquement, se fera le passage de la forme scolastique désuète à l'Education du Travail?

C'est pour cette adaptation que nous donnerons ici quelques ultimes conseils.

Il fut un temps où, pour essayer d'améliorer les pratiques culturelles, on croyait utile d'avoir recours à des conférences, des leçons plus ou moins suggestives, des diagrammes et des chiffres. Autant en emportait le vent : le paysan hochait la tête et retournait à la tradition longuement éprouvée.

Les choses ont changé le jour où l'on a fabriqué et montré en action les outils nouveaux : charrues, tracteurs, bêches, vaporisateurs qui répondaient mieux que les anciens aux nouvelles nécessités économiques. La part de la théorie était insignifiante sinon nulle : le paysan sentait un besoin non satisfait par les anciennes techniques ; on lui montrait un outil qui semblait répondre à ce besoin ; il le voyait fonctionner, l'expérimentait, l'adoptait... Le passage s'était fait pour ainsi dire matériellement, expérimentalement.

Quels que soient ses titres de noblesse scolastique, le verbiage ne devrait pas avoir davantage de poids dans l'évolution de notre processus pédagogique. Sans paroles inutiles, nous présenterons les outils qui prétendent répondre à des besoins nouveaux pour la satisfaction desquels les méthodes traditionnelles se sont révélées impuissantes ; nous offrirons les modes d'emploi ; nous ferons fonctionner ces outils, nous en expliquerons l'usage optimum... Et nous savons que le progrès s'imposera aux plus timorés.

Le fermier à la tête d'un domaine, ne bouleverse jamais sa technique culturelle. Il compare son rendement à celui des fermes voisines. Si l'on réussit mieux à côté, il s'inquiète naturellement de savoir comment il pourrait en faire autant ; il s'informe, il demande des prix, lit des livres, va suivre des conférences. Puis il agit selon ses nécessités et ses possibilités.

Il est persuadé qu'une charrue moderne, que l'emploi des engrais, la réorganisation méthodique de son étable, l'agencement électrique de ses services, un tracteur, augmenteraient son rendement, avec un minimum de frais, d'ailleurs rentables, et une diminution de peines. Seulement, il hésite pour les mêmes raisons que vous : pas assez d'argent... Et puis ces nouveautés l'épouvantent toujours un peu ; il est si habitué aux anciennes techniques qui, ma foi, ne l'ont jamais laissé sans pain... Et serait-il capable de s'en tirer avec ce travail si différent de celui pour lequel il est préparé ?

Alors, comme il est prudent, mais pourtant pratique, il se dit : « Essayons toujours l'un de ces outils ! Si ça réussit, j'irai, l'an prochain, un peu plus avant... Et quel est, parmi la gamme de nouveautés, l'outil qui peut me rendre immédiatement le plus de services avec un minimum de bouleversement dans mes habitudes » ?

Après mûre réflexion, il achète une charrue moderne, qui creuse de larges sillons et donne un labour propre et frais. Il s'en sert, timidement d'abord, en reprenant parfois encore le vieil araire, qui avait ses vertus... Et puis l'habitude est prise : l'araire sera refoulé au grenier parmi les ferrailles inutiles.

L'année d'après, ou peut-être même dès le printemps, il modernisera l'écurie. Il n'ira pas plus avant pour l'instant, mais la vie de la ferme n'en sera pas moins déjà profondément transformée, et transformée aussi la vie et l'esprit du fermier et de sa famille. L'adaptation est en marche : ce sera le tour ensuite d'autres innovations au fur et à mesure des besoins et des offres que la technique agricole présente pour les satisfaire.

Ainsi sans heurts, sans bouleversements dans le rythme du travail, sans risques graves d'échecs qui auraient pu compromettre ou même arrêter toute l'évolution, une technique agricole adaptée aux possibilités modernes est sortie de la technique traditionnelle, sans théorie préalable, sans discours exclusivement verbeux, par la seule vertu d'outils nouveaux au service de la vie et du travail.

C'est un processus d'évolution identique que nous voudrions recommander et faciliter dans le domaine éducatif.

Vous venez de lire la description d'une ferme — d'une école — fonctionnant selon des techniques, avec une organisation qui rompent évidemment avec la tradition, mais qui prétendent parer à des insuffisances dont vous avez conscience, corriger un manque d'efficacité dont vous souffrez.

Si vous le pouvez, faites comme le fermier : ne vous fiez pas totalement à l'écrit, si sympathique et si convaincant soit-il. Allez visiter une école qui ait déjà opéré chez elle les transformations dont vous rêvez ; dérangez-vous pour suivre les cours techniques organisés, pour assister aux conférences des spécialistes qui viennent vous vanter les vertus des outils nouveaux ; informez-vous des prix, du rendement...

Voyez lequel de ces outils pourrait vous rendre le plus de services sans bouleverser votre travail. Mesurez votre bourse, votre allant, votre audace. Prenez l'opinion de vos élèves, puis décidez-vous pour un premier achat, avec le mode d'emploi correspondant. Dans trois mois, dans six mois, dans un an, vous ajouterez des pièces nouvelles à l'organisation rationnelle de votre entreprise.



La classe de Bar-sur-Loup

Nous allons vous guider dans ce choix en vous présentant l'ordre possible des transformations techniques ou des achats d'outils. Techniques et outils que nous recommandons ont été éprouvés par nous, parfois créés de toutes pièces, en tout cas mis au point, et nous publions les modes d'emploi correspondants. En suivant nos conseils, à un rythme que nous espérons accéléré, vous accéderez par étapes, mais sûrement, à la pratique nouvelle de l'école vivante par le travail complexe au service de l'homme nouveau, au sein de la société populaire.

1^o. Abolition de l'estrade

Premier geste qui indique votre disposition à vous orienter vers une conception nouvelle de l'éducation : faire disparaître l'estrade sur laquelle trône votre chaire, qui deviendra tout simplement une table comme les autres, au niveau et à la mesure des autres tables.

Du coup, vous verrez votre classe avec d'autres yeux : et vos élèves aussi vous verront avec d'autres yeux, mieux dans la norme de votre humanité. Votre commun comportement en sera radicalement influencé. Et vous gagnerez un espace qui vous sera précieux pour la nouvelle organisation matérielle de votre classe.

Dépense : néant. Bénéfice au contraire : l'estrade récupérée peut être utilisée comme établi, table d'exposition ou même table d'imprimerie.

2°. Constitution d'une Coopérative Scolaire

Mais attention : il ne s'agit pas de fonder, comme cela s'est pratiqué parfois, nous le savons, un groupement formel sur le papier, en vue de l'achat d'un matériel plus ou moins utile, par le versement d'une cotisation mensuelle, mais une vraie société d'enfants, capable d'administrer la presque intégralité de la vie scolaire.

Mode d'emploi : *la Coopération à l'Ecole Moderne (BENP n° 22)*.

Dépense : 20 francs.

Avantages : cotisations, élevage, recettes pour fêtes, exposition, etc.

3°. Le texte libre

Depuis la parution des premières éditions de ce livre, la pratique du texte libre est devenue officielle.

Mode d'emploi : *La technique Freinet (BENP n° 1)* ; *Le texte libre (BENP n° 25)* ; *La grammaire par le texte libre (BENP n° 8)*.

Dépense : néant.

4°. Le jardin scolaire

Si l'école possède un jardin, cédez-le aux enfants qui le travailleront eux-mêmes, avec votre aide et vos conseils, sous l'égide et au bénéfice exclusif de leur Coopérative.

Sinon, tâchez de vous en procurer un, le moins loin possible de l'école : potager, parterre, fruitier, pépinière, ruches, lapins, oiseaux, poules, chèvres (selon la région, les préférences et les possibilités).

Mode d'emploi : *Technique du milieu local (BENP n° 12)*.

Dépense : nulle, ou en tout cas largement couverte, et au-delà, par les revenus de l'exploitation.

5°. Etude du milieu local

Conformément, d'ailleurs, aux récentes instructions ministérielles.

Mode d'emploi : *La classe exploration (BENP n° 11)* ; *Technique du milieu local (BENP n° 12)* ; *Le milieu local (BENP n° 24)*.

Dépense : néant.

6°. L'agenda scolaire

Préférable à la « Boîte aux questions » de destination similaire, sur lequel les élèves inscrivent les questions auxquelles vous répondrez conformément à nos indications.

Mode d'emploi : Questions, comptes rendus, conférences.

7°. Fichiers autocorrectifs

Addition-soustraction, multiplication-division, problèmes, géométrie, conjugaison, orthographe, grammaire pour les différents cours.

Mode d'emploi : *Le Fichier Scolaire Coopératif (BENP n° 5)*.

8°. Echanges interscolaires

De classe à classe pour les écoles pratiquant le texte libre, mais n'éditant pas encore le journal scolaire ; au sein d'équipes constituées par nos services pour les écoles possédant un journal.

Mode d'emploi : *Correspondances interscolaires (BENP n° 32)*.

Dépense : frais de poste.

9°. Le dessin libre

Illustration, création artistique, décoration, dessin à grande échelle.

CHERS PETITS AMIS,

Nous sommes toujours très contents de recevoir vos imprimés Nous avons reçu de jolies cartes postales nous les avons affichées au mur au-dessus des tableaux d'imprimés Nous avons deux imprimés une pour les grands et une pour les petits.

Nous vous enverrons des cartes postales; envoyez-nous des dessins. Merci de vos imprimés nous vous disons tous : bonjour !

NOTRE LIVRE + 107 + 15 MARS 1927

Chers camarades de Bar sur Loup

Le facteur nous a apporté un paquet. Tous les élèves étaient debout sur les tables, ils riaient, ils criaient: «des bonbons, des gâteaux.» Nous avons cru que c'était du sucre. Richard Louis seul avait deviné, il disait «des figues.» Personne ne connaissait les petits fruits noirs. Les figues sont bonnes, nous n'aimons pas les olives. Nous avons reçu vos journaux de carnaval et vos lettres. Merci à tous.

NOTRE LIVRE + 111 + 22 MARS 1927

Pourquoi j'arrive en retard à l'école.

Chaque matin Je travaille à la ferme avant de venir à l'école. Ce matin j'ai donné de la paille à quinze vaches, puis j'ai broyé de l'ajonc pour mes deux chevaux et mes vaches. Ce matin mon cheval Boul m'a regardé. Je ne sais pas ce qu'il avait, il boudait, il ne tirait pas bien. Quand j'avais mangé il était huit heures. MELIAC PIERRE

135 CE QUE NOUS FAISONS AVANT DE VENIR A L'ECOLE

Vous travaillez beaucoup avant d'aller à l'école, petits amis de Trègnuc. Joseph se lève parfois à 6 heures, et demie pour allumer le feu; Jeanott se lève à 6 heures pour faire des commissions et garder ses sœurs.

Mais les autres élèves se lèvent vers sept heures seulement, juste à temps pour se débarrasser, déjeuner et partir à l'école. Mais bientôt nous cueillerons la fleur d'oranger. Il faudra sauter dès que le coq chante.

NOTRE LIVRE + 142 + 21 MAI 1927

CHERS CAMARADES DE BAR-SUR LOUP

Vous dites que vous mangez des escargots.

Trois ou quatre élèves seulement en ont goûté. Nous faisons des grimaces en lisant votre lecture: «arch! arc! hi pestel! disons-nous avec des airs dégoûtés. Nous n'aimons pas les escargots, ils sont sales, ils bavent. Si on nous avait habitués à manger des escargots, nous les aimerions, peut-être.

Qu'est-ce que l'aloi? GUIFFES-NAVINER

« LIVRE DE VIE » - Bar-sur-Loup (A. M.)

156 LES ESCARGOTS

Quand il pleut, les escargots sortent. Nous partons avec un panier ou un petit seau pour en ramasser. Nous les faisons jûner quelque temps dans une marmite recouverte. Notre maman les lave avec de l'eau salée et vinaigrée. Puis elle les fait cuire avec une sauce d'ail et de persil ou bien nous les mangeons avec de l'ail. Nous les aimons bien aussi cuits dans la braise.

Mode d'emploi : *Le dessin libre* (BENP n° 9) ; *La part du maître* (BENP n° 59) ; *Méthode naturelle de dessin* (aux Editions de l'Ecole Moderne).

Dépenses : très réduites et en grande partie habituellement supportées par les enfants.

10°. *Organisation du travail libre*

Prévue dans l'horaire de la classe : rédaction, dessin, expérimentation, travail d'atelier, etc.

Mode d'emploi : *La technique Freinet* (BENP n° 1) ; *Plus de leçons* (BENP n° 3) ; *Plans de travail* (BENP n° 40).

Dépense : néant.

11°. *Plans de travail*

Mode d'emploi : *Plans de travail* (BENP n° 40) ; *Brevets et chefs- d'œuvre* (BENP n° 42).

Dépense : nulle (l'achat des imprimés modèles n'est pas obligatoire).

12°. *Journal mural*

Dépense : nulle.

13°. *Le fichier scolaire coopératif*

Comprenant des documents de toutes sortes imprimés ou collés sur fiches carton 13,5 × 21 ou 21 × 27.

La CEL livre des fiches groupées par huit sous pochette (80 séries), du carton pour collage, des boîtes-classeurs.

Mode d'emploi : *Le Fichier Scolaire Coopératif* (BENP n° 5).

14°. *Organisation de la Bibliothèque de Travail*

D'abord, avec les livres que vous possédez, les manuels scolaires, les collections documentaires, les dictionnaires, etc.

Puis, achat de notre collection *Bibliothèque de Travail* (400 titres).

Dépense : nulle à l'origine.

15°. *Le classement des fiches et le dictionnaire-index*

Pour numération, classement et recherche rapide de tous les documents du fichier.

Mode d'emploi : *Pour tout classer* (BENP n° 15-16-17) : *Dictionnaire-Index* (Ed. de l'EMF).

Dépense : achat du Dictionnaire-Index.

16°. *Conférences d'élèves*

Plusieurs fois par semaine.

Mode d'emploi : Questions, comptes rendus, conférences.

Dépense : néant.

17°. *Première réorganisation matérielle et technique de la classe*

Installation de petits ateliers de fortune : contreplaqué, tissage, modelage, forge, menuiserie, suivant les possibilités.

Mode d'emploi : *La reliure* (BENP n° 14) ; *La pyrogravure* (BENP n° 43) ; *Le filicoupeur* (BENP n° 56).

18°. *Réalisation d'un journal scolaire manuscrit ou polygraphié au limographe*

Mode d'emploi : *Le limographe* (BENP n° 31) ; *Correspondances inter-scolaires* (BENP n° 32) ; *Techniques d'illustration* (BENP n° 45) ; *Le journal scolaire*.

19°. *Gravure du lino*

Mode d'emploi : *Gravure du lino* (BENP n° 10) ; *Techniques d'illustration*

(BENP n° 45).

20°. *L'imprimerie à l'école*

Livre de vie, journal scolaire imprimé, intensification des échanges.

Mode d'emploi : *La technique Freinet* (BENP n° 1) ; *Plus de leçons* (BENP n° 3) ; *L'imprimerie à l'École* (BENP n° 46) ; *Correspondances inter-scolaires* (BENP n° 32).

21°. *Les ateliers de travail*

Aménagés tout spécialement suivant nos indications, ou dans une pièce attenante ou, à défaut, dans le corridor.

Mode d'emploi : cf. paragraphe 17.

22°. *Carnet scolaire et contrôle*

Avec profil vital. Contrôle par les brevets et chefs-d'œuvre.

Mode d'emploi : *Brevets et chefs-d'œuvre* (BENP n° 42) ; *Le profil vital* (BENP n° 82).

23°. *Ateliers d'expérimentation scientifique*

Mode d'emploi : *Le vivarium* (BENP n° 27) ; *La météorologie* (BENP n° 28) ; *L'aquarium* (BENP n° 29) ; *Le musée scolaire* (BENP n° 35) ; *Les oiseaux* (BENP n° 53-54) ; *Naturalisations* (BENP n° 61-62) ; *Fiches d'observations* (BENP n° 64).

24°. *Achat d'un appareil de projection fixe*

Films fixes CEL.

25°. *Phonos et disques*

La CEL édite un électrophone étudié pour l'usage scolaire, et des disques pour l'enseignement de chants et de danses.

Mode d'emploi : *Le disque à l'École Moderne* (BENP n° 13) ; *Commentaires de disques* (BENP n° 50).

26°. *Radio, magnétophone et télévision*

La CEL construit et diffuse un magnétophone spécialement adapté à l'usage scolaire. Une commission d'instituteurs spécialistes de ces questions étudie tous les problèmes posés par l'utilisation à l'école de ces nouveaux outils pédagogiques.

27°. *Théâtre et marionnettes*

Mode d'emploi : *Le théâtre libre* (BENP n° 34) ; *Les marionnettes* (BENP n° 37) ; *Les fêtes scolaires* (BENP n° 39).

28°. *Cinéma*

La CEL a édité trois films récréatifs pour enfants : *La fontaine qui ne voulait pas couler* ; *Six petits enfants allaient chercher des figues* ; *Le livre de vie des petits de l'École Freinet*.

A LA CONQUÊTE DE LA VIE

Voilà du matériel et des initiatives pour tous les goûts, pour toutes les bourses.

Nous avons établi un ordre que notre expérience nous permet de vous recommander. Vous n'êtes pas obligés de vous y tenir : vous oserez alors, à vos risques et périls.

Nous n'avons indiqué aucun rythme. Nombre de ces techniques peuvent être introduites simultanément et, dans la pratique, dès que vous aurez fait le premier pas, il vous tardera de compléter sans cesse votre matériel, de perfectionner vos techniques — les principaux obstacles étant en définitive le manque de place et le manque de fonds...

Vous en triompherez. Et alors, au sein d'un mouvement pédagogique d'un dynamisme sans précédent, en liaison permanente avec le nombre croissant d'écoles qui, en France et à l'étranger, se mettent au pas des nécessités sociales, vous replacerez résolument l'enfant dans son milieu normal; vous lui permettrez enfin de travailler; vous l'aidez à se réaliser, par les mains et par l'esprit.

Vous en serez récompensés par l'enthousiasme et l'efficacité qui vous permettront enfin de former en l'enfant qui vous est confié l'homme de demain et le citoyen.

Et vous, éducateurs, vous serez à jamais sauvés de l'amollissante routine; vous briserez résolument la lourde coque scolastique pour repartir à la conquête féconde de la vie.

L'ECOLE MODERNE FRANÇAISE,
5^e édition, Rossignol, Montmorillon

1949

NAISSANCE D'UNE PÉDAGOGIE POPULAIRE

Cette technique pédagogique renouvelée est toute à découvrir. Mais ce sera le triomphe de l'école active et sur mesure dont la réalisation dans les classes primaires a semblé si longtemps utopique.

Mais cette vie, pourra-t-on encore objecter, est-elle susceptible de donner à l'enfant les connaissances qu'on attend de l'école ? Et si la vie, — la vie totale, s'entend, et non la vie limitée et fermée de l'école actuelle — si la vie ne peut pas donner l'éducation et l'instruction, par quels procédés sophistiqués peut-on raisonnablement les obtenir ?

Un fait m'a frappé, d'ailleurs. Lorsque je parcours la série des titres des deux cents pages de notre Livre de Vie (deux premiers trimestres), je constate que la répartition des sujets est à peu près celle que préconisent les partisans des centres d'intérêt. Voici l'automne avec les fruits, les champignons, le vent — les conscrits aussi. Puis l'hiver avec l'étude des divers moyens de se garantir du froid. Le printemps, si riche d'impressions, avec les fortes pluies, la grêle, les éboulements, — mais les premières fleurs, les batailles de fleurs, les cirques richement décorés ; avec, aussi, son cortège de gripes qui, périodiquement hélas ! vident presque nos classes.

Et je constate avec satisfaction et humilité que ces répartitions selon l'intérêt dominant des enfants, répartitions qui n'ont rien moins demandé que le génie d'un Decroly, cette répartition s'est faite tout naturellement dans ma classe vivante où je n'ai imposé aucun sujet, me contentant d'écouter, de diriger la conversation, de synthétiser et de mettre en ordre, et en français, les idées de mes élèves.

Je ne dirai pas prétentieusement que, par cette technique de l'imprimerie, j'ai rejoint Decroly, C'est lui qui, par un long détour, a ramené la science pédagogique à son point de départ : le bon sens de la vie.

Les manuels sont un moyen d'abrutissement. Ils servent, basement parfois, les programmes officiels. Quelques-uns les aggravent même, par je ne sais quelle folie de bourrage à outrance. Mais rarement des manuels sont faits pour l'enfant. Ils déclarent faciliter, ordonner le travail du maître ; ils se vantent de suivre pas à pas... les programmes. Mais l'enfant suivra s'il peut. Ce n'est pas de lui qu'on s'est occupé.

C'est pourquoi les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte, et plus spécialement à la classe qui, par les programmes et les crédits, dispose de l'enseignement.

Il y a bien quelques pédagogues ingénus qui se basent au contraire sur les désirs et les besoins de l'enfant pour arriver à une conception moins orthodoxe de l'enseignement. Mais on tolère à peine leurs manuels. En tous les cas, les maisons d'édition bien-pensantes ne daignent pas s'en charger et seuls connaissent les grands tirages les manuels les plus pernicieux.

Même les manuels seraient-ils bons, il y aurait tout intérêt à en réduire le plus possible l'emploi. Car le manuel, surtout employé dès l'enfance, contribue à inculquer l'idolâtrie de l'écriture imprimée. Le livre est bientôt un monde à part, quelque chose d'un peu divin, dont on hésite toujours à contester les assertions. « C'est dans le livre... » Tandis qu'il serait désirable justement d'enseigner que le livre n'est qu'une pensée imprimée — comme toute pensée sujette à erreur — et qu'on doit pouvoir contredire comme on contredit quelqu'un qui parle.

Les manuels tuent ainsi tout sens critique : et c'est probablement à eux que nous devons ces générations de demi-illettrés qui croient, mot pour mot, tout ce que contient leur journal.

Et s'il en est ainsi, la guerre aux manuels est vraiment nécessaire.

Mais les manuels asservissent aussi les maîtres. Ils les habituent à distribuer uniformément, et durant des années, la matière incluse, sans se soucier si l'enfant peut se l'assimiler. La néfaste routine s'empare de l'éducateur.

Qu'importent toutes les aspirations enfantines, puisque dans des centaines de pages en texte serré git tout l'idéal, la matière suffisante pour réussir aux examens !

Il faut absolument que les éducateurs se libèrent de cette distribution mécanique pour s'attacher tout particulièrement à l'éducation et à l'élévation de l'enfant...

*

Notre groupe est avant tout un groupe coopératif d'instituteurs primaires. Non pas que nous nous croyions présomptueusement les seuls capables de réaliser quelque chose de pratiquement utile à l'école populaire. Mais nous pensons, et l'expérience nous l'a démontré maintes fois, que seuls des maîtres qui sont placés à pied d'œuvre, qui se battent chaque jour, chaque minute, avec l'angoissante réalité, sont à même de distinguer les efforts éducatifs qui leur conviennent parfaitement. La libération de l'école populaire viendra d'abord de l'action intelligente et vigoureuse des instituteurs populaires eux-mêmes.

Nous ne voudrions nullement faire injure aux Inspecteurs Primaires, aux Professeurs de l'enseignement moyen et supérieur qui suivent notre effort avec sympathie. Ils reconnaîtront d'eux-mêmes que, la plupart du temps, chaque échelon qu'ils gravissent dans la hiérarchie les éloigne professionnellement de l'école

du peuple et qu'il leur est parfois difficile pour ne pas dire impossible, de se renseigner d'une façon certaine sur les améliorations pratiques que nous valent leurs idées généreuses.

C'est forcément avec le même scepticisme que les instituteurs examinent les réalisations obtenues par les pionniers de l'éducation nouvelle contemporaine dans des écoles spéciales dont nous ne réaliserons pas de sitôt chez nous les conditions anormalement favorables.

Cela ne signifie pas non plus que nous dédaignons les recherches des philosophes, des psychologues, des pédagogues qui, dans une autre sphère sociale, travaillent loyalement pour le progrès éducatif.

Nous n'ignorons pas tout ce que nous leur devons et nous ne craignons pas de faire appel à leur compétence. Mais l'école populaire a grand besoin de dire ses espoirs et, à la lumière des événements passés, d'essayer de se constituer une vie saine et naturelle, au risque de scandaliser les pédagogues professionnels au service des tenants de l'obscurantisme ou de tous les marchands qui s'engraissent outrageusement des aspirations du peuple.

Deux conceptions opposées du problème éducatif se partagent actuellement l'activité scolaire et pédagogique. Tandis que les novateurs — tels Ferrière, Tobler, Gheeb et un grand nombre de pédagogues suisses ou allemands — poursuivent la réalisation dans la société actuelle de l'école idéale, abstraite du monde dont ils sentent la profonde influence destructive, les représentants divers de l'Education officielle se vantent au contraire de rester dans la prosaïque réalité. Pour eux, la vie sociale, le régime scolaire, etc, sont des cadres à l'intérieur desquels nous devons nous contenter d'aménager notre enseignement. Ils professent que les éducateurs doivent se cantonner dans leur tâche scolaire. Et, effectivement, la plupart de nos journaux pédagogiques s'appliquent seulement à cette tâche sans idéal : faire la classe qui vous est attribuée en vous abstenant de tout ce qui pourrait nuire à la neutralité ou porter ombrage au pouvoir. Il y a cependant entre ces deux conceptions une position possible, nette, loyale, précise qui, nous le savons, ne sera pas louée par nos maîtres, et que nous croyons cependant seule digne d'éducateurs.

Nous entrevoyons, certes, l'école idéale ; nous savons notamment qu'une éducation libératrice doit être avant tout une ascension libre et créatrice. Mais nous travaillons aussi dans la plus dure des réalités : nous avons devant nous des enfants qui auraient souvent plus besoin de pain ou de vêtements que de gavage intellectuel ; les conditions matérielles sont presque toujours déplorables ; enfin la vie anormale et amonale qui nous entoure contrarie fatalement nos efforts.

Il est de notre devoir de montrer, de prouver, de crier que l'éducation que nous voudrions donner, telle qu'elle est définie d'ailleurs par nos meilleurs pédagogues, présuppose la réalisation de certaines conditions matérielles et sociales sans lesquelles notre effort restera voué à l'impuissance.

C'est pourquoi nous sommes dans la nécessité de placer dans la vie sociale tous les problèmes pédagogiques que nous examinons et d'étudier en même temps que les réalisations pédagogiques, les problèmes matériels et sociaux qui conditionnent ces réalisations.

L'imprimerie à l'École est certes un grand progrès, nous a-t-on dit encore, mais nous ne pouvons la considérer comme une panacée universelle.

Les éducateurs qui formulent cette critique inconsistante ont sans doute l'excuse de n'avoir pas étudié d'assez près nos travaux : ils auraient vu que nous avons insisté bien souvent sur la nécessité de ne pas considérer l'imprimerie à l'école comme une méthode, mais de ne voir en elle qu'une technique de travail libre et créateur, au service d'une véritable éducation prolétarienne.

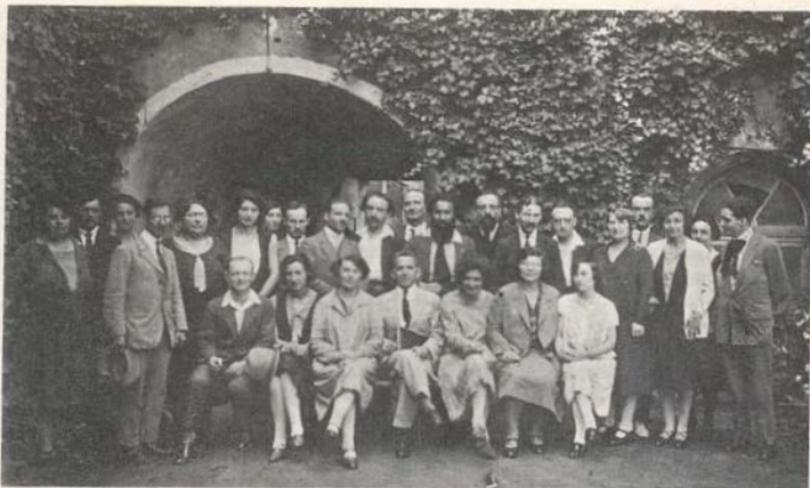
Cette innovation apporte cependant des possibilités nouvelles spécifiques par lesquelles elle marquera sans doute dans la pédagogie. Les meilleurs éducateurs contemporains nous prônaient l'activité libre infantine et l'expression intime de la personnalité ; les relations d'expériences où l'on avait fait à l'enfant une plus grande confiance ne manquaient pas d'être enthousiasmes. Hélas ! pour des raisons multiples — matérielles, individuelles et sociales — nos classes populaires, pauvres, surchargées, paralysées par la hantise des programmes et des examens, ne pouvaient nullement s'engager dans la voie nouvelle. L'imprimerie à l'École a fait tomber dans le domaine de la pratique quotidienne l'expression libre et l'activité créatrice de nos élèves. Par l'expérience, plus efficace que les raisonnements prétendus scientifiques, elle a ouvert des horizons nouveaux à une pédagogie basée sur des intérêts véritables, générateurs de vie et de travail. Elle a, du coup, comme nous le signalions dans notre dernier article, rétabli l'unité de la pensée, de l'activité et de la vie enfantines ; elle a intégré l'école dans le processus normal d'évolution individuelle et sociale des élèves.

Ces considérations sont, pour nous, essentielles et fondamentales.

L'enfant qui sent un but à son travail et qui peut se donner tout entier à une activité non plus scolaire mais simplement sociale et humaine, cet enfant sent que se libère en lui un besoin d'agir, de chercher, de créer. Nous avons constaté, émerveillés, que les élèves ainsi tonifiés et renouvelés fournissaient librement un travail bien supérieur, qualitativement et quantitativement aussi, à celui qu'exigeaient les vieilles méthodes oppressives. Et toutes les classes qui ont introduit l'imprimerie à l'École ont apprécié ce persistant enthousiasme des élèves, non seulement pour les disciplines directement motivées par l'imprimerie, mais pour toute l'activité scolaire en général.

On objectait volontiers aux instituteurs qui offraient en exemple des expériences concluantes qu'un tel appétit scolaire ne pouvait venir que d'un rayonnement particulier de l'éducateur. Or, les résultats que nous signalons ont été obtenus dans toutes les écoles travaillant à l'imprimerie, quelles que soient les aptitudes particulières du maître. Il a suffi que celui-ci ait assez d'humanité et d'humilité pour descendre de sa chaire, quitter le cothurne du style radoteur et savant... et se mettre tout entier au service des enfants.

Si, comme nous le prouvons, l'élève qui peut enfin travailler dans le sens de sa personnalité n'a plus besoin d'être grondé ni stimulé pour fournir un travail consciencieux, c'est toute la vieille conception scolaire qui s'écroule.



Le premier congrès de Tours, (1927)

Pendant sept ans, humblement, patiemment, nous avons travaillé à perfectionner nos techniques, à les adapter aux nécessités scolaires et sociales contemporaines.

Nous n'avons jamais crié au miracle. Nous n'avons jamais eu la prétention à aucun moment de présenter l'imprimerie à l'École ou telle autre technique comme la baguette magique qui allait transformer l'école et la société.

Nous avons parfois encouru le reproche contraire : celui d'accorder une importance prédominante au milieu économique et social qui met sans cesse un dangereux obstacle à la réalisation de nos projets pédagogiques.

Nous allions donc, nos camarades et nous, disant simplement l'enthousiasme de nos enfants en face du travail nouveau ; nous montrions les résultats obtenus par une technique qui permet enfin de toucher l'âme et de la viriliser.

Que nous soyons parvenus, sans propagande spéciale, par le simple désir communicatif de sortir de la routine et de se donner généreusement à un idéal, à grouper plusieurs centaines de camarades enthousiastes, est une des plus reconfortantes victoires que nous ayons remportées sur la faiblesse et la tradition.

Et d'avoir vu, au cours des récents événements, ce groupe compact et uni se dresser spontanément pour la défense vigoureuse de l'œuvre attaquée, nous console de toutes les trahisons et de toutes les capitulations dont nous avons eu aussi, hélas ! le spectacle.

...Il est des chocs qui sont inévitables et salutaires. Qu'importent les vicissitudes de l'heure ? L'essentiel est que l'idée marche et que, par notre modeste effort, nous contribuions à la lutte décisive que l'histoire impose à nos générations.

Il nous faut continuer hardiment notre action pédagogique, poursuivre malgré tout nos expériences difficiles qui jalonnent peu à peu la voie de l'éducation populaire libératrice. Nos efforts ne sauraient être totalement inutiles.

Mais il est urgent de donner à ces préoccupations pédagogiques leur vraie place sociale : place d'honneur, certes, dans un régime qui servirait l'enfant et le peuple, place de combat dans notre régime, intéressant l'enfant, les parents, les éducateurs à une tâche dont ils doivent sentir toute la portée émancipatrice pour être mieux préparés à mener la lutte urgente sur tous les terrains, social, syndical et politique, pour donner du pain et des soins aux fils des travailleurs, pour leur construire des habitations claires et aérées, pour bâtir des écoles modernes, pour les meubler et les garnir du matériel indispensable ; pour exiger la préparation et la nomination de cadres nouveaux d'instituteurs et réduire à un chiffre normal l'effectif scolaire, pour contrebattre les influences abrutissantes de la presse, du cinéma, de l'Eglise. Malgré et contre toutes les forces réactionnaires, les instituteurs doivent se dresser au double titre d'éducateurs et de citoyens décidés à intégrer totalement leur tâche dans le processus historique d'évolution sociale.

A l'heure qu'il est, notre devoir d'éducateurs prolétariens n'est pas seulement dans nos classes menacées : il est aussi au sein des masses qui, par leur puissante protestation antifasciste, tâchent de barrer la route à un régime qui serait la mort de l'école progressiste et l'anéantissement provisoire de nos rêves d'éducation nouvelle libératrice.

*

Nous voudrions cependant faire un appel particulier aux milliers d'instituteurs militants d'avant-garde qui, soit par manque de temps, soit plutôt par incompréhension de la portée de notre effort, se refusent à nous suivre et continuent le dangereux bourrage traditionnel. Il faut absolument que ceux-ci se rendent compte à quel point leur conduite dogmatique en classe, leur discipline autoritaire, leur asservissement inconscient aux programmes et aux manuels sont en contradiction avec leurs conceptions sociales et politiques de libération prolétarienne. Il y a là une harmonisation de l'activité personnelle qui décuplera tout à la fois le rendement pédagogique et le rendement social de leurs efforts...

...Ne dites pas : il y a une besogne urgente de propagande qu'il faut mener hardiment pour jeter bas un jour un régime qui est la négation même de l'idée éducative ; nous n'avons pas le temps de rénover notre classe.

Nous ne sous-estimons point ni la portée ni l'urgence de cette propagande. Nous avons dit bien des fois l'impassé où se débat l'éducation nouvelle bourgeoise et le seul espoir révolutionnaire qui reste à la pédagogie prolétarienne. A tel point que, s'il nous fallait choisir entre effort éducatif et militantisme social et politique, il nous serait difficile de nous prononcer radicalement. Mais nous prétendons justement que rénover leur classe selon nos techniques aidera nos camarades militants dans leur action sociale prolétarienne...

...Camarades d'avant-garde, n'hésitez plus. Vous devez aussi être des éducateurs d'avant-garde, mais à l'image de ceux de notre groupe, qui connaissent la nature des obstacles qui se dressent devant eux, qui mesurent avec sûreté la portée de leurs efforts, qui sont conscients de l'aspect social et politique de l'éducation

prolétarienne et qui, sur tous les terrains, luttent sans faux espoirs, donc sans désillusion, avec cet optimisme enthousiaste qui transformera le monde.

*

Il manque à ce pays le vaste mouvement de fond susceptible d'imposer aux gouvernements une action vigoureuse et coordonnée en faveur non seulement de l'École, mais de l'enfance et de la jeunesse.

Ce puissant mouvement de fond, Le Front de l'Enfance prétend le susciter en France.

Il est bien entendu que le Front de l'Enfance ne saurait, en aucune manière, être un super-parti ni un super-groupement.

Il ne saurait se substituer aux partis prolétariens ni aux organisations syndicales auxquels il fera sans cesse appel. Il ne prétend entraver en rien l'action propre des organisations qui, actuellement, s'occupent de l'enfance ; il s'en voudrait de gêner tant soit peu l'activité progressiste de telle ou telle personnalité.

Son rôle est seulement de coordonner, d'unir, de montrer les buts à atteindre, de préconiser des moyens d'action et de mobiliser si possible autour de ces associations et de ces personnalités, pour des buts précis, la grande masse populaire.

Dans ce cadre, il y a place, on le voit, pour tous les groupements, pour toutes les individualités qui désirent loyalement le bien et le progrès de l'enfance, quelle que soit leur orientation politique ou religieuse, quel que soit le terrain propre sur lequel elles se meuvent.

...2°. Les gouvernements ont, jusqu'à ce jour, fait passer au dernier plan les préoccupations concernant l'enfance.

La réaction a, au cours de ces dernières années, aggravé les conditions matérielles de l'école : suppression des crédits pour constructions, suppression d'écoles, donc surcharge anormale des classes. Le fascisme ne ferait qu'accélérer cette irréremédiable décadence voulue par les forces obscurantistes.

Le Front de l'Enfance luttera dans tous les domaines pour rétablir une situation normale, pour faire rouvrir des écoles, nommer des instituteurs, décongestionner les classes afin que soit possible le travail d'éducation qui fera des enfants du peuple des hommes, des lutteurs, des constructeurs de la société nouvelle.

3°. Le Front de l'Enfance prendra en toute circonstance la défense des instituteurs : matériellement en appuyant leurs revendications, en exigeant pour eux des traitements honnêtes qui leur permettront de se consacrer entièrement à leur sacerdoce ; moralement, en sonnant le rassemblement autour de l'école toutes les fois que, ouvertement ou non, le fascisme et le cléricalisme la menaceront.

4°. La construction sociale et la défense républicaine exigent qu'un esprit nouveau de collaboration libre anime dans tous les domaines l'œuvre de l'éducation.

Le Front de l'Enfance popularisera les mots d'ordre de l'école nouvelle prolétarienne : pour l'activité communautaire, pour une discipline libératrice, pour une école liée à la vie et aux destinées des masses populaires.

5°. Le Front de l'Enfance, conscient des graves dangers que font courir à l'enfance et à la jeunesse les publications pour enfants et le cinéma mercantile, entreprendra d'urgence une grande campagne pour dénoncer les entreprises obscurantistes, encourager et soutenir les initiatives libératrices, prendre enfin dans

ces domaines toutes mesures pour que naisse la véritable presse pour enfants, les théâtres et cinémas pour enfants.

6°. Pour ces buts, le Front de l'Enfance groupe toutes les organisations scolaires et post-scolaires : coopératives scolaires, patronages, caisses des écoles, organisations sportives, organisations d'enfants, etc. ainsi que les diverses organisations d'adultes susceptibles de soutenir les revendications du Front de l'Enfance : associations de parents, syndicats et organisations diverses.

Le Front de l'Enfance suscitera d'ailleurs, là où il n'en existe pas, la naissance et le développement d'associations scolaires et para-scolaires, décidé qu'il est, sans refuser l'adhésion des personnalités, à être le plus possible une sorte de large trait d'union entre les personnes œuvrant toutes dans leur milieu spécial, selon les modalités qui leur sont propres, tout en concourant à la vaste œuvre de rénovation.

7°. Le Front de l'Enfance n'oublie pas que le développement, l'éducation, les progrès de l'enfance sont conditionnés d'abord par le milieu social et politique, qu'il ne saurait y avoir de sérieuse amélioration du standard de vie des travailleurs sans une plus large conception des libertés sociales.

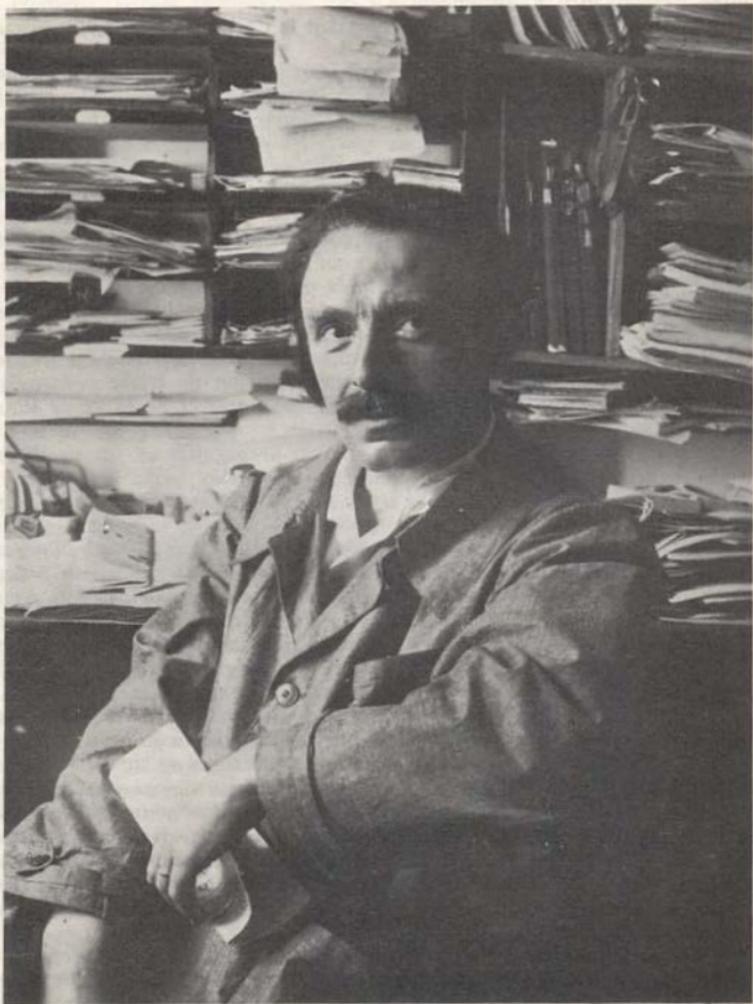
C'est pourquoi, sans participer directement aux luttes politiques, le Front de l'Enfance agira en complète liaison avec toutes les organisations qui œuvrent contre le fascisme, pour l'avènement d'une société meilleure qui nous permettra de marcher victorieusement vers la conquête des buts ci-dessus.

...Aux grands discours, aux discussions prétendues idéalistes, qui restent avant tout des jeux scolastiques et philosophiques, nous avons opposé le solide bon sens de la masse prolétarienne qui dénonce, brutalement parfois, certaines valeurs douteuses, mais qui sait d'instinct où elle va et ce qu'elle désire ; nous avons fait sentir la dignité et la noblesse d'un idéal nouveau, l'exemple émouvant de ceux qui s'y dévouent. La montée populaire dans les régimes délivrés de la dictature réactionnaire pose, brutalement peut-être, mais inéluctablement, des problèmes nouveaux dont nous, techniciens, devons chercher la solution. La pédagogie nouvelle internationale est à un tournant. Nous ne croyons pas avoir perdu notre temps.

Nous avons été aidés et renforcés dans cette besogne par l'autorité calme et hardie, par la courageuse franchise du professeur Vallon qui a su exprimer bien souvent, sous une forme intellectuelle, ce que nous sentions être la vérité. Nous devons dire aussi que les congressistes de langue française se sont montrés dans l'ensemble très favorables à cette pédagogie réaliste qui contrastait quelque peu avec l'idéalisme pur des discussions anglo-saxonnes.

Et tout d'abord, des réalisations pratiques :

Je suis personnellement intervenu pour rappeler l'ampleur de la besogne pédagogique qui devait être le domaine propre du Groupe Français : unir pour une action et des buts précis tous ceux qui, en France, sentent la nécessité d'une action pédagogique nouvelle. Mais pour répondre à ce besoin, la réorganisation du Groupe s'imposait : au Bureau — à l'action duquel nous rendons d'ailleurs hommage — il fallait adjoindre un organisme, des personnalités, des activités



Le bureau
de la
Coopérative
à Saint-Paul-de-
Vence

susceptibles de faire de cette association un véritable moteur pour une puissante réalisation de pédagogie nouvelle en France.

BUREAU :

Pr Langevin, Pr Vallon, Dr Pieron, Mlle Flayol, Mme Hauser et une autre personnalité à désigner.

Hulin, Pichot, Freinet, représentant la CEL dans les divers organismes.

Le Groupe Français mettra immédiatement à l'étude les questions essentielles d'actualité ; le Comité précisera la liste de ces questions, nommera les rapporteurs, dira dans quelle mesure on peut, pour chacune d'elles, faire appel à une vaste unité d'action pédagogique de toutes les personnalités ou groupements susceptibles de nous aider.

Des réunions spéciales, des meetings, des enquêtes, des articles dans les journaux et revues pourront être prévus.

De ces études largement et profondément conduites résulteront dans les divers domaines, des documents complets qui seront publiés en brochures bon marché dont la plus grande diffusion sera assurée par tous les moyens.

La préparation, la diffusion, l'influence de ces brochures, sont appelées à constituer l'essentiel de l'activité pédagogique du groupe.

Le Groupe Français étudiera la possibilité de diriger et de patronner, avec le concours d'un éditeur responsable, une collection de livres pédagogiques qui seront le complément culturel des séries de brochures et de la revue Pour l'Ère Nouvelle.

Le Groupe Français étudiera enfin la propagande en faveur de la pédagogie nouvelle par les congrès, expositions, écoles d'été, etc...

...Mais ce premier effort ne serait rien s'il devait rester le cadre mort d'une organisation passive et statique.

Le Groupe Français d'Education Nouvelle doit devenir l'organisation de masse de tous ceux qui comprennent la nécessité d'une rénovation pédagogique. En liaison avec les organisations professionnelles d'éducateurs, il doit remplir son rôle de regroupement et de stimulant pour l'action plus spécialement pédagogique. Tout, ou presque tout, reste encore à faire en France dans ce domaine. La conjonction d'efforts que nous préconisons devrait nous permettre d'utiles réalisations immédiates.

Mais il ne saurait y avoir action de masse sans ce sursaut d'énergie de tous ceux qui, dans leur travail quotidien, apprécient la justesse et l'urgence de l'action entreprise. Nous rendons hommage à l'activité et au dévouement inlassables de Mademoiselle Flayol, mais ce n'est ni un bureau, ni un comité directeur, si actifs soient-ils, qui feront du Groupe Français ce que nous voudrions qu'il soit. Il faut que dans toutes les villes, dans tous les départements, se constituent des sections actives du Groupe Français. Plusieurs sections départementales, qui sont d'ailleurs filiales aussi de notre Coopérative, existent déjà : en Eure-et-Loir, dans les Pyrénées-Orientales, dans les Vosges. Il faut que ce mouvement s'accroisse à une allure rapide.

Nos adhérents, qui partout sont les plus conscients de la nécessité de cette action en faveur de la pédagogie nouvelle, doivent être les meilleurs ouvriers de ce regroupement. Nous vous demandons à tous d'organiser, dans vos villages, à

la ville voisine, dans le département, des sections du Groupe Français d'Éducation Nouvelle. Lorsque nous aurons à travers la France de nombreuses sections semblables, alors le Groupe Français prendra sa vraie figure, et sera capable de réaliser dans le sens que nous souhaitons.

Vous pouvez, dès ce jour, entrer en relation avec le Groupe Français d'Éducation Nouvelle, Musée pédagogique, rue d'Ulm, Paris (5^e).

*

...Être à l'avant-garde, ce n'est pas partir en tête, drapeau déployé, en hurlant et en chantant, sans se soucier de ceux qui suivent... ou qui restent. C'est comme nous le faisons, remplir un rôle de pionniers, préparer généreusement les chemins et les ponts, couper hardiment les amarres des traditions et des égoïsmes, afin que, sans efforts héroïques, mais avec sûreté, l'immense masse des éducateurs s'engage enfin dans une voie dont elle comprend l'utilité et sur laquelle elle est certaine de réussir.

Cette besogne de pionniers, nous la menons depuis dix ans, contre vents et marées... et il y en a eu de puissamment dangereux, n'est-ce pas, camarades ? Mais nous avons la satisfaction maintenant d'avoir établi la voie sur laquelle des centaines d'éducateurs nous suivent. Mais cette voie est encore étroite et difficile. Nous devons l'élargir et l'aplanir pour que s'y engage toute l'école française.

On a cru — et nous y revenons — que nous étions partisans d'une école où l'enfant ne fait que ce qui lui plaît, en négligeant parfois des acquisitions que la société juge à bon droit essentielles.

Nous voulons, au contraire, une école plus efficiente que l'école traditionnelle où tant d'efforts se dépensent en vain. L'École actuelle n'est adaptée ni aux moyens que nous offre la civilisation actuelle, ni au mode de vie contemporain, ni aux buts sociaux qui évoluent à un rythme accéléré.

Il faut réorganiser l'Enseignement sur des bases plus rationnelles.

C'est le but de notre technique.

Il fut un temps où l'École n'était pas exigeante : les notions à acquérir étaient réduites et ne risquaient pas de déborder la capacité d'un cerveau d'enfant.

On a tellement accumulé depuis quelques décades que nous sommes aujourd'hui dans cette impasse dont nous parlions dans un récent numéro. Il nous faut organiser et rationaliser l'éducation et l'enseignement.

Mais rationaliser l'acquisition, ce n'est pas, comme le pratiquent certains charlatans de la pédagogie, trouver le moyen de bourrer toujours le cerveau des enfants. Ce serait procéder comme un Etat qui produirait des millions d'automobiles qui, ne trouvant pas d'acheteurs, encombreraient le marché et immobiliseraient inutilement des forces vives. Le problème de l'acquisition ne saurait être séparé de celui de l'enrichissement et de l'harmonisation des personnalités, harmonisation qui doit être le résultat d'une organisation technique adaptée aux exigences sociales de l'heure.

...Autrement dit, il nous faut prévoir des plans.

Nous n'avons pas de plan de travail maintenant parce que nous sommes dans un régime où seuls ont un plan ceux qui organisent l'économie mondiale pour la plus grande somme de bénéfices ou de dividendes. Nous sommes dans la société

qui produit des automobiles que les usagers éventuels ne peuvent acheter, des fruits qu'il faut jeter, du vin qu'il faut brûler, du blé qu'on doit donner au bétail.

A l'école actuelle, même activité désordonnée et inconsidérée : on passe de longues heures à enseigner selon des techniques vieilles de cent ans parfois, l'histoire, le calcul, la géographie, les sciences compliquées et livresques. Et puis, à l'usage, on s'aperçoit qu'il y a eu maladresse, que la vie a d'autres exigences et qu'il faut, à nos risques et périls, remonter la machine.

Pour sortir de la crise, les gouvernements ont dressé des plans rigoureux d'activité.

Si nous voulons travailler méthodiquement, effectivement, productivement dans nos écoles, il nous faut de même notre plan de travail.

Mais ce plan de travail, il faut l'établir.

On pourrait nous objecter qu'il existe bien à ce jour des plans de travail qui sont les programmes officiels, détaillés et élargis dans les manuels scolaires. Mais ce sont des plans de travail capitalistes, nés de la fantaisie ou de l'intérêt de leurs initiateurs. Ils n'ont rien à voir socialement et humainement parlant, avec les plans de travail méthodiquement établis que nous préconisons.

Ces plans de travail ne peuvent pas être l'œuvre des seuls spécialistes. Il nous faut d'abord connaître quelles sont les notions qui, de l'avis des usagers eux-mêmes, sont nécessaires à l'enfant aux différents âges et plus spécialement à l'enfant qui quitte l'école à 13 ou 14 ans.

Il nous faut, par une vaste enquête, interroger nos anciens élèves et leurs parents, leur demander quelles sont, parmi les notions que nous leur avons enseignées, celles qu'ils ont reconnues indispensables, celles dont ils n'ont aucune utilisation, et qu'ils ont laissé tomber. Il faut qu'ils nous signalent les trous, les insuffisances, qui se sont révélées à l'épreuve de la vie.

Le résultat de cette enquête sera un élément pratique essentiel car l'École est faite pour préparer l'individu social, son rôle véritable doit être d'aider l'enfant à s'intégrer à la société pour y tenir utilement son rôle. Tout doit être subordonné à cette fin que nous tâcherons d'ailleurs de mieux connaître et de préciser.

Nous interrogerons ensuite les dirigeants des grands groupes humains de défense et de travail, les militants de syndicats et de coopératives, les petits artisans, et aussi les chefs d'entreprise sympathiques en tenant compte cependant que ceux-ci jugent la formation des individus en fonction des frais d'exploitation qui sont leur seule raison d'être.

Nous aurons là le point de vue de la société qui attend du travail de l'homme une utilisation effective et profitable.

Tenant compte de ces deux ordres d'éléments, les spécialistes que sont les instituteurs et les inspecteurs établiront alors des plans de travail définitifs.

Ils pourront alors éliminer tout ce qui, dans notre enseignement, est inopérant et inutile, tout ce qui devra être acquis plus tard mais qu'on tenterait en vain d'inculquer prématurément aux enfants. Il y aura des élagages — et sérieux — à faire en histoire, en géographie, en sciences. Nous trouverons alors le temps de travailler pratiquement pour les choses essentielles : nous aurons le temps de faire de la gymnastique, de chanter, d'utiliser radio et phono, et de nous mêler à la vie sans être obsédés par cette acquisition intensive, aux fins d'examen, que nous savons, nous, éphémère et nuisible.



Les premiers murs de l'École. Freinet se trouve en haut, à gauche.

Munis de ces plans, nous pourrions alors aller plus avant dans le sens de nos techniques.

Techniques de travail libre des enfants, avons-nous dit. Mais encore faut-il savoir dans quel sens exercer cette libre activité.

Il faut que l'enfant travaillant librement sache où il va, qu'il ait conscience des acquisitions souhaitables, qu'il voit l'ensemble, qu'il sente que son effort s'intègre à un plan au service de la communauté. L'idéal serait que l'enfant dresse lui-même son plan d'activité qui stimulera, régularisera et harmonisera son effort quotidien.

Ce plan de travail, nous l'avons dit, existe actuellement. C'est celui des manuels où l'effort demandé est débité en tranches très marquées par mois ou par trimestre. Mais ce plan, outre qu'il n'a rien de rationnel, est imposé aux enfants qui se contentent de s'y conformer sans le suivre pour l'assimiler.

A temps nouveaux, techniques nouvelles, plans de travail plus efficients. ...L'expérience commencée dans notre école nous a montré que nous sommes là à l'aube d'une activité nouvelle qui pourrait bien nous apporter la clé de techniques de travail vivant et pourtant ordonné et méthodique. Nous en continuons la mise au point. Nous avons voulu seulement aujourd'hui en signaler l'essentiel pour bien faire comprendre toute l'importance technique que nous attachons aux plans d'études dont nous préconisons la mise au point.

Et maintenant à l'œuvre!

Nous disons de ce plan d'études ce que nous disions jadis du fichier scolaire coopératif : il sera une œuvre collective ou il ne sera pas.

Il faut qu'il soit!

Cette œuvre collective, nous seuls en France sommes en mesure de la mener à bien. Et nous y pourvoierons. Nous prouverons ainsi que nous continuons notre tradition d'un mouvement pédagogique coopératif capable d'enthousiasmer des centaines de camarades à la préparation de voies nouvelles que les théoriciens avaient parfois entrevues et que nous sommes les premiers à réaliser.

*

Il y a certes peu de groupements qui aient autant de dynamisme que le nôtre et où l'on trouve aussi tant de bonnes volontés pour nourrir et soutenir ce dynamisme.

Cet élan a certes ses avantages ; il a ses inconvénients aussi, que nous connaissons mieux que quiconque. Nous en pâtissons souvent, et quelques camarades avec nous. Et c'est pourquoi nous hasardons cette mise au point avant la reprise de notre marche en avant.

Nous sommes dans la situation du paysan qui élague un sous-bois ou rase les buissons d'un talus. Il peut, selon son tempérament, selon ses possibilités personnelles, aller paisiblement son chemin, couper l'une après l'autre les tiges piquantes, les mettre méthodiquement de côté après chaque brassée, nettoyer le coin déblayé ne comptant que sur lui-même, sur son talent ou sur son application.

Les passants qui le verront travailler diront peut-être : Quelle belle besogne! Quel homme appliqué et méthodique! Quelle paix et quelle satisfaction il doit gagner à ce labeur!

Et ils auront raison.

Mais l'homme avance si lentement que l'été revient. Le talus n'est pas nettoyé et les buissons repoussent avant que soit totalement déblayée la place.

Ou bien l'homme voit non le travail lui-même mais le but, et il marche droit vers ce but, il rase, il coupe, il déblaie... Quelques tiges opiniâtres échappent bien au tranchant de sa serpette ; les buissons coupés encombrant parfois encore le chemin... Mais d'autres viendront derrière, qui trouveront la brèche commencée, le passage fait ; d'un revers de bâton ils feront rouler les brindilles gênantes, ou bien ils passeront sur les buissons tassés. Difficilement certes, mais ils passeront. Le travail avancera. D'autres que l'essentiel ouvriront y collaboreront, et ainsi avancera le travail de pionniers vers le but entrevu.

Je suis personnellement taillé sur le modèle de ce deuxième paysan.

Alors, certes, tout ne marche pas à merveille. Il y a des camarades de travail qui se piquent et se déchirent et qui se plaignent de nous voir marcher si vite, toujours en avant. Une édition n'est pas encore terminée, que dis-je ! elle n'est parfois pas même commencée, que nous mettons en train une autre réalisation : *Enfantines, Educateur Prolétarien, Fichier, Gerbes, BT, Disques, BENP* et, déjà, *Dictionnaire*. Aucune de ces entreprises n'est nette et terminée. Elles sont toutes enthousiasmantes, plus parfois par les promesses de travail qu'elles nous laissent entrevoir que par les satisfactions immédiates qu'elles nous valent. Mais nous marchons, nous progressons, nous frayons le chemin, et bientôt nous aurons derrière nous une armée de collaborateurs pour piétiner peut-être les épines que nous n'avons pas réussi à écarter de notre chemin.

Heureusement que ceux qui viennent à nous aujourd'hui ne nous ont pas vu nous démêler au milieu des épines car ce seul spectacle les aurait peut-être bien découragés. Rares sont ceux qui, aujourd'hui encore, se font une idée exacte de la besogne que nous devons assumer.

*

Commencez toujours par le travail et la réalisation. Là est l'essentiel. Vous ne risquez pas de convaincre et d'attirer à nous de nombreux camarades si vous n'avez pas été suffisamment pris vous-mêmes au point de vous intégrer dans notre Coopérative de Travail. Réalisez d'abord, et montrez ensuite ce que vous avez réalisé, sans fard, sans paroles inutiles, sans tape-à-l'œil.

Ne jamais tromper aucun camarade, ne point lui promettre plus que nous allons lui donner, éviter soigneusement de susciter de faux enthousiasmes dont les chocs en retour sont désastreux, dire honnêtement, sincèrement ce que nous réalisons, ce que nous faisons, ce que nous espérons faire, c'est créer là les fondements indestructibles de notre mouvement pédagogique.

C'est pourquoi nous nous organisons sans cesse pour le travail, pour la réalisation, pour l'aide permanente aux éducateurs qui cherchent et produisent, et que nous abandonnons presque totalement les formes habituelles de propagande d'édition. Et nous continuerons dans ce sens.

Nous avons notamment mis au point, à Grenoble, l'organisation de nos filiales départementales qui ne sont point de vulgaires représentantes de la CEL dans les départements, mais des cellules de travail, qui, comme toutes les cellules, tendent forcément à proliférer et à s'étendre.

Nous allons créer un organisme commercial suffisamment souple pour permettre l'approvisionnement en matériel aux meilleures conditions et, dès la rentrée prochaine, tous les groupes départementaux bénéficieront de conditions tout à fait exceptionnelles.

Nos méthodes de travail coopératif, elles aussi, seront de plus en plus axées sur l'effort à la base des éducateurs qui peuvent se voir, se réunir, discuter. Il n'y a point chez nous une centrale qui produit et diffuse. C'est de la base coopérative que viennent la lumière et l'effort. Et c'est là, croyons-nous, une suffisante nouveauté aussi.

Ces filiales organiseront en même temps la diffusion et la propagande, mais sous cette nouvelle forme pratique et matérielle : visites d'écoles, expositions, démonstrations, co-revue départementale réalisée par la collaboration de toutes les écoles travaillant à l'imprimerie, préparation de brochures locales, etc...

La parole et l'écrit font illusion à ceux-là mêmes qui les utilisent.

On a écrit un bel article d'éducation nouvelle et on s'étonne de ne sentir aucune résonance ; on a fait une belle conférence, et on n'en parle point. Les choses sont ainsi et c'est peut-être un heureux signe qu'on se défie enfin de ce moyen facile de piper l'intérêt des gens.

Nous prenons un chemin plus compliqué, plus lent aussi, mais combien plus sûr ! Et nous disons à nos camarades : réalisez d'abord, dans vos classes, au sein de notre Coopérative ; participez à notre puissant mouvement ; améliorez vos techniques de travail, aidez-nous à construire solidement cette belle route où s'engageant avec confiance, joie et enthousiasme, les générations à venir.

Quand sera construite cette belle route, ça se verra parbleu ! sans que les grands journaux ou la radio l'annoncent, les riverains verront bien qu'elle est commode et pratique. On aura beau leur dire : méfiez-vous... Ils se méfient toujours... Mais en connaisseurs aussi, ils examineront le profil, s'assureront de la solidité des bases, apprécieront l'intérêt pratique du tracé, et on aura beau dire, tout le monde s'y engagera, nécessairement, parce que nous aurons fait du travail solide, permanent, le travail méticuleux et anonyme des artisans géniaux et obscurs qui ont construit les murs indestructibles de nos villages et bâti les admirables cathédrales.

Seulement, un article s'écrit en quelques heures ; une conférence prend une demi-journée ; le travail que nous préconiserons se compte par années. Ce n'est pas chez nous qu'il faut venir chercher la gloire et la réclame, mais vous y trouverez la satisfaction immense du bon ouvrier attaché à son travail et cette atmosphère de fraternité coopérative qui est comme un symbole des temps heureux que nous voudrions préparer.

*

Courage, camarades ! Le bon grain que nous avons semé lève. Des masses toujours plus grandes d'éducateurs s'intéressent à notre activité et comprennent l'urgence des campagnes que nous menons. De nombreux inspecteurs viennent à nous et se rallient ostensiblement, officiellement, à l'idée nouvelle que nous défendons. Nous nous en réjouissons, et nous les assurons de notre collaboration totale et désintéressée. Car notre but n'est pas de mettre en vedette tels individus ou tels groupements, mais de contribuer à la régénération de notre école populaire et à la diffusion d'idées forces qui ne sauraient être des forces que si elles sont dépouillées de toute individualité pour aspirer à cette généralité, à cette humilité, à cette simplicité qui les font aptes alors à remuer le monde.

Textes recueillis et cités dans le livre d'Elise Freinet :
NAISSANCE D'UNE PEDAGOGIE POPULAIRE,
Ecole Moderne Française, Cannes, 1949.

1950

L'ÉDUCATION DU TRAVAIL

Les conquêtes de la science dans le domaine mécanique et bureaucratique, cette illusion de progrès qui illumine d'un faux jour toute notre époque flattent l'amour-propre des ignorants eux-mêmes, qui se réjouissent béatement d'être nés au siècle des lumières. Et il se trouve toujours suffisamment de politiciens retors pour sentir les possibilités d'exploitation que recèlent ces croyances nouvelles.

Votre école, M. Long, est un des instruments de cette illusion. Pour abolir un passé de servitude et d'oppression — vous voyez, je parle comme les grands conventionnels qui eux, du moins, avaient quelque excuse — il fallait bien colorer le présent et illuminer l'avenir de lueurs prometteuses. On a demandé à l'école de se charger de la besogne, et des philosophes, des écrivains, des savants ont participé à l'édification d'une conception nouvelle de la vie, qui n'a que le tort d'être imposée d'en haut, sans tenir compte de ce qui existait et qui n'était pas toujours mauvais, avec ses assises profondes et sûres ; d'avoir plaqué, sur une civilisation aux trames ancestrales, une conception du monde étriquée et factice, avec ses rythmes anormaux, ses intérêts et ses idéaux.

Alors, il s'est produit un décalage dangereux entre la vie familiale, les habitudes indéracinables d'alimentation, de travail, de jeu, entre tout ce complexe profond, psychique aussi, souvent subconscient, qui vous accroche malgré vous à un sol, à une maison — serait-ce même une masure — à une vallée, à un ombrage, à une atmosphère, à un sentier, et, par delà ce sol et ce sentier, à un passé et à une race ; il s'est produit donc un décalage dangereux entre tous ces éléments essentiels qu'on avait cru pouvoir éliminer, et les tentatives aventureuses d'une science, d'une culture, dans lesquelles tout n'est pas faux, mais qui constituent comme une rupture d'équilibre, comme un essai de mouvement autonome, comme une de ces fusées que des savants projettent d'envoyer dans la lune, qui serait partie avec une force initiale éton-

nante, qu'elle perdrait au fur et à mesure qu'elle s'éloignerait de la terre, et qui serait là, maintenant, à bout de souffle, prête à retomber sur la terre pour annihiler l'idée même un instant réalisée avec une audace digne d'une meilleure fin.

Ils ont cru, vos hommes de science, vos philosophes, vos pédagogues, qu'il était possible de prendre les êtres humains, comme ils se saisissent de la matière brute, de les malaxer dans leurs laboratoires, de les combiner pour former d'autres vies, comme ils créent les alliages. L'industrie, symbole de l'économie nouvelle, poursuivait l'opération sur le plan matériel; eux, ils étaient chargés de la besogne intellectuelle et morale. Ils ont pensé — et ils vous en ont persuadés — qu'il était possible d'arracher, par le raisonnement pour ainsi dire, par la démonstration logique, en se servant notamment du levier de l'intelligence, qu'il était possible d'arracher les hommes à la culture, même empirique, qui les a imprégnés, au sol qui a nourri leur sève, à tout ce décisif et permanent passé qui est à la vie sociale ce qu'est la mémoire à la vie individuelle, tenace comme ces racines qui cèdent un instant quand s'abat l'arbre, mais qui se raccrochent aussitôt à la terre nourricière pour envoyer au tronc menacé encore un peu de vie.

Cette erreur monstrueuse nous vaut maintenant un danger tout aussi mortel : la réaction farouche des timorés, des rabougris et des politiciens qu'effraye le véritable progrès et qui voudraient nous faire croire que l'âge d'or, que nous n'avons pas su découvrir en avant, est derrière nous, que le progrès et la science ont fait faillite et qu'il faut se tourner vers le passé pour construire selon d'autres normes qui ne feraient que produire un nouveau décalage.

L'homme, espérons-le, saura agir autrement que ces bêtes traquées qui se jettent aveuglément d'un côté et foncent devant elles, mais qui, arrivées bientôt au bord d'un précipice, reculent effrayées pour se jeter avec le même aveuglement du côté opposé où elles se heurteront finalement à un précipice peut-être plus redoutable encore. Il ne suffit pas de rejeter en bloc ou la tradition ou le progrès, mais d'adapter intelligemment notre comportement aux nécessités de notre époque. Il faut que nous trouvions pour le proche avenir, des solutions qui s'appuient sur le présent réel, descendant et héritier du passé récent et de l'apport lointain des générations qui ont fertilisé notre sol, construit nos maisons, idéalisé notre langue et notre esprit. Le progrès doit se faire pour ainsi dire en fonction du passé, en évitant ce décalage dont nous avons mesuré les dangers, cette coupure qui nous a isolés de votre science, en la privant de notre sève et de notre effort.

L'École pourra beaucoup pour cela. Mais il lui faudra d'abord connaître et juger à sa mesure ce présent et ce passé, découvrir ce qu'ils portent en eux de dynamique et de constructif, et faire surgir aussi les grandes lignes de vie, les essentielles forces souterraines qui seront les leviers indispensables pour les créations qui s'imposent. Deux tâches également urgentes à mener avec méthode, mais aussi avec la notion exacte de notre humilité, de nos faiblesses et de nos grandeurs.

Je vous ai dit la nécessité, selon moi, de relier la science d'aujourd'hui à la tradition du passé et aux leçons du présent, dans ce qu'elles ont de logique, de rationnel et de vivant. Il faut de même rattacher l'enseignement méthodique de l'école à cette culture diffuse par laquelle le milieu marque à jamais le corps et les âmes. Et l'y rattacher non pas artificiellement, mais si intimement, si naturellement que l'un soit la suite normale et le complément de l'autre.

N'essayez pas de bâtir indépendamment de la vie souveraine. Il faut bâtir avec la vie et dans la vie !...

Lorsque, retournant des champs, je gravis le chemin au-dessous de l'école, j'entends distraitemment, sans les écouter, les bruits harmonieux qui nous viennent des jardins, des étables et des rues. Un grand gaillard, aidé de son père, charge son âne ; sur le seuil d'une porte un bambin discute avec ses poulettes ; deux vieilles femmes, assises au soleil, bavardent, graves et résignées ; une fillette passe, poussant devant elle chèvres et chevreaux. Aucun de ces bruits ne détonne. On sent qu'ils participent tous de la même atmosphère de paix et de travail.

Seule, votre école rompt brutalement cette paix et cette harmonie, et cela me fait souffrir comme un sacrilège... Un enfant lit. Je comprends qu'il lit, non pas pour savoir ce qu'expriment les signes, mais pour se soumettre à une épreuve que vous surveillez et sanctionnez. Puis la classe déborde d'un murmure froid, hésitant et timide, qui résonne monotone comme une prière d'église, un murmure dirigé que hache de temps en temps un rude coup de règle sur le bureau...

Et, brusquement, le ton de ce murmure change, s'anime, se complique, va s'amplifiant. On dirait qu'un sang nouveau le colore... Je devine que l'instigateur vient de sortir, pour aller peut-être jeter un coup d'œil vers la cuisinière ou s'entretenir un instant avec M. le maire... A ce moment-là, l'école cesse d'être l'école ; elle redevient une cellule de la vie avec son rythme, ses habitudes, ses cris... Vous rentrez : la couleur change à nouveau brusquement, comme dans les théâtres où des jeux artificiels de lumière produisent à volonté l'atmosphère de joie ou de tristesse, de vie ou de détresse, de printemps ou de froid.

Je sais : les excuses ne vous manquent pas, et elles sont parfois excellentes. L'horticulteur aussi, qui produit de belles pêches nocives a des excuses humaines également. Ce n'est pas avec les faiblesses des hommes que nous parviendrons à construire sainement et utilement, mais en découvrant, et en suscitant des raisons nouvelles de mieux comprendre la vie d'abord de l'aider à se réaliser et à s'épanouir ensuite.

En rationalisant sa philosophie et son enseignement, l'Ecole a prétendu dépasser l'Eglise pour se substituer à elle un jour. Mais vous ne vous rendez pas compte que vous procédez comme l'Eglise, et que ce n'est point un hasard si les enfants ont, vis-à-vis de l'Ecole, les mêmes réactions qu'en entrant à l'église et si les voix chez vous résonnent et chantonnent comme le dimanche aux offices.

Cette constatation, voyez-vous, est beaucoup plus grave que vous ne croyez. Il vous appartient d'en rechercher les causes vraies, d'en mesurer l'erreur pour tâcher de la corriger.

L'école ne cultive pas la mémoire, elle la surcharge. Comment réagir ?

— Vous vous demandez pourquoi je suis à ce point sceptique sur vos possibilités de culture profonde ?

Vous parlez par exemple d'exercices réguliers de la mémoire.

Je vous ai déjà dit que l'Ecole me paraît contribuer à un affaiblissement catastrophique de cette faculté.

Vous savez, il y a tout un art pour donner à manger l'hiver aux ânes et aux bœufs. Je ne parle pas des propriétaires dont la provision est si réduite qu'on touche déjà, à St-Joseph, la voûte inférieure de la grange, mais de ceux, plus cossus, qui ont à leur disposition des mottes de foin, hautes et tassées, qu'il faut couper à la faucille comme un gâteau généreux. Ceux-là pourraient jeter aux bêtes de belles brassées qui garniraient sans cesse un râtelier jamais totalement vide. Mais les bêtes s'habituent à cette profusion ; elles n'ont qu'un appétit réduit car elles ne sortent ni ne travaillent. Alors cette abondance de biens en vient à les rassasier d'avance, à les rebuter, à les fatiguer ; elles mordent du bout des dents, fouillant sans raison de leur nez trop gourmand, pour chercher on ne sait quoi d'ailleurs. Elles traînent, salissent, renversent le foin qui s'en va en inutile litière.

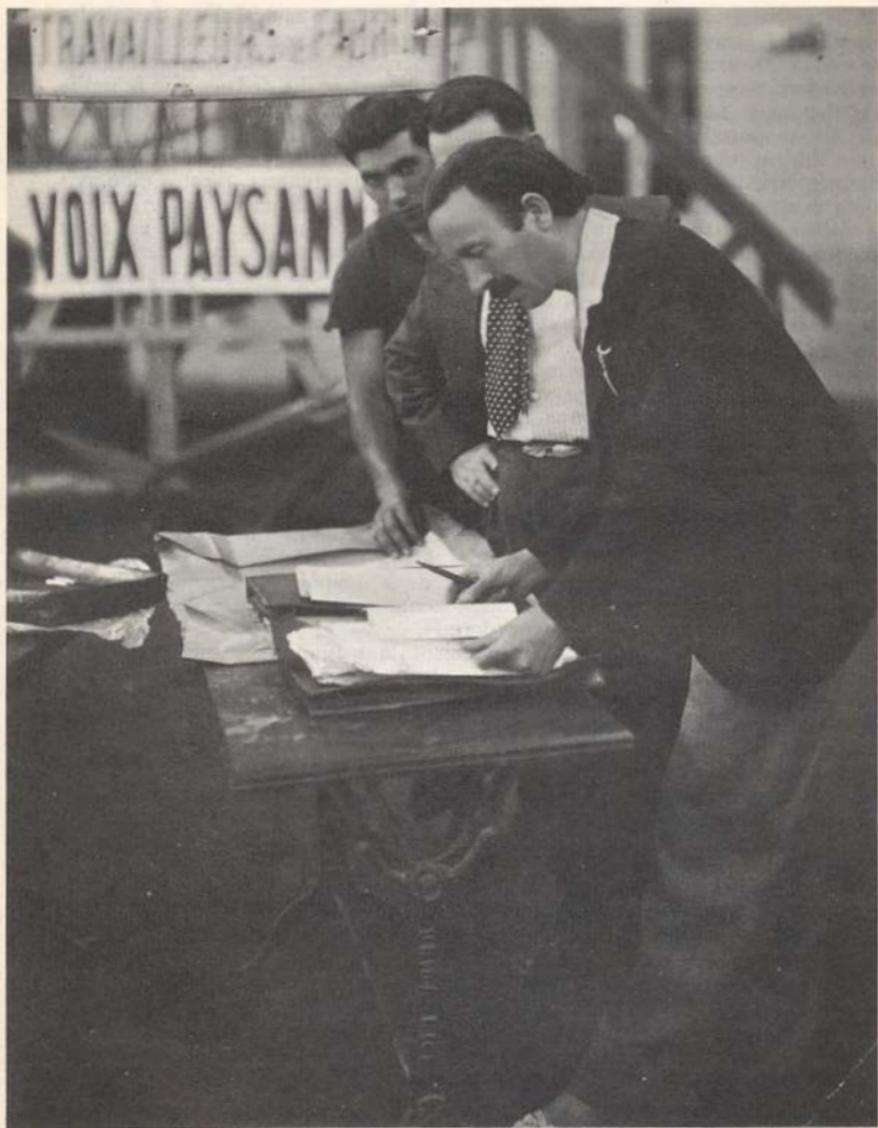
Donnez-leur au contraire tout juste ce que nécessitent leurs besoins corporels, ce que désire leur appétit ; enseignez-leur à attendre, à souhaiter, à manger ensuite sans gaspillage. Vous aurez des bêtes mieux portantes.

Vous avez été trop souvent ces patrons orgueilleux de la richesse de leur grange et qui voudraient en faire bénéficier au maximum les individus dont ils ont la charge ; qui se félicitent de l'ampleur des brassées qui franchissent la trappe, sans se préoccuper ni du gaspillage ni du rassasiement prématuré. Votre grange est pleine et vous devez la vider avant l'août pour la récolte prochaine. Vous vous plaignez de même de l'inappétence de vos élèves, de la faiblesse d'une mémoire que vous fatiguez par un exercice exagéré, conduit dans des conditions défectueuses.

Je n'ignore pas que la question préoccupe les pédagogues qui se sont rendu compte qu'à vouloir seulement forcer la mémoire comme un vase qu'on remplit suscite une fatigue qui n'est que la réaction de défense de l'organisme malmené, et que cette fatigue disparaît lorsque l'enfant s'intéresse à ce qui se présente à lui sous une forme répondant à ses besoins profonds.

Mais l'école se rend difficilement à cette évidence ; ou plutôt elle ne l'admet point. Parce que, malgré cette inappétence, malgré cette fatigue, les enfants de notre siècle connaissent incontestablement beaucoup plus de choses que les enfants d'il y a cent ou deux cents ans, on en conclut que l'école a tout de même développé la mémoire, et qu'elle a raison de ne pas tourner le dos à des techniques qui ont fait leurs preuves.

Or, je me demande, moi, si la mémoire est vraiment une faculté qui soit susceptible de se perfectionner et de s'améliorer, du moins par les moyens directs habituels. La mémoire se présente comme une possibilité individuelle qui est une fonction pour ainsi dire préétablie par les conditions physiologiques et mentales que nous portons en nous. Si ces conditions sont défavorables, si elles nuisent au fonctionnement harmonieux de l'organisme, il y a presque



toujours baisse de la mémoire. Inversement donc, une santé solide, des modes de vie et de travail se développant dans le sens du devenir humain, facilitent le fonctionnement docile et fidèle de la mémoire. On peut donc améliorer et renforcer cette mémoire en influant, du dehors et du dedans, sur le mode de vie, sur la santé, sur les fonctions essentielles de l'individu, sur la logique de ses rapports avec le milieu ambiant.

Mais prendre un individu donné et se préoccuper de faire fonctionner sa mémoire dans l'espoir de l'enrichir et de la perfectionner, n'est à mon avis qu'une dangereuse illusion. C'est comme si nous affirmions qu'un sentier s'améliore d'autant plus qu'il est plus assidûment fréquenté. Et cela est exact d'abord : il s'élargit au passage, les pierres s'écartent une à une, l'herbe elle-même est repoussée vers les bords. Mais à partir d'un certain moment, si trop de pieds le martèlent, si de lourdes bêtes s'y aventurent, les bords s'éboulent, des trous se creusent et force sera de prévoir la construction de murs ou de solides remblais, l'empierrement des passages mouvants, la consolidation profonde du chemin malmené.

Illusion, dis-je. Ce que vous pouvez développer — et de là vient sans doute la méprise — c'est une certaine mécanique mentale, une technique plus ou moins mnémonique ; c'est l'utilisation plus rationnelle et plus poussée des signes de correspondance ou de rappel, qu'ils soient nœuds au mouchoir, bâtonnets entaillés, caractères primitifs d'écriture ou formules modernes plus évoluées et plus compliquées, qui matérialisent pour ainsi dire, et fixent certaines étapes du souvenir. C'est là une façon comme une autre de pallier les insuffisances de la mémoire, d'aider à son fonctionnement laborieux. Il y a donc plutôt un renforcement indirect de la mémoire qui risque d'aboutir à la paresse et à l'atrophie d'une fonction qui se décharge peu à peu sur les appuis formels que vous lui avez donnés.

Ce qui développe incontestablement la mémoire, ce qui permet du moins d'y caser avec ordre et sûreté un plus grand nombre de faits et de notions, c'est cette précision croissante que les hommes tentent d'apporter dans leur conception de l'univers, les relations de cause à effet qu'ils découvrent, la logique avec laquelle ils engrangent les éléments de la connaissance. Mais nous sommes loin, vous le voyez, du vulgaire exercice scolaire de la mémoire, des catéchismes ou des résumés à apprendre par cœur sans les comprendre, des listes de mots ou de notions à ingurgiter sans qu'on saisisse ni leur portée profonde ni leurs relations — ce qui les rend d'ailleurs délicieusement interchangeable parfois.

Vous avez à faire dans ce domaine, n'est-ce pas ?

A prendre conscience d'abord de vos faiblesses et de vos inconséquences pour vous débarrasser enfin de pratiques qui ne se maintiennent que par empirisme et commodité. C'est si simple de donner à apprendre par cœur une leçon de catéchisme, de morale ou d'histoire qu'on serait d'ailleurs incapable d'expliquer ! Et puis, cela fait tellement illusion, des mots qu'on peut répéter pour affirmer sa science, tandis que les vraies opérations intellectuelles gardent quelque chose d'intime, qu'il est bien difficile, et parfois impossible, d'extérioriser, qui se manifeste peut-être seulement par un éclair plus assuré et plus positif du regard, comme une fugitive illumination.

Il y a urgence à ce redressement.

Naguère encore, quand la vie s'écoulait comme une rivière paisible et patiente, on pouvait se permettre quelque luxe irrationnel dans l'usage automatique de la mémoire. La sollicitation permanente de nos facultés de souvenir, qui nous est imposée actuellement par l'accélération vertigineuse du processus vital et technique, nécessite pour l'individu aussi une économie nouvelle, sans laquelle notre mémoire lassée et surchargée s'en va dégénéralant comme un vase qui éclate. C'est comme si nous subissions l'emprise, sur notre esprit, d'un film ahurissant, qui serait pris à un rythme toujours accéléré, avec des images juxtaposées ou chevauchantes, sans liaison sensible entre elles, sans unité psychologique susceptible de les animer. Ne serait-ce pas folie que d'accroître encore inconsidérément le nombre, la nature, le rythme des images, sans penser à leur cohésion et à l'harmonie de leur déroulement? Ne serait-il pas temps de mettre l'accent sur l'ordre, sur l'éclectisme, sur la liaison fonctionnelle qui fait qu'un élément en appelle automatiquement un autre, qu'une image suscite une autre image, ce qui donne alors à notre mémoire des possibilités illimitées de puissance et de précision?

Et ma comparaison n'est, hélas ! que la traduction angoissante de la réalité : il est de fait que nos générations ont la mémoire embrouillée et usée. Mon père avait fait son service militaire à Bordeaux, il y a plus de soixante ans. Il se souvenait encore quelque temps avant sa mort, et dans les moindres détails, des lieux où il avait vécu, du nombre d'arches des ponts qu'il avait traversés. Nous ne nous souvenons pas même, nous, des noms de villages ni de l'aspect précis des paysages où nous avons lutté et souffert pendant la grande guerre.

Non, non ! Vos méthodes actuelles d'instruction ne risquent pas de cultiver la mémoire. Elles l'abâtardissent. Et vous vous en rendez bien compte. Le remède n'est pas à chercher dans un renforcement de la discipline scolastique, ni même dans d'ingénieux procédés pour accrocher fortuitement ce qui reste de possibilités latentes d'acquisition. Vous sentez bien qu'un rude redressement est nécessaire. L'Ecole doit le réaliser si elle veut apporter sa part de lumière et de dynamisme dans les luttes à venir.

*

MAIS QUEL TRAVAIL ?

Sûre, solide dans ses fondations, mobile et souple dans son adaptation aux besoins individuels et sociaux, l'éducation trouvera son moteur, essentiel dans le travail.

— Travail et Jeu ! Deux pôles, semble-t-il, si opposés d'une formation que l'autorité excessive et l'exploitation ont détournés l'un et l'autre de leur vrai sens.

Travail égale souffrance et peine, condition modeste, situation avilie dont la dignité commande de sortir le plus tôt possible. Jeu, compensation de l'effort servile, rayon de lumière dans la nuit, but ultime de l'ingéniosité de ceux qui n'en voient plus que la jouissance qu'il procure...



Ma mère ne manquait certainement pas de vertus pédagogiques. Elle m'a mis de très bonne heure au travail effectif et je me rappelle aujourd'hui encore avec émotion les satisfactions profondes que j'y éprouvais.

Quand naissaient les chevreaux, elle m'en dédiait toujours un : c'était mon chevreau ! Je devais travailler naturellement à le soigner et à le nourrir. Je me souviens que lorsque ma mère volait quelques gouttes de lait aux chèvres nourricières pour en troubler mon café du matin, j'avais une sorte de remords à la pensée que c'était mon chevreau qui en était privé.

Lorsque, à la Saint-Jean, le troupeau gagnait la montagne, j'avais un gros chagrin à me séparer de lui, je l'embrassais en lui faisant mille recommandations ! Pendant tout l'été, je m'enquêrais de lui. Et quand, à la Saint-Michel suivante, le troupeau retournait enfin sur la place, ma première pensée était pour mon chevreau, que je retrouvais grossi, rude et fort, avec des cornes déjà longues et batailleuses. Il avait troqué son petit poil blanc et noir, frais et brillant comme des cheveux de bébé, contre une robe fauve, aux longs poils roussis par le soleil et les pluies.

Et s'il me reconnaissait, s'il tournait la tête quand je l'appelais, s'il semblait se souvenir du chemin de l'étable, c'était pour moi comme un indicible bonheur.

Je me souviens aussi d'un été où j'avais pour fonction, quand on foulait le blé, de coincer jusque sous les poutres la paille qui sortait de l'aire. Je devais être encore très jeune puisqu'il fallait être petit pour courir comme un rat sous les tuiles. Je sortais de là, suant, exténué, la gorge sèche, le nez et les yeux meurtris de poussière, mais j'étais si fier de ce travail que j'attendais avec impatience le lendemain pour recommencer. Il me semblait que cette victoire me donnait des droits nouveaux à la société et une plus grande dignité aussi à la table des travailleurs.

Quand venait le temps de couper la lavande, ma mère m'accrochait au cou un petit sac de toile ; elle m'avait trouvé une mignonne faucille pas trop aiguisée, et je partais, comme les grands, couper les fleurs parfumées. La première fois, il m'en souvient, j'avais coupé non seulement les brins bleuisants mais, plus bas, la tige ligneuse et lourde avec ses touffes de feuilles... Ce qui était tricher. Par pitié pour moi, pour m'encourager aussi, le distillateur avait quand même accepté ma charge : 2 kilos... J'avais gagné vingt sous !

Plus tard, j'avais entrepris, un automne, d'arracher toute une planche de pommes de terre. Ce fut une dure besogne ! J'avais beau comparer et mesurer à toute heure du jour la besogne réalisée et celle qui restait à faire, ça n'avancait pas vite. A la peine que ce travail m'avait coûtée, à l'obstination patiente qu'il avait exigée de moi, je mesure maintenant la hardiesse de l'effort.

De tous ces travaux, je me souviens comme d'un soleil exceptionnel qui aurait illuminé mon enfance, alors que votre école a glissé sur moi comme les gouttes de pluie sur les pierres plates et lisses de la rivière.

Non, l'animateur de la vie dès le plus jeune âge, le meilleur ferment de satisfaction saine et dynamique dans le cadre normal de la famille et de la communauté, ce n'est pas le jeu, c'est le TRAVAIL !

Il y a un jeu pour ainsi dire « fonctionnel », qui s'exerce dans le sens des besoins individuels et sociaux de l'enfant et de l'homme, un jeu qui prend ses racines au plus profond du devenir ancestral, et qui, indirectement peut-être, reste comme une préparation essentielle à la vie, une éducation qui se poursuit mystérieusement, instinctivement, non pas sur le mode analytique, raisonnable, et dogmatique de la scolastique, mais dans un esprit, par une logique, selon un processus qui semblent être spécifiques à la nature de l'enfant.

Ce jeu, qui est essentiel, au petit animal comme au petit homme, c'est, en définitive du travail, mais du travail d'enfant, dont nous ne saisissons pas toujours le but, que nous ne reconnaissons aucunement parce qu'il est moins terre à terre, moins bassement utilitaire que nous l'imaginons communément. Pour l'enfant, ce travail-jeu est une sorte d'explosion et de libération, comme en ressent encore, de nos jours, l'homme qui parvient à se donner à une tâche profonde qui l'anime et le divinise.

Je sais qu'on a formulé à propos du jeu toutes sortes de systèmes explicatifs qui, comme les systèmes philosophiques, se contredisent et se détruisent réciproquement. Là encore, on a examiné superficiellement, sans s'attaquer au problème réel, lié à tout le processus dynamique de l'enfant, motivé par le passé ancestral, éclairé par les lueurs subconscientes d'avenir.

Dans ces études, dont je ne nie pas qu'elles puissent être très consciencieuses, on a oublié, à mon avis, l'essentiel — si mystérieux, il est vrai — pour glisser paresseusement vers une conception dégénérée du jeu-travail. On a négligé, dans le jeu, cet élan d'adaptation et de libération pour ne garder que le plaisir euphorique qu'il procure.

Et c'est sur ce plaisir, sur cette euphorie, que les pédagogues ont étayé leurs théories. On pourrait presque dire que, dès lors, cette pédagogie moderne dont vous me parlez a été fondée non plus sur le jeu véritable, mais sur le plaisir, ce qui est une tout autre affaire.

Le jeu traditionnel de l'enfant est créateur et dynamique. Le plaisir qu'il procure est d'une qualité toute spéciale, qui n'est pas sans rapport cependant avec la jouissance organique, qu'elle soit digestive ou sexuelle. C'est comme une vibration qui secoue l'individu et tend à lui donner une plus grande amplitude, qui lui fait prendre conscience de ses possibilités et de sa puissance, qui lui permet de se mesurer avec le monde ambiant. Je ne considère pas ici les jeux inventés de fraîche date par des hommes pervers en ce sens qu'ils ont perdu le contact avec les destinées profondes des individus, hypertrophié et déformé des tendances dont l'exaspération sert leurs appétits d'exploitation égoïste.

Vous ne comprenez peut-être pas suffisamment la distinction que je tiens à faire et qui est pourtant indispensable à toute étude rationnelle de cette question du jeu. Vous êtes jeune encore, mais vous m'avez dit avoir été élevé dans un village. Vous savez alors que les jeux sont parmi les coutumes qui ont le mieux défié le temps ; je dirais même que ce sont les seules qui se transmettent merveilleusement, et sans changement notable, à travers les siècles.

Je feuilletais l'autre jour un livre qui reproduit une gravure d'enfants jouant au Moyen Age. Eh bien ! je reconnais en ces jeux ceux-là mêmes qui ont passionné mon enfance au début de ce siècle. Et je suis sûr que rien n'y manque, pas même les formules de déclenchement, d'incantation et de prise qui les accompagnent.

C'est cette permanence qu'il faudrait aussi considérer si l'on veut connaître et préciser les véritables réactions de l'enfant en face du jeu.

Je vais vous faire quelques remarques qui n'ont aucune prétention d'explication mais qui n'en contribueront pas moins à nous faire sentir les erreurs communément commises aujourd'hui par tous ceux, éducateurs ou non, qui exploitent le jeu comme ils exploitent la paresse, l'amour malsain, ou le goût maladif des aventures.

J'aime beaucoup penser aux jeux de mon enfance et je ne peux m'empêcher d'un brin d'émotion quand je les vois pratiqués aujourd'hui encore sur la place du village, de préférence à tous les jeux perfectionnés qu'enseignent vos livres.

Je parlais un jour avec un de vos prédécesseurs qui me disait : le jeu est une préparation à la vie, une sorte d'inconscient apprentissage. C'est, il me semble, un peu tiré par les cheveux. Cette explication découle du besoin maniaque des hommes de donner une raison, bonne ou mauvaise, à tous nos actes. Ma foi, jouer, cela fait partie de la vie de l'enfant comme dormir, boire, s'exprimer, aimer. On pourrait dire aussi bien : l'enfant mange pour grandir... pour devenir fort en face de la vie... ; s'il dort, c'est pour récupérer sa puissance usée. Ce sont là, vous le sentez, de pauvres justifications superficielles. L'enfant joue, et il joue plus que l'adulte, parce qu'il a en lui un potentiel de vie qui le fait rechercher une plus grande amplitude de réactions : il crie volontiers au lieu de parler, il court sans cesse au lieu de marcher, puis tombe profondément endormi, la cuillerée de soupe à la bouche, et rien ne le réveillera plus jusqu'au matin. L'activité que lui permettent, ou que lui tolèrent les hommes et les éléments ne suffisent pas à dépenser la totalité de ce potentiel de vie, il lui faut un dérivatif qu'il ne peut pas imaginer de toutes pièces, et qu'il se contente de copier sur l'activité des adultes, en l'adaptant à sa mesure.

*

Essayons de raisonner avec un peu plus de bon sens, en nous plaçant loyalement, et avec toute la générosité dont nous sommes capables du point de vue de l'enfant. Non pas pour laisser croire que celui-ci doit être la nouvelle idole devant qui s'inclineront adultes et société, mais seulement pour voir les choses comme elles sont, et non comme nous nous les figurons ou comme nous les désirons.

Voir juste, est, dans toute circonstance, l'étape primordiale.

Rappelons-nous notre jeune âge et voyons s'il n'y avait pas certains travaux qui étaient pour nous plus passionnants que des jeux, et que nous n'aurions pas voulu abandonner pour le plus tentant des divertissements.

La grande joie de la neige, l'hiver. Le matin, au réveil, une lumière plus crue qu'à l'ordinaire nous incitait à mieux jouir du silence mystérieux

d'une atmosphère ouatée; les pas étaient étouffés; l'eau de la fontaine semblait morte et la cloche de l'école sonnait avec un bruit mat de ferraille fêlée.

Il fallait se hâter de faire la trace pour aller à l'eau, avant d'entrer à l'école. Travail? Jeu? Toujours est-il que je n'aurais voulu donner ma place à personne. Il faisait froid, et la neige tombait toujours, ce qui rendait le travail lent et difficile, mais je tenais à terminer ma besogne.

J'allais, en hiver, les jours de congé, avec mon père, redresser des murs. C'est un travail pénible; le sol est humide et colle aux souliers; les pierres sont glacées et l'on a d'ailleurs quelque appréhension à les remuer à cause des scorpions qu'elles cachent. Mais aussi on voit monter méthodiquement son ouvrage; on se réjouit d'avance des services qu'il rendra... Les passants s'exclameront: «Tiens, le joli mur!»

Et on va; on construit. Les heures passent et le travail n'est interrompu jusqu'au coucher du soleil que par la halte du dîner. On s'asseyait alors au pied du mur, à l'abri d'un vieux cep. On allumait un petit feu parfumé sur lequel on faisait griller un boudin. Puis on se remettait à la besogne.

Ah! si mon père s'était, comme le font malheureusement tant de parents inconscients, réservé exclusivement le beau rôle, s'obstinant à monter tout seul le mur, et m'utilisant seulement comme manœuvre: «Donne-moi cette pierre!... Fais-moi passer cet éclat!... Va chercher la bêche!... Où donc s'est caché le marteau?!!» Bien sûr, alors, j'aurais été vite fatigué, et, regrettant la partie de boutons manquée et me désintéressant à bon droit d'un mur qui n'était pas mon œuvre, je me serais contenté de chercher entre les pierres les escargots «tapés» que je ramenaïs le soir pour les faire cuire dans la braise avec une pincée de sel. Le travail ne me donnant pas satisfaction, j'aurais aspiré à un dérivatif, et le jeu se serait alors imposé.

Mais mon père avait une obscure conscience de ce processus favorable. Il me faisait travailler à côté de lui, «comme un homme», disait-il, avec des peines identiques, les mêmes responsabilités, et les mêmes satisfactions aussi. Il me réservait un bout de mur que je redressais de mon mieux. Sans doute, je ne réussissais que très imparfaitement, car c'est plus délicat qu'on ne croit de monter un mur: tantôt il pousse du ventre; tantôt au contraire, il se cambre exagérément; une pierre qu'on avait pourtant posée avec tant de précautions bascule et tombe au risque de vous meurtrir les pieds; on se «casse» le doigt entre les cailloux et l'ongle en devient à l'instant tout noir. Ah! non, il n'y a pas que du plaisir à une telle besogne! Mais qu'on est fier de travailler comme un ouvrier, de penser que le mur terminé restera pendant des jours et des années tel un symbole de notre puissance... «Regarde ce que j'avais fait tout seul!»; dira-t-on plus tard, en gardant, aux amis envieux!...

Et le soir, on rentre «comme un homme» aussi, la veste sur l'épaule, satisfait comme on est satisfait quand on a mangé à sa faim et dormi tout son soûl. On mange comme un homme, avec des gestes d'homme. Et l'on s'aperçoit alors que, de toute la journée, on n'a point pensé à jouer... Si seulement toutes les journées pouvaient être occupées par d'aussi passionnants travaux!

Lorsque venait le moment de la fenaison, mon travail — je pouvais avoir cinq à six ans — était d'éparpiller les andains pour faire sécher l'herbe. Ces jours-là non plus, le jeu le plus prometteur ne m'aurait pas retenu au village. Mon père était à faucher depuis le point du jour. J'arrivais, moi, avec

le soleil, apportant le déjeuner. Dès que la rosée avait quelque peu séché sur les andains, je me mettais à la besogne. J'étais petit : je n'avais pas besoin de trop me baisser pour que mes bras, comme des mécaniques, dispersent à droite et à gauche l'herbe humide qui sentait la terre et la feuille mouillée et où s'ébattaient, désespérés, les grillons maladroits, effrayés par le sifflement de la faux, et empêtrés dans l'inextricable tassement de l'andain.

Je n'avais quelque répit que lorsque j'avais rattrapé le faucheur. Je pouvais alors m'asseoir et respirer, en attendant que mon père soit au bout de sa course. J'admirais mon œuvre : grâce à moi, l'herbe allait rapidement sécher... Les gens qui passaient sur le chemin s'étonnaient :

— C'est ce petit bout d'homme qui vous a fait tant de travail ?

D'autres enfants auraient bien pu venir me solliciter pour quelque partie ! Rien au monde ne m'aurait fait abandonner une occupation qui était à ma mesure et dont je ressentais pleinement toute l'utilité.

Voyez déjà, comme pour la construction du mur, ces mêmes sentiments dont nous aurons à tenir le plus grand compte quand nous aurons à préciser les normes de l'activité infantine : but poursuivi nettement visible, avancement facilement mesurable, autonomie relative dans la réalisation, compte tenu des exigences adultes, satisfaction de soi et approbation de ceux qui nous entourent.

Et je pourrais vous en citer des exemples semblables ! Croyez-vous que j'aurais donné ma place pour les jeux les plus tentants qu'aient pu imaginer pédagogues et marchands, le jour où nous commençons la moisson ?

J'avais assisté pendant tout le printemps à la lente croissance du blé et à sa fructification dans les tiges drues que le vent fait onduler et qui se dorent insensiblement à la chaleur de juillet. Maintenant les épis étaient définitivement formés et les grains durcis. Nous discutons seulement de l'ordre dans lequel nous allions opérer, des champs les mieux exposés à ceux, plus froids, où la moisson pouvait attendre encore.

Voici le grand jour enfin. Nous partions dès l'aube. Et on n'avait pas à m'appeler deux fois ! J'avais ma petite faucille, mais, hélas ! je ne pouvais pas suivre les moissonneurs. Alors, on me repoussait dans le coin : sur les rives où les ronces se mêlaient désagréablement aux tiges jaunies, ou sur les bords du champ, où le blé trop maigre, est resté clairsemé et rabougri. C'était mon lot, et qui ne m'enchantait pas. Je n'en étais pas moins heureux. Quand le soleil commençait à chauffer et que nous nous asseyions pour le déjeuner, j'étais fier d'avoir gagné mon pain. Le soir, les gerbiers dressés — et j'avais tant de peine pour charrier les gerbes ! — je m'en retournais, satisfait de ma journée. Pas un instant l'idée de jeu n'avait effleuré ma pensée. La réalité du travail était bien trop passionnante !

Et à la St-Michel, vous savez, quand les pluies sont venues et que, par les nuits froides, berger et troupeau ne peuvent plus dormir à la belle étoile, les bêtes regagnent au village leurs étables respectives. Alors, pendant quelques jours, en attendant qu'on nomme un nouveau berger, et aussi pour habituer les bêtes à leur bercail, chacun allait garder son troupeau — ce qui faisait toute une théorie de petits bergers se disséminant au matin parmi les chaumes et les guérets.

J'attendais ce jour-là comme une fête. Je parlais seul avec mon sachet du dîner. Ce que pouvait contenir ce sachet importait peu ; ce n'était du moins pas ma préoccupation majeure, loin de là ! Mais j'étais seul maître de mon troupeau, un trentaine de brebis et chèvres. J'emmenais mon chien. Ce n'était pas un chien de berger et il ne comprenait rien à ce qu'il aurait fallu faire ; il savait tout juste, à mon commandement, mordre au hasard les jarrets des bêtes ; et si l'une d'elles se retournait, menaçante, le chien se sauvait...

N'empêche que j'étais maître de mon troupeau, comme un vrai berger. Je l'emmenais vers les endroits que j'avais repérés et que je savais riches en herbe délectable. Je m'asseyais ; je parlais à mes bêtes et à mon chien ; je mangeais quand les brebis rumaient sagement à l'ombre ; et je rentrais fort tard, si tard que ma mère s'impatientait parfois et envoyait mon frère à ma rencontre. C'étaient des journées ineffables, qui m'ont donné peut-être les plus pures satisfactions qui aient marqué mon enfance.

Et je pourrais vous en décrire, des journées semblables !

Remarquez bien qu'il ne s'agit nullement de certains travaux exclusivement agréables, présentant les caractéristiques principales du jeu, de ces travaux au cours desquels on rit, on chante, on se délasse, sans une ombre de peine ou d'ennui. Non, ce sont de véritables travaux humains comportant, comme tous les travaux que nécessite la vie, leur large part de fatigue, de soucis, de peine parfois : doigts piqués par les buissons ou coincés entre les pierres des murs, monotonie de la fenaison avec la chaleur et la courbature, épines mêlées aux tiges du blé, coup maladroit de la faucille sur les doigts qu'elle entaille et qui saignent abondamment, longueur des journées et fatigue du soir, responsabilité parfois lancinante du petit berger qui tremble pour ses bêtes, pour le chien qui les mord, pour cette brebis qui s'écarte toujours et qu'on appelle en vain, pour les dommages possibles...

Les satisfactions sont, en regard, difficiles à préciser. C'est plutôt un ensemble, une atmosphère, qui vous stimulent, qui secouent en vous ce qu'il y a de plus actif, de plus audacieux, de plus généreux aussi. Cela n'a aucun rapport avec le plaisir qu'on croit trop spécifiquement enfantin d'un bon dessert ou d'une promesse alléchante : satisfaction de remplir dignement son rôle d'homme, de faire un travail qui « se connaisse », qui profite à soi et aux autres, encastré dans les gestes mêmes des adultes, et qui réalise comme une grande victoire sur soi et sur les éléments. Qu'importent, auprès de telles satisfactions, les soucis, la fatigue et même les souffrances ! Ils ne donnent que plus de prix à une victoire qui vous élève et vous idéalise.

*

Nous avons cependant à tenir compte, depuis Montaigne, de certaines expériences plus ou moins heureuses, dont l'examen critique nous ramène d'ailleurs à la souveraineté du bon sens. Et Montaigne n'en manquait pas.

Nous avons fait notamment l'expérience d'un essai de culture basé sur la fonction intelligence, comme si nous portions en nous une faculté noble entre toutes, je n'en disconviens pas, qui se suffirait à elle-même indépendamment du processus normal de la machine humaine. L'homme a toujours hâte

de baptiser les conceptions fugitives qu'il a besoin de fixer, ne serait-ce qu'un instant, dans une forme simplifiée, pour ainsi dire matérielle, transcription trop commune de l'image complexe entrevue par les chercheurs dans un éclair de lumière. Et le mot reste, si imparfait soit-il, pétrifiant à son tour la pensée, isolant un stade infinitésimal de l'éternel déroulement de la création.

On dit : intelligence. Mais qu'est-ce que l'intelligence ? Ce n'est ni une richesse accumulée, ni l'expression scolastique de cette richesse. C'est une virtualité d'action, une intensité de vie, une puissance de réaction qui ne peut se mesurer par aucune de nos conceptions grossièrement humaines, et qu'on peut encore moins inclure dans des mots trop fermés, trop imperméables au dynamisme et à l'idéal.

Je ne dirais pas qu'il faut tout passer par « l'estamine de notre entendement ». Nous avons vu où cette prétention peut nous mener... *Il faut tout passer par l'expérience de la vie.* Seulement, cette expérience ne peut se poursuivre par des mots, seraient-ils même agencés par le génie subtil d'un Montaigne, mais *par l'action.* Cette action qui est l'essence de notre être, le mobile de notre destinée, c'est ce que nous appelons *le travail.*

Le travail, c'est l'épreuve par laquelle devient miel le nectar encore impur de la connaissance ; c'est l'effort d'assimilation de l'expérience au processus vital dans toute sa complexité, et pas seulement matérielle, morale, sociale, mais intellectuelle aussi. C'est le deuxième acte de la pièce dont l'école a monté le premier acte ; c'est comme l'achèvement d'une subtile construction.

Jusqu'à ce jour, vous vous êtes appliqués dans vos classes à accumuler les matériaux — hélas ! trop exclusivement intellectuels et verbaux — à les cataloguer, eux et leurs attributs, à les distinguer, à les préciser, à en améliorer la texture et la présentation. Ce n'est d'ailleurs pas là une besogne inutile car la netteté et la valeur des matériaux sont, elles aussi, déterminantes pour l'équilibre de l'édifice. Seulement, oubliant que l'utilité de ces matériaux n'existe qu'en fonction de l'édifice à élever, vous vous êtes contentés d'amener à pied d'œuvre pierres et sable et chaux, de les offrir, de les imposer à l'architecte et au maçon qui en étaient débordés. L'entassement hétéroclite gênait les abords, rendant difficile la circulation vitale et le travail même de construction, enlaidissant les perspectives, donnant aux ouvriers cette impression déplorable d'impuissance devant le désordre, jusqu'à les forcer à descendre de leur échafaudage, à abandonner la construction essentielle pour essayer de déblayer les abords.

Des gens bien intentionnés, sentant vaguement tout ce qu'ont d'irrationnel cette accumulation et ce désordre, se sont offerts pour les liquider. Mais ce qui comptait pour eux, ce n'était pas encore la beauté et l'harmonie de l'édifice, mais le seul placement des matériaux, la réduction de l'engorgement. Ils ont préconisé et imposé des constructions rapides et hâtives, capables d'abriter et d'absorber tant bien que mal la matière première accumulée. Ils ont inventé des échafaudages ingénieux, des armatures audacieuses qui ont permis de monter rapidement la construction, de l'achever, afin qu'elle donne l'illusion au moins de la perfection. Mais ceux ensuite qui doivent l'habiter souffrent de cette hâte, des malfaçons qu'elle entraîne, des inévitables imperfections qui résultent du désordre : répartition défectueuse des pièces, fragilité des murs, faiblesse du toit qui vibre au moindre vent, que l'orage secoue,

que la pluie traverse déjà — escaliers pénibles, services d'eau et de détritux fonctionnant mal, caves et cours encore encombrées par les matériaux inemployés et détériorés.

C'est, hélas ! l'image de la fragile construction que nous préparons pour nos enfants. La technique tout entière est à réordonner. Moins de matériaux d'abord, moins de richesses accumulées sur les chantiers. L'essentiel est que nous puissions, quand nous en avons besoin, prendre un véhicule, charretton ou auto, pour aller, sans perte de temps ni fatigue inutile, nous approvisionner au dépôt le plus proche. Construction moins prétentieuse aussi, que nous monterons à notre rythme, aussi haut que nous le pourrons, en faisant le moins d'appel possible au toc et au clinquant, la beauté devant être comme le couronnement d'un effort intelligemment équilibré ; mais construction solide, confortable, à l'épreuve des éléments, que nous pourrons éventuellement partager avec nos amis et nos proches ; et construction que nous aurons montée nous-mêmes, dont nous connaissons en détail la texture, dont nous sentirons les faiblesses, qui fera comme partie intégrante de notre être.

*

C'est parce qu'ils avaient méconnu l'inéluctabilité de ce trajet vital que les « intellectuels » ont cru à la nécessité d'imposer par le sommet ce qui ne pouvait plus monter de la base. A les entendre, l'individu serait condamné à tourner en rond dans le cercle maudit de ses activités physiques s'il n'était appelé par une force supérieure — grâce, foi, intelligence ou raison — à s'élever au-dessus de l'humaine condition. Mais cette force, nous la portons en nous, indéfectible et vivace : c'est elle qui transforme le grossier aliment en influx nerveux et en élément de vie, elle qui anime l'effort physique, le motive et l'idéalise pour le porter à la dignité d'instrument de la spiritualité. Il suffit de ne pas empêcher cette ascèse naturelle, de faciliter au contraire le fonctionnement normal d'un mécanisme auquel nous devons faire rendre tout ce qu'il porte en lui d'étonnantes virtualités.

Nous sommes comme un corps désorganisé qui aurait perdu jusqu'au sens de son équilibre vital, qui ingérerait passivement, sans savoir tirer de ses ingestions les principes dynamiques qui entretiennent et exaltent la vie ; un corps souffreteux pour lequel les fonctions essentielles — dont la satisfaction devrait procurer un naturel bien-être — sont devenues de pénibles corvées qui usent les derniers ressorts de l'être. Il nous faut retrouver l'instinct, rééduquer les diverses pièces de l'organisme, rouvrir les trajets obstrués ou encombrés, rétablir ce circuit qui, par un jeu doux et sans usure, conduit des fonctions primaires jusqu'aux émanations idéales qui sont la splendeur constructive de notre personnalité. Il n'y aura plus alors fonctions matérielles et viles d'une part, fonctions nobles et supérieures d'autre part, mais une unique fonction qui mène à l'exaltation maximum de notre être. C'est cette fonction que nous appellerons *travail*.

L'ÉDUCATION DU TRAVAIL,
Delachaux et Niestlé,
Neuchâtel, 1960.

1960

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SENSIBLE appliquée à l'éducation

AVANT-PROPOS

Ce livre était inscrit dans ma vie même, longtemps avant de prendre forme sur le papier. Ces pages ne sont que l'aspect humain d'une expérience profonde et complexe au cours de mes trente années de militantisme pédagogique.

Ce terme même de militantisme peut prêter, je le sais, à bien des réticences. Il résume, pour moi, les actes vécus en intensité et qui m'ont permis de prendre assise dans la vie, de m'intégrer en totalité dans des épreuves loyales faites en collaboration avec les éducateurs du peuple qui, comme moi, ont à solutionner les mêmes problèmes, au sein d'une même classe. Ceci dit assez la nécessité où je me suis toujours trouvé d'entrer dans le jeu de la difficulté, de rejeter le schéma unilatéral, l'abstraction métaphysique, pour faire surgir de *l'instant vécu* le processus historique dans son double aspect individuel et social. Ceci explique aussi que j'aie été davantage technicien que psychologue, que j'aie tendu, de tous mes moyens, à m'orienter vers une science dont la première des exigences est avant tout d'être pratique. Et on comprendra sans peine ma défiance des diverses écoles psychologiques, spiritualistes, ou faussement expérimentales qui ne sont en fait que des aspects variés des éternelles oppositions philosophiques donnant la prééminence au dogme sur l'expérience. Mes camarades et moi n'avons d'autres ambitions que d'œuvrer à même la vie, et de tâcher de jeter les bases vivaces d'une pédagogie d'action que je me suis appliqué à reconsidérer dans *L'Education du Travail*.

J'ai voulu faire un pas de plus : plongeant plus profondément dans le comportement intime des individus et reliant d'une façon que nous voudrions naturelle et définitive la pédagogie à la psychologie, j'ai tenté cet *Essai* sur un sujet vieux comme le monde : la construction de la personnalité.

C'est dans le piétinement imposé par la guerre que j'ai repensé ce livre. Dans les cellules des prisons, dans les baraquements des camps de concentration, dans le chalet alpestre où je me réfugiais, face à la splendeur des neiges, et plus tard dans l'action du Maquis même, j'ai pu donner densité à ma pensée, la vivifier d'une expérience qui dépasse les murs de l'école pour rejoindre le grand chantier des forces organiques de la vie. Qu'on ne s'étonne donc pas de ne point trouver dans cet ouvrage ni les citations, ni la bibliographie qui sont de règle dans les traités classiques de psychologie. Non pas que je prétende orgueilleusement ne rien devoir aux chercheurs en renom et aux ouvriers obscurs dont nous continuons l'œuvre. Mais j'ai écrit ces pages sans le secours direct des livres, n'ayant à ma portée que ma plume et les cahiers qui furent les plus fidèles compagnons de ma pensée profonde. Par ailleurs, œuvrant sous le signe de l'autodidaxie, je n'ai jamais travaillé en écolier ou en disciple. Au cours de mon existence, j'ai toujours postulé pour les actes d'audace raisonnée, persuadé que poser la première pierre d'un édifice ou planter le premier arbre d'un verger sont toujours des actes nécessaires car ils ont au moins le mérite de susciter les initiatives qui parachèvent et ennoblissent l'humble projet du plus humble des pionniers.

Il est toujours difficile, pour le primaire formé à l'épreuve des faits, de faire irruption dans le monde fermé d'une culture spécialisée. Sa présence au milieu des initiés, pour autant qu'on veuille bien la remarquer, risque à tout instant d'alimenter le ridicule et, dans le meilleur des cas, de susciter le scandale qui a tôt fait de régler son compte à l'intrus. Avouerai-je que je n'écris pas pour les clercs qui jugeront d'avance, sévèrement, les efforts de celui qui ne se réclame point de leur enseignement? Je sais le poids de leur silence et aussi celui, plus relatif, de leur docte savoir avec lequel je me suis en vain loyalement colleté.

*

On a trop médité de l'instinct. Parce que nous l'avons en commun avec les animaux, on en a déduit parfois qu'il est de ce fait de qualité inférieure et peu digne de notre noblesse. Mais n'avons-nous pas en commun avec les animaux aussi la consistance et l'exacte composition d'un même sang rouge, le fonctionnement d'organes similaires, et en définitive ce grand élan vers la vie? Ce qui garantit si bien l'animal serait-il donc essentiellement mauvais chez l'homme? L'instinct qui permet à l'abeille de bâtir ses alvéoles géométriques, de cueillir un nectar qu'elle transforme en miel délicieux, en refusant avec une étonnante sûreté certaines préparations ersatz que l'homme lui propose et qui n'ont point la spécificité du suc vivifiant des fleurs; l'instinct qui guide l'oiseau dans la construction de son nid, qui fixe à l'hirondelle l'heure de son départ et la dirige par-dessus les mers, cet instinct qui atteint parfois chez la bête un degré de perfection et de sûreté qui déconcerte l'intelligence de l'homme — pourquoi serait-il forcément de qualité inférieure?

La supériorité de l'instinct, c'est justement sa sûreté, son invariabilité, le fait qu'il est inscrit dans notre comportement et qu'il n'a pas à être appris ni enseigné. Il fait partie intégrante de l'être comme la couleur des cheveux ou le teint de l'épiderme. Une science à courte vue dénie à l'instinct ses caractères de sûreté et d'invariabilité, et invoque même chez les animaux une certaine expérience tâtonnée qui est loin de toujours réussir. Des scientifiques s'étonnent que des oiseaux en cage ne sachent plus faire leur nid et que l'abeille soit incapable de trouver sa ruche quand l'homme en a changé l'emplacement. Mais c'est dans ce cas tricher avec la vie et soustraire l'animal aux sollicitations du milieu qui tout naturellement influent sur son comportement. L'expérience tâtonnée existe certes pour la bête et l'instinct ne conditionne pas la vie à 100%, mais c'est certainement lui faire la part congrue que de reconnaître qu'il la conditionne à 51% au moins comme dans les sociétés anonymes... Si la réussite était au-dessous de ce pourcentage, l'espèce disparaîtrait.

L'instinct est.

Mais, il y a un mais...

L'instinct est une technique de vie valable pour le milieu où ont évolué les milliers de générations qui nous ont précédés. Si ce milieu change, alors il y a maldonne; la technique de vie instinctive ne cadre plus avec la satisfaction des besoins dans les conditions nouvelles.

Tel oiseau tapisse son nid de brins de laine cueillis aux buissons des sentiers. Parce que, depuis des millénaires, des générations d'oiseaux de cette espèce ont tapissé leur nid avec cette laine et que les oisillons portent sans doute inscrit dans leur corps le souvenir moëlleux et chaud de ce contact. Mais que, par suite de circonstances imprévisibles, — par exemple : changement dans l'économie d'une région entraînant la complète disparition de l'espèce ovine, et nous en avons des exemples, — que, par suite de ces circonstances il n'y ait plus un seul brin de laine accroché aux buissons, l'instinct de l'oiseau sera en défaut ; il deviendra insuffisant comme technique de construction du nid. Alors, de deux choses l'une : ou bien l'oiseau essaiera de s'accommoder de cette impuissance, et, dans un nid trop froid, les oisillons mourront. L'espèce risque alors d'aller dégénéralant et de s'éteindre. Ou bien par un effort d'adaptation que nous dirons intelligent, l'animal cherchera un moyen de parer à cette insuffisance non prévue, non prévisible : il essaiera de remplacer la laine par des brins moëlleux, des herbes sèches, par quelque mousse légère ou par son propre duvet ; ou bien il fuira vers des lieux plus cléments où la technique de vie instinctive sera encore suffisante pour assurer la défense de l'organisme et la perpétuation de l'espèce.

Si vous sentez l'oiseau inquiet, et si vous connaissez l'objet de son douloureux déséquilibre, vous pouvez avec sollicitude poser un peu de laine aux abords des feuillages où il se prépare à nicher ; à défaut de laine, vous abandonnerez du duvet, ou du moins quelques ersatz moëlleux. Vous offrirez à l'oiseau la possibilité de satisfaire ses besoins instinctifs. En vain parfois... L'oiseau dont vous surveillez le manège se méfiera peut-être de ce brin de laine qu'il sent disposé là dans un but sous lequel son instinct ou son expérience redoutent une fatale malveillance, ou bien le duvet ne répond pas à son exigence ; ou l'ersatz émet une odeur suspecte. L'oiseau préfère souffrir, et laisser souffrir ses petits... Affaire de nature...

Votre sollicitude, c'est un effort d'éducation, un geste pédagogique.

*

DE L'INSTINCT A L'EDUCATION

L'instinct est la trace qu'ont laissée en nous — transmise à travers les générations — les tâtonnements infinis dont la réussite a servi la permanence de l'espèce.

Les variations du milieu obligent l'individu à modifier ces traces par de nouvelles expériences. L'adaptation qui en résulte est l'essence même de l'éducation.

Qu'on ne s'étonne pas si, dans ces conditions, les fonctions d'éducation ont acquis, dans la société actuelle, une importance aussi décisive, et si elles sont aussi lentes et aussi impuissantes à parvenir à une suffisante efficacité. Les normes d'un passé révolu ne sont plus valables pour un présent trop dangereusement dynamique. Les méthodes possibles il y a cent ans, il y a 50 ans, il y a 30 ans même, sont impuissantes à assurer la préparation à la vie dans un milieu qui a si profondément évolué. La part de stabilité qui nous venait de l'instinct lentement et laborieusement réajusté est aujourd'hui anéantie.

• Nous sommes, de ce fait, placés devant un problème tragique : retrouver, par delà cet instinct déficient, les lignes de vie qui permettraient malgré tout à l'individu de vivre, de durer et de fructifier dans un milieu qui a perdu sa permanence, de dominer ce milieu pour que continue une vie puissante, orientée dans le sens du vrai progrès.

La vie était naguère à l'image de ces bons groupes de paysans qui s'en allaient le dimanche à la messe au village voisin : tous en chœur, pères, mères, grands-parents, voisins et amis, les enfants aussi, et parfois même le chien qui ne voulait point « s'en retourner », et le chat qui les accompagnait de mur en mur jusqu'aux dernières maisons du hameau. Le groupe n'était pas encore disloqué. Bien sûr les hommes mûrs préféraient parler avec leurs semblables de leurs intérêts communs ; les femmes s'en allaient en grappes papotantes ; les vieux semblaient jouir plus que d'autres de la résonance matinale ; et les enfants étaient tantôt devant, tantôt derrière, au gré de leur marche capricieuse, et ils jouaient parfois même entre les jupes des mamans, ou heurtaient au passage les bâtons des vieillards. Mais le groupe n'en restait pas moins cohérent et l'enfant héritait naturellement de la connaissance, des réflexions et du bon sens des générations qui marchaient ainsi près de lui, tutélaire.

L'éducation devait alors fonctionner dans le groupe, à ce rythme traditionnel. Si, par caprice ou nouveauté, elle avait entraîné l'enfance en avant, loin du groupe, arraché à sa nécessaire influence, il y aurait eu déséquilibre, erreur. La vie était alors dans le sens de la tradition et l'Ecole devait, pour remplir son rôle, en être intimement baignée.

Si nous ne préconisons plus cette éducation traditionnelle, c'est que les conditions de milieu ont radicalement changé : le groupe complexe et cohérent s'est disloqué ; l'un a pris son auto ; des jeunes ont enfourché moto ou vélo ; on a conseillé aux vieux de prendre sagement le train. Les enfants, eux, ont de bonnes jambes ; alors on leur laisse faire le chemin à pied et on les voit galoper seuls, en désordre, inquiets et désaxés, sur le chemin où plus rien ne les guide ni ne les encourage. Quelques-uns d'entre eux, les plus riches, trouvent un coin dans l'auto ; les plus hardis s'accrochent au marchepied. Mais ce ne sont là que des solutions de fortune. Les enfants ne seront sauvés que si l'Ecole sait et peut les regrouper et, utilisant des méthodes adaptées à la dynamique contemporaine, leur faire rejoindre les vieux, sages et lents, les parents affairés, et les jeunes grisés de vitesse. C'est cette conjonction difficile mais nécessaire que doit réaliser l'Ecole actuelle, qui ne sera nouvelle que parce que la vie elle-même est chaque jour nouvelle, qu'elle doit s'adapter non pas d'une génération à l'autre, mais chaque année, chaque jour.

Il ne suffit pas de rejoindre les enfants sur la route et de les pousser dans une auto qui leur permettrait d'arriver à la ville aussi vite que leurs parents. Deux, trois autos qui se suivent ou se dépassent sur une route ne constituent nullement un groupe éducatif. Il ne suffit pas de répondre à la trépidation du siècle par la trépidation de l'Ecole, pas plus que par l'isolement factice, dans un fossé, loin du rythme qui nous gêne. Il faut, derrière cette trépidation, par delà ce dynamisme en apparence incohérent, rejoindre les lignes essentielles de vie qui seront l'armature inébranlable de notre éducation dynamique.

Par ses tâtonnements le long des pierres et sous les herbes, le filet d'eau a enfin trouvé une faille par où il peut répondre à l'appel de la pesanteur qui anime et oriente son cours et sa destinée. Négligeant les tâtonnements qui n'ont pas réussi, il s'engagera tout entier par cette faille jusqu'à ce que d'autres obstacles viennent à nouveau contrarier et compliquer l'inéluctable écoulement. Il s'en est fallu de bien peu, parfois, que la source ne prenne une autre direction : il aurait suffi d'un caillou plus solidement planté, ou du passage d'un berger qui, du bout de son bâton, aurait soulevé une motte, pour que le filet d'eau prenne un chemin différent, qui aurait influencé radicalement et définitivement le cours du torrent.

Les êtres animés obéissent de même, à l'origine, à cette loi inéluctable du tâtonnement, dont les réussites, répétées, engagent profondément le comportement ultérieur des individus.

Dans mon village, brebis et chèvres restent sur la montagne de la St-Jean à la St-Michel. A leur retour, elles risquent d'avoir plus ou moins oublié le chemin de l'étable. On les voit alors, le soir, à la rentrée du troupeau, errer lamentablement d'une ruelle à l'autre, tâtonnant et bêlant pour retrouver leur râtelier. Une porte s'ouvre enfin et elles sont à l'abri ; elles trouvent dans l'étable la chaleur d'autres corps et un fond de foin qui complète la maigre pâture. C'est une expérience qui a réussi. Demain les mêmes brebis tâtonneront peut-être encore, mais elles auront tendance à s'orienter vers le chemin qui les a conduites hier à un aboutissement, vers l'expérience qui a réussi. Si on les laisse faire le lendemain encore, la tendance à renouveler l'expérience réussie sera déjà devenue une habitude, un réflexe automatique, qui constitue comme une règle de vie qui évite et réduit le tâtonnement tout en assurant la satisfaction des besoins les plus impérieux.

Si le propriétaire s'aperçoit un soir de cette intrusion dans son étable d'une bête étrangère, il la mettra dehors et la bête refoulée s'en ira bêler, inquiète et désaxée, à travers les rues.

Pour éviter ces ennuis, ces tâtonnements, les gens disent : il faut garder les bêtes séparément pendant quelques jours pour leur réapprendre la direction de l'étable. Lorsqu'elles seront passées quelques fois, toutes ensemble, sur le chemin de leur bercail, elles y reviendront le soir, automatiquement. L'expérience réussie tendra à se reproduire systématiquement.

Le chat qui veut entrer dans la maison où il espère trouver place chaude et soucoupe de lait tâtonne d'un seuil à l'autre en miaulant. Une porte s'ouvre. Il se précipite dans l'entrebâillement. La prochaine fois, il miaulera avec plus d'obstination devant la porte qui s'est ouverte. Si elle s'ouvre à nouveau, une tendance tenace se créera, qui poussera l'animal à toujours venir miauler à cette porte hospitalière, et non aux autres ; il pourra même ne plus voir une autre porte latérale qui lui permettrait d'entrer librement et s'en tiendra à l'acte tâtonné qui a réussi et s'est transformé en règle de vie.

Bébé tâtonne de même pour porter une cuiller à sa bouche ; il peut, au début, heurter son nez ou accrocher malencontreusement son menton.

Mais l'expérience réussie tend à se reproduire en réflexes systématiques qui deviennent règles de vie. L'enfant refera exclusivement le geste qui lui a permis de porter la cuiller dans sa bouche puis il refera progressivement ce geste sans y réfléchir, automatiquement, comme la brebis qui retrouve le bercail le soir, et parlera tout en mangeant ou vous écoutant sans que soit affecté le geste qui est passé en règle de vie.

Ce processus de tâtonnement réussi se fixant dans la répétition automatique de l'acte réflexe qui se transforme en règle de vie est la norme de comportement de toute vie organique. Il s'agit là d'un processus général d'*adaptation* sans lequel la vie elle-même ne serait pas possible.

Pour monter leur échafaudage, les maçons commencent nécessairement par la base. Ils tâtonnent pour planter les longs poteaux ; ils mesurent, ce qui n'est en définitive qu'une forme plus pratique du tâtonnement ; ils attachent des traverses, éprouvent la résistance des matériaux, et quand le premier étage, le premier pont est établi, ils s'y aventurent avec quelque précaution, en tâtonnant encore ; d'un geste familier, ils s'assurent que l'ajustement est suffisant, que l'expérience, fruit du tâtonnement, a réussi, et qu'il est inutile de chercher une autre solution.

Et ce premier pont servira désormais comme point d'appui et passage naturel à partir desquels on montera, selon le même principe, le deuxième étage.

Notre comportement s'organise de même par la systématisation successive d'expériences réussies qui font alors partie de notre nature, de notre être, que nous ne pouvons plus modifier sans nuire gravement à notre équilibre immédiat et à la solidité définitive de l'édifice. Les maçons le savent : le tout est de bien planter les poteaux, de consolider les cordages et d'assurer ce premier pont.

Nous verrons tout à l'heure les conséquences pratiques de ces constatations reportées sur le plan psychologique.

Il ne s'agit pas de savoir si nous devons risquer d'enchaîner de bonne heure l'individu à des règles de vie qui marqueront de façon si définitive son comportement. Les règles de vie sont inéluctables. Leur origine, leur nature et leur orientation peuvent nous échapper : elles n'en sont pas moins indispensables à la montée organique de la vie. Les premiers éléments de l'échafaudage doivent se fixer avant que puisse s'élever le plan supérieur. C'est sur ce dynamisme progressif que nous devons agir, avec, nous le verrons, la plus grande prudence, car il ne suffit pas de présenter aux individus en formation des échafaudages standards, qui tiennent et montent en tous terrains, mais qui ne sont pas fixés en terre, qui ne sont pas ancrés dans la bâtisse, et qui branlent à mesure qu'on s'élève, laissant les ouvriers indécis, inquiets et impuissants devant la reprise difficile d'une œuvre manquée en son origine.

Et ce processus d'expérience réussie fixée en règle de vie n'est nullement d'ailleurs particulier aux enfants. Tant que l'échafaudage monte, il y a nécessairement fixation et assujettissement au plan inférieur sur lequel s'appuie la montée nouvelle.

Une autre observation reste encore à faire : si je m'aventure sur le champ de neige, je peux être attiré par les pas de cet homme qui est passé avant moi, parce que son expérience a quelques chances d'être valable pour mon propre comportement. Mais si j'aperçois une trace de lièvre, je serai moins engagé à la suivre parce que j'ai l'intuition que cet animal poursuit une destinée qui n'est pas à l'unisson de la mienne. Si je vois, dans la gare, un employé pénétrer par une porte de bureau, j'hésite à le suivre parce que je sais que son expérience, sa règle de vie, ne peuvent pas s'inscrire dans la chaîne de ma propre expérience.

L'imitation est, en somme, le processus par lequel une expérience extérieure s'imbrique dans la chaîne de notre propre expérience. Elle ne peut s'y imbriquer que si la chaîne est encore en cours de formation ; si elle est déjà définitivement soudée en règle de vie, l'imitation ne fera que se greffer sur notre propre expérience sans s'y intégrer. Il faut aussi que cette expérience extérieure réponde si bien à nos propres besoins qu'elle puisse s'ajuster dans la faille à la chaîne de notre expérience. Si les conditions optima de cet ajustement sont réalisées, l'acte imité devient maillon de notre chaîne, aussi solidement soudé à notre comportement que nos propres maillons.

C'est à la solidité et à l'harmonie de cette chaîne qu'on mesurera la valeur humaine d'un comportement. Nous aurons les chaînes rigoureusement ajustées où tous les maillons sont bien intégrés à l'être, soit qu'ils aient été forgés par l'expérience personnelle, soit qu'ils soient le résultat de l'appropriation par l'individu d'une expérience extérieure valable à 100% pour notre comportement.

Et il est des chaînes à jamais branlantes, avec quelques maillons d'expérience personnelle en saillie, sur lesquels se sont accrochés plus ou moins maladroitement les maillons nés de l'imitation, accrochés seulement de loin, ou soudés sans souplesse, avec des adhérences qui sont autant d'hésitations et de risques d'erreur au cours du comportement ultérieur.

Il est même des chaînes où l'expérience personnelle est inexistante. L'expérience d'autrui a seule, au hasard de la vie, forgé une chaîne imprécise et sans cohésion, greffée sur le comportement auquel elle ne sera jamais substantiellement amalgamée, et qui, de ce fait, ne devrait ni servir ni orienter une vie originale et féconde.

Les chaînons imités ne se distinguent même pas de l'ensemble des chaînons fonctionnels. Les expériences imitées non intégrées n'arrivent pas à mordre sur la ligne centrale du chaînon.

L'expérience extérieure, au lieu de s'intégrer à la chaîne personnelle qu'elle aurait renforcée, s'est constituée à côté, d'ailleurs mal formée, avec des hiatus, des protubérances et des directions accessoires qui ajoutent encore à l'imprécision de la ligne.

L'individu n'aura pas de règle de vie personnelle.

*

Très souvent, à la campagne, des barrières bordent les chemins, on peut s'y appuyer le cas échéant, comme à une rampe, pour franchir une fondrière ou un bas-fond luisant de glace ; on peut les enjamber ou les enfoncer

pour s'en aller courir à la poursuite des papillons des prés ou atteindre les cerises ou les poires qui s'offrent comme une tentation. Mais ces barrières peuvent aussi être suffisamment hautes et solides pour délimiter froidement l'espace dont nous pouvons disposer, pour jalonner et encadrer notre marche.

Tout le secret, tout l'art, toute la science de la formation éducative résideront dans la fonction favorable de ce que nous nommerons les *Recours-Barrières* : pas trop loin pour que les enfants puissent s'y appuyer le cas échéant, pas trop près cependant afin que l'enfant garde malgré tout suffisamment de large pour s'épanouir et se réaliser ; suffisamment hautes s'il y a vraiment danger à les franchir ; et sinon, malgré tout accommodantes et familières, ne bouchant point la vue sur des horizons apaisants et prometteurs, et autorisant le cas échéant ces petits écarts qui ne prêtent pas à conséquence et qui n'en sont pas moins pour l'individu comme d'émouvantes échappées.

La position de ces recours-barrières pourra varier d'ailleurs, avec les exigences du milieu, comme avec les possibilités des individus, avec leur puissance de réaction personnelle ou l'aide qu'ils sont appelés à demander, pour vivre et monter, au milieu ambiant. Selon les cas, c'est la fonction *Recours* qui primera ; dans d'autres cas ce sera plutôt la fonction *Barrière*. La plupart du temps il s'agira de barrières mobiles, adaptées à l'âge des individus, à leur potentiel de puissance, aux difficultés du chemin.

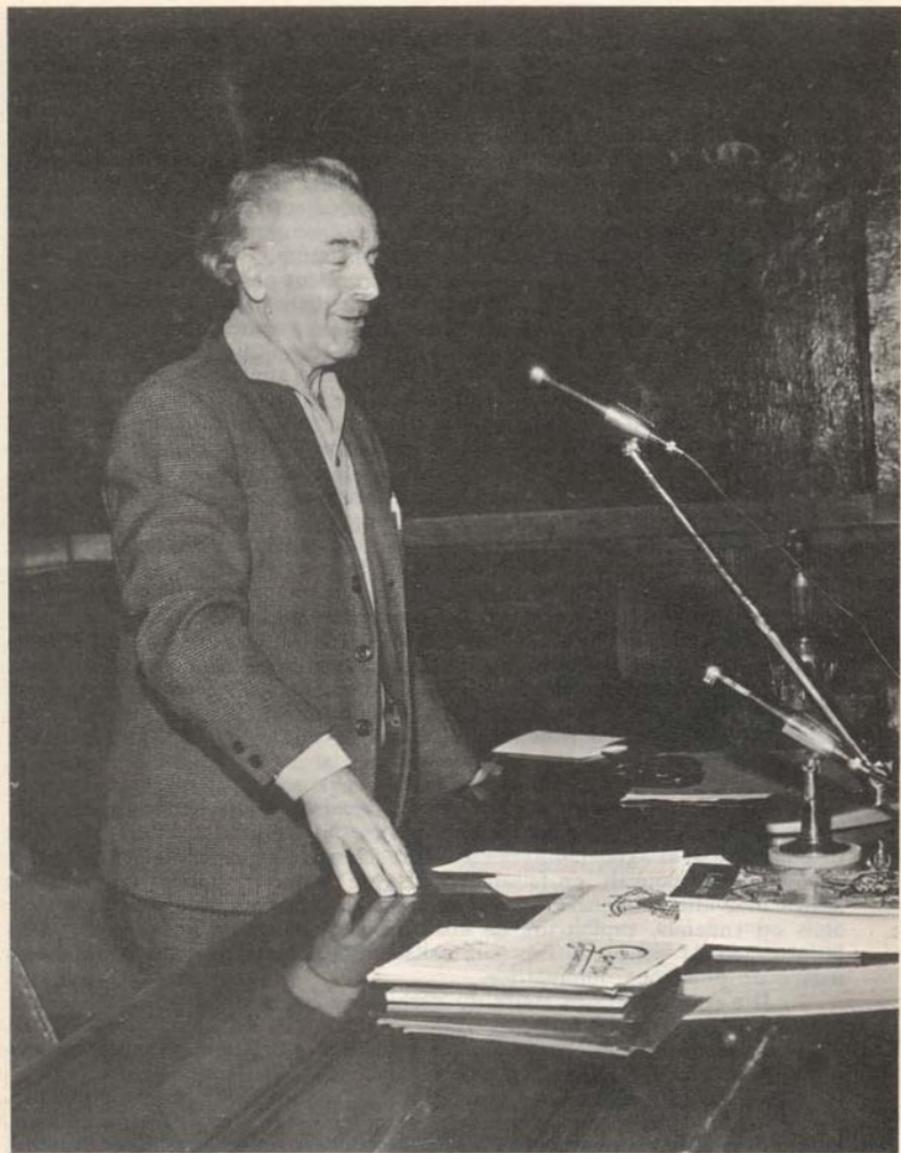
Nous allons donc d'abord donner quelques indications sur le fonctionnement de ces *recours-barrières*.

Il fut un temps, du moins au village, il y a à peine quelques générations, où le recours-barrière de la famille était trop rapproché, trop élevé, trop barrière. L'enfant se heurtait trop vite à la rudesse paternelle, aux difficultés matérielles, aux exigences d'une vie trop souvent misérable. Mais par contre le recours-barrière social était tellement lâche qu'il en était souvent comme inexistant. Il n'était ni recours ni barrière et cela corrigeait dans une certaine mesure la rigueur de la barrière familiale. Mais le recours faisait défaut. Privé d'un minimum de sollicitude sociale, l'enfant, dès qu'il échappait au cercle fermé de la famille, en était réduit à faire lui-même toutes les expériences, sans guide éclairé, sans appui technique.

Par delà cet inorganique *recours-barrière* social, l'enfant se heurtait alors, et beaucoup plus qu'aujourd'hui, au *recours-barrière* nature. Il y trouvait d'incontestables appuis, mais bien plus encore de limitations à son potentiel de puissance. Il se « colletait » vraiment avec la nature, individuellement souvent, et, lorsqu'il le pouvait, en faisant appel à un quatrième *recours-barrière* : les autres individus, auxquels on se frotte, nécessairement, et qui peuvent être amis ou ennemis, exploités de vos efforts, concurrents impitoyables dans la lutte pour la vie, ou au contraire collaborateurs bénéfiques pour une même œuvre de puissance dominatrice.

Il s'est produit, au cours du dernier siècle, un total renversement de position de ces *recours-barrières*.

Dans la famille, en général aujourd'hui plus humanisée, le recours a pris le pas sur la barrière. Le père n'y est plus le patriarche omnipotent jaloux de sa souveraine autorité, mais plutôt le « *nourrisseur* », l'appui, le guide. Le centre de gravité de la famille s'est comme déplacé : c'est maintenant, de plus en plus, l'enfant qui en est l'objet. C'est un progrès, mais souvent



chèrement payé, nous le verrons par les risques nouveaux qu'on n'a pas toujours su éviter, par la tendance extrême contraire : la famille reste bien un recours — parfois beaucoup trop complaisant — mais il lui arrive de faillir totalement à son rôle naturel aussi de *barrière*. C'est aujourd'hui l'enfant qui, plus ou moins, tend à affirmer dans la famille son autorité inconsciente et malade, à imposer ses volontés et ses fantaisies. Nous sommes au siècle de l'enfant gâté, et la chose est grave.



La formation scientifique de l'individu est fonction, non pas des leçons qu'on lui a faites, mais de la richesse, de l'ampleur, de l'efficacité des expériences tâtonnées auxquelles il a pu se livrer. Et pas seulement des expériences de laboratoire, qui se font à partir d'un tube à essai ou d'un ballon chauffé. C'est la déformation scolastique qui tend à réserver à ces recherches tout à fait particulières et limitées la dénomination d'expériences. L'expérience tâtonnée débute dans la toute jeune enfance avec les premiers gestes de l'enfant, ses premières préhensions maladroites, ses premiers contacts avec le milieu, et se continue avant l'âge scolaire par la prise de conscience expérimentale du milieu ambiant. A en juger sincèrement, il y a bien peu de choses dans ce domaine que l'école soit à même d'apprendre au petit paysan qui a vécu et travaillé dans les champs, au contact de parents et de grands-parents quelque peu compréhensifs et aidants qui lui auront facilité une riche expérience tâtonnée.

Car, ici plus qu'ailleurs encore, il ne suffit pas de dire empirique l'expérience tâtonnée. Il y faut des recours-barrières aidants qui :

- rendent l'expérience tâtonnée possible ;
- en précipitent le processus ;
- en systématisent, en comparent, en jugent les conclusions.

Si, pour reconnaître des traces de pas sur la neige et en déduire la nature, la démarche, le comportement, l'habitat des bêtes sauvages susceptibles d'être chassées et traquées, l'enfant doit poursuivre seul ses expériences, il devra attendre d'avoir vu courir sur la neige et de les avoir longuement observés, un lièvre, un renard, une fouine, une martre ou un rat. Ce peut être excessivement long et nécessiter toute une vie de curieuse prospection, toute une vie pendant laquelle l'individu tâtonnera au premier échelon pour ainsi dire de ses recherches, sans pouvoir se hausser bien haut dans la connaissance. Mais s'il a vu une bête s'enfuir dans la blancheur vierge d'un champ de neige, s'il est intrigué par cet entrecroisement de traces de pas qui se sont multipliées au cours de la nuit, et s'il a près de lui un chasseur aidant (il y en a beaucoup qui ne le sont pas et qui, systématiquement gardent pour eux tous leurs secrets par crainte de la concurrence) il distinguera bien vite la trace du lièvre de celle du renard ou de la fouine. Il pourra alors poursuivre son expérience tâtonnée en partant de cette connaissance transmise, qu'il contrôlera d'ailleurs dans la pratique car il n'a jamais totalement confiance. Dans ses recherches ultérieures, il rencontrera peut-être quelque autre chasseur qui l'initiera aux

connaissances entrevues et contribuera ainsi à enrichir encore et à accélérer son expérience.

Le livre, le cinéma peuvent d'ailleurs, dans une certaine mesure, remplacer le chasseur. Ils sont une assurance que l'expérience passée est à notre portée et que l'accélération peut être choisie et poussée par l'organisation culturelle dont nous bénéficions.

Comme on le voit : l'expérience tâtonnée est spécifiquement personnelle ; mais elle peut et doit être enrichie, accélérée, rendue plus rapidement efficace par les contacts et les comparaisons avec l'expérience tâtonnée de ceux qui nous entourent et nous accompagnent.

Seulement, attention : l'expérience tâtonnée d'autrui n'a d'utilité et d'efficacité pour nous que si elle s'encastre dans notre propre expérience tâtonnée. On ne nous prend pas en poids pour nous porter à l'étage supérieur, mais c'est nous qui nous accrochons à cet homme assuré qui monte plus vite que nous et avec une plus grande maîtrise, qui nous aide à gravir les marches et nous dirige vers le but entrevu. S'il va trop vite, sans prendre garde à notre faiblesse, nous lâchons la basque de son habit et nous nous accrocherons au passant suivant afin de parvenir au premier étage le plus vite possible, mais par nos propres moyens. Nous en redescendrons de même, pour remonter encore jusqu'à brûler les marches quatre à quatre comme en nous jouant.

Notre chaîne de la connaissance, nous la forçons anneau par anneau, si nous sommes livrés à nos propres forces, avec d'autant plus de rapidité et de sûreté que nous sommes mieux équilibrés, mieux organisés, physiologiquement et psychiquement, plus intelligents. Si nous trouvons de l'aide pour forger les anneaux intermédiaires, il nous suffira de les ajuster aux anneaux initiaux, d'en contrôler le jeu et la solidité, pour parvenir à l'anneau principal autour duquel se nouent d'autres maillons de la chaîne. La multiplicité, la sûreté de ces maillons seront fonction encore de l'aide généreuse que nous aurons reçue des recours-barrières. Si, à quelque moment, nous éprouvons un doute ou un grincement de fragilité, si nous craignons d'être allés trop vite, nous revenons en arrière pour assurer notre démarche et repartir ensuite avec plus d'assurance.

Mais si on vous fait sauter brusquement par-dessus toute une série d'anneaux, alors vous n'avez plus la même confiance ; vous ne reconnaissez peut-être plus votre chaîne ; vous risquez de saisir hâtivement la chaîne du voisin et d'avancer ainsi à un rythme qui vous donne l'illusion d'un formidable accroissement de puissance. Mais le jour où vous avez besoin de votre chaîne pour lier votre propre récolte, alors vous avez conscience de l'erreur et il vous faut ou bien reprendre à l'origine votre tâtonnement pour retrouver les chaînons décrochés, ou bien vous fier exclusivement et aveuglément à l'expérience d'autrui, les yeux fermés, au risque d'aboutir à un précipice.

L'homme contemporain s'habitue à être ainsi conduit par la main en des chemins qui ne lui sont pas essentiels, qui ne sont point liés à sa chaîne de vie, vers des buts fallacieux sans liaison avec son potentiel de puissance. L'enfant s'y résoud plus difficilement ; il vous harcèle avec une obstination douloureuse : « Où on va?... On y sera bientôt, dis?... C'est encore loin?... Pourquoi on va là et pas ailleurs? » et il fait mine à tout instant de s'arrêter pour cueillir une fleur, pour écouter la rivière gazouiller, ou pour suivre tout

simplement le nuage qui passe. On dirait qu'il regrette cette expérience minutieuse dont vous ne lui laissez pas le loisir et dont il gardera peut-être, pour toujours, la maladie nostalgique.

*

L'école promène bien ses élèves dans son premier étage si apparemment logique et ordonné. Mais c'est un monde à part, dont l'enseignement n'est pas directement utilisable. Lorsqu'il voudra agir selon ses tendances et ses vrais besoins, l'écologiste devra s'échapper de ce premier étage, et, à même la vie, forger sa chaîne, retrouver les voies efficaces qui le mèneront, sans perdre ses assises, plus haut et plus loin.

Dans l'aventure, l'école n'aura été qu'illusion, fausse manœuvre, erreur.

C'est dans la mesure où nous aurons corrigé cette erreur, où nous aurons permis à l'enfant, par nos techniques aidantes, de développer, de prolonger, de consolider sa propre chaîne, que nous aurons fait une besogne vraiment utile et efficace.

On dira peut-être que j'exagère pour les besoins de ma démonstration, que l'école n'aurait pas contribué à la diffusion formidable des sciences si elle avait eu vraiment ces tares dualistes et déviantes dont je l'accuse.

Or, en fait d'enseignement scientifique, la chose est patente : si les enfants sont passionnés de mécanique, ce n'est point à cause des leçons de l'école, mais malgré l'école, parce que le milieu — familial et social surtout — est, en l'occurrence, extrêmement aidant. Si l'enfant sait nettoyer un vélo, le démonter et le remonter, s'il est familiarisé avec les machines les plus délicates, ce n'est certes point grâce à l'école mais malgré l'école, grâce au milieu.

Tout reste à réordonner dans ce domaine, tant en fait de méthodes que de matériel et de technique, pour l'expérience tâtonnée accélérée, seule formative.

Notre organisation éducative fait penser à une usine d'automobiles dont les bureaux d'étude collectionneraient les morceaux de littérature suscités par l'automobilisme, cherchant dans les livres les qualités des machines à réaliser. Quant à tâtonner pour en connaître intimement le mécanisme, quant à expérimenter pour l'améliorer, on croirait que ce sont là des besognes trop terre à terre, qui nécessiteraient la présence des ingénieurs dans le hall des machines, où, à même le cambouis et l'essence, ils scruteraient la vie des mécanismes comme le chirurgien sonde la chair des patients. Ce qui ne les empêcherait d'ailleurs point de prendre des livres, de consulter des plans, de s'imprégner de l'expérience de ceux qui réalisent concurremment. Mais cette imprégnation elle-même ne deviendrait activité intelligente qu'en passant par la lente et minutieuse expérience, par la maturation féconde du travail.

Nous, nous tenons à nos mains blanches, dignité des dignités pour le bureaucrate et le faux intellectuel ; nous nous crampons à cet ordre formel qui n'est qu'une momification de la vie ; nous trouvons si commode de piller l'expérience des autres pour essayer de la plaquer, toute prête, sur les vies d'enfants qui y sont imperméables et pour qui ne compte que l'expérience personnelle dans un minimum de richesse et de sûreté.

Quand donc s'apercevra-t-on à quel point l'école tourne à vide, au nom de principes désuets qui ne sont plus adaptés à nos conditions et à notre système de vie? Quand se décidera-t-on à placer notre bureau d'étude au sein même de l'activité moderne, pour construire à même ce progrès et faire sortir de cette adhérence à la réalité dynamique, toute une technique — et une philosophie nouvelle aussi — de l'action intelligente au service de la vie?

*

Il semble peut-être que, en nous attardant à de telles considérations pédagogiques, nous nous éloignons du problème de la personne morale de l'enfant.

Il n'en est rien. Il fallait que nous montrions pourquoi l'Ecole ne remplit pas son rôle de recours-barrière; dans quelle mesure elle est presque exclusivement accaparante et rejetante, et comment l'enfant réagit contre ses prétentions; et dans quel sens enfin il faudra la réformer pour quelle puisse remplir pleinement sa fonction pour redonner aux jeunes êtres le plus grand potentiel de puissance et d'harmonie.

*

L'expérience tâtonnée que nous avons reconnue comme technique centrale du processus vital n'est point, comme tendrait à le considérer une pédagogie dévitalisée, un simple jeu préliminaire à l'intelligence et à la méthode et qu'il faudrait au plus tôt dépasser. En tâtonnant, l'enfant cherche sans cesse, consciemment ou non, la réponse essentielle et constructive aux problèmes complexes que lui pose la vie. Il ne tâtonne pas seulement pour connaître, mais pour réagir aux événements avec un maximum de succès. La connaissance pure, abusivement qualifiée de désintéressée, est une réaction anormale d'adultes qui ont perdu le sens de la vie et qui, réfugiés dans la salle d'attente, se consolent comme ils le peuvent de leurs échecs majeurs. La connaissance pure n'est elle aussi qu'une solution ersatz dont nous étudierons les caractéristiques.

Le tâtonnement de l'enfant est toujours intéressé. Il a pour but — immédiat ou non — l'augmentation du potentiel de puissance et le maximum de succès dans la lutte pour la vie.

La curiosité de l'enfant a toujours une finalité, directe ou non. Mais cette finalité est parfois si éloignée de nos conceptions d'adultes que nous ne concevons plus aucun des mobiles qui la suscitent. Si l'enfant remue le sable, agite l'eau, lance des pierres, frappe du bâton, c'est qu'il a besoin d'éprouver sa puissance et ses possibilités en face des réactions des matériaux ambiants, qu'il ajuste à ses nécessités constructives. C'est un besoin que nous qualifions d'inconscient pour signifier qu'il est tout simplement naturel.

On peut comprendre ainsi la naissance et la démarche du progrès en fonction exclusive de l'outil au service du besoin d'élévation et de recherche qui caractérise l'homme en face de la nature.

Que ce soit l'outil qui ait fait la civilisation, cela nous paraît incontestable. Et il nous paraît normal de marquer les étapes du progrès non par l'évolution d'une quelconque pensée abstraite, par la magie d'une idée, mais par la lente et expérimentale perfection des outils : la pierre taillée, la hache, la pierre polie, le travail de l'os, l'élevage du renne, l'utilisation du bronze, du fer, de l'étain ou de l'or, l'attelage, la navigation, l'emploi du verre, de l'eau, de la vapeur, de l'électricité : c'est tout cela qui forge effectivement la lente évolution de la civilisation, qui permet à l'homme de s'élever toujours plus haut, en parcourant à une vitesse sans cesse accrue l'étape de nécessaire initiation, en accélérant le tâtonnement, en en systématisant les conclusions pratiques et les enseignements.

La pensée de l'homme n'est que le faisceau des relations qui se sont nouées autour de lui et en lui, à la suite des innombrables expériences tâtonnées, par la reproduction systématique des expériences réussies. Il n'y a pas trace en cela de produit mystérieux de la pensée, d'hypothétique chimie ou de mécanique strictement cérébrale. Supprimez à l'enfant cette expérience tâtonnée qui débute à la naissance, isolez-le dans un réduit sans possibilité d'expérience et vous verrez ce que deviendront et sa pensée et sa pure spiritualité. La culture, et les signes complexes par lesquels elle se manifeste, ne sont qu'une systématisation extraordinairement différenciée de cette lente et longue et subtile expérience.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SENSIBLE,
Delachaux et Niestlé 1966.

1954

25 ÉLÈVES PAR CLASSE

Si vous voyiez des maçons poser leurs fondations sur le sable inconsistant sous prétexte qu'on ne leur fournit pas les matériaux indispensables, vous diriez : Quel manque de conscience!... Quand la maison debout pèsera sur ces bases fragiles, elle branlera comme château de cartes et se lézardera avant même que le bouquet symbolique en fleurisse le toit.

Si le berger dispose d'un local pour contenir cent brebis, il se refusera à y entasser cent cinquante bêtes, car il sait qu'elles manqueraient d'air, qu'elles se battraient, que les plus faibles d'entre elles ne parviendraient pas à défendre leur part de nourriture et dépériraient. Il en aurait en définitive beaucoup de soucis pour une besogne gâchée dont il ne tirerait ni honneur ni profit. Le berger rentrera cent bêtes dans la bergerie et construira s'il le faut, à côté, l'annexe indispensable.

Si un verger est fait pour vingt-cinq arbres vous n'avez pas avantage à essayer d'y en entasser trente-cinq. Ceux qui sont en bordure prendraient le soleil et la force des autres qui pâtiraient. Les fruits mal conditionnés n'arriveraient pas à maturité. Il vous faudrait soit reconsidérer la plantation, soit agrandir le terrain.

Si un bureau est aménagé pour permettre le travail de vingt-cinq employés vous n'y entassez pas trente-cinq personnes qui se gêneraient sans cesse dans leur travail, qui n'auraient plus la possibilité élémentaire de se déplacer ou de se détendre et dont le rendement serait en conséquence totalement déficient.

Ce n'est pas l'employeur qui entassera trente-cinq ouvriers là où il y a place et travail pour vingt-cinq. Et vous ririez du contremaître qui enlèverait machines et établis pour loger tout son personnel. Ce serait évidemment une économie à contresens à laquelle les ouvriers eux-mêmes ne voudraient pas se prêter.

*

Ce que vous condamnez comme illogique et irrationnel chez les maçons, le berger, le paysan, au bureau et à l'usine, vous l'acceptez pourtant pour une entreprise où est engagé le capital qui vous est le plus précieux : vos enfants.

C'est à l'école qu'on pose les solides fondations pour la vie. Si nos classes sont surchargées, si nos enfants ne peuvent pas s'installer ni se déplacer pour les nécessités élémentaires de leur travail ; si nous ne pouvons pas être à côté de chaque élève pour l'aider dans sa formation et sa culture, nous ferons de la mauvaise besogne dont nos enfants seront les premières victimes. Nous sommes trop conscients de nos responsabilités pour accepter un tel sabotage de notre fonction éducative.

Nos classes ne doivent pas avoir plus de vingt-cinq élèves.

Le travail scolaire moderne, tout comme le travail agricole ou industriel moderne, suppose un minimum d'outils et évidemment la place nécessaire pour le travail avec ces outils.

Dans les classes telles qu'elles existent et telles qu'on les construit, il est actuellement impossible, vous vous en rendez compte, de travailler d'une façon efficiente avec un effectif anormal.

Le travail scolaire efficient n'est plus possible si nous avons plus de vingt-cinq élèves par classe.

Et pourtant, direz-vous, autrefois...

Lorsqu'il n'a qu'un nombre de bêtes correspondant aux possibilités du pâturage, le berger, dégagé du lourd souci de la surveillance, peut veiller en détail à la santé et au comportement particulier de chacune de ses brebis qu'il connaît, qu'il caresse ou qu'il stimule selon les nécessités. Mais si le troupeau est trop nombreux, s'il faut à tout instant siffler ici ou lâcher le chien par là pour éviter que la masse mouvante se disperse et s'égaré, alors le berger devient le gardien, qui n'est plus là pour connaître ses bêtes et les aider, mais pour les rassembler, les mener et les dresser à grands coups de dents du chien énervé, et à grands coups de fouet impatient. Et tant pis pour qui tombe!

Quand le nombre d'élèves excède dans nos classes les possibilités normales du milieu, lorsque nous sommes dominés nous aussi par l'obligation de marcher au pas, de faire tous ensemble le même travail de série et de maintenir l'ordre par une autorité qui ne peut plus être humaine, nous cessons, malgré nous, d'être les éducateurs attachés à l'évolution particulière et originale de chacun de nos élèves. Nous devenons les gardiens et les contremaitres d'une froide usine où les enfants risquent de n'être que des numéros encastrés dans un regrettable travail à la chaîne dont vous connaissez toute l'inhumanité.

C'est parce que nous voulons rester des éducateurs, attentifs au développement spécifique de chacun de ces enfants dont nous voulons faire des hommes, que nous vous disons :

L'éducation des enfants ne s'accommode jamais des classes surchargées. Il ne nous faut pas plus de vingt-cinq élèves par classe.

L'équilibre normal de l'éducateur, sa santé physiologique, son calme en face des difficultés sans cesse renaissantes sont également des éléments fondamentaux d'une bonne éducation.

Quand, au cours de vos visites dans nos écoles, vous vous trouvez pendant quelques instants en contact avec les masses tourbillonnantes des effectifs surchargés, vous dites : « Ils me font tourner la tête ».

Mettez-vous donc un instant à la place de l'éducateur qui doit affronter ce tourbillon toute une journée et toute une année et vous comprendrez la fatigue nerveuse qui accable tant de maîtres en fin de trimestre et le lourd tribut que les éducateurs paient aux maladies nerveuses et à la tuberculose.

Il faut à vos enfants des maîtres calmes, des maîtres en bonne santé, susceptibles de maintenir dans les classes ce climat créateur et vivant sans lequel il ne saurait y avoir d'éducation efficiente.

Pour la santé et l'équilibre moral des maîtres eux-mêmes, les classes ne doivent pas dépasser vingt-cinq élèves.

Il existe des lois, dont la société actuelle peut s'honorer, qui réglementent le travail dans certaines industries, difficiles ou dangereuses, qui limitent le nombre d'ouvriers travaillant dans un même local, qui obligent les employeurs à respecter un certain nombre de règles de sécurité et d'humanité.

Nous demandons que soit votée d'urgence une disposition légale de sécurité et d'humanité qui interdise que soit dépassé dans les classes le chiffre de vingt-cinq élèves.

L'obligation de respecter ce chiffre maximum pourrait prévoir des paliers limites selon les cas pour permettre aux organismes publics que soient prises effectivement les mesures pratiques permettant que soit respecté dans un délai fixé par la loi le chiffre limite fixé.

Parce qu'elle est juste, normale et raisonnable, cette revendication des vingt-cinq élèves par classes doit rapidement aboutir au vote des dispositions légales souhaitables.

Si la masse des éducateurs est d'accord — et elle ne peut pas ne pas l'être — si les parents sont d'accord — et ils ne peuvent pas ne pas l'être — il suffira d'organiser l'action sociale, syndicale et politique qui permettra d'aboutir rapidement.

Et là, nous nous adressons à tous les organismes professionnels, syndicaux et politiques directement intéressés par le vote de ces dispositions légales. Nous posons le problème pédagogique et humain. Nous disons la nécessité des mesures envisagées. Nous laissons maintenant à nos adhérents, à tous les éducateurs conscients de la dignité de leur tâche, le soin d'alerter autour d'eux toutes les associations et les personnalités laïques qui nous aideront à faire de notre souhait pédagogique une grande réalité de l'Ecole Laïque Française.

Nous demandons à nos adhérents de faire signer autour d'eux le présent appel, de le soumettre aux instituteurs au cours des Conférences Pédagogiques, de le faire signer par les parents d'élèves, de demander aux organisations intéressées et notamment au Syndicat des Instituteurs, de se saisir de notre projet que nous ferons présenter d'autre part aux personnalités politiques susceptibles d'intervenir dans les Assemblées nationales.

L'ÉDUCATEUR,
1^{er} octobre 1954.

LES DITS DE MATHIEU

LE DANGER DES FAISEURS DE NŒUDS

— Vous me demandez, dit le vieux berger, si c'est un métier difficile que de conduire le troupeau de la Saint-Jean à la Saint-Michel, sans pertes ni dommages, et d'assurer aux bêtes bonne graisse et joli poil ?

Pas plus difficile que de manœuvrer la faux dans un pré d'herbe fine ou de charger les sacs de lavande sur le bât de l'âne placide. Seulement, les vieux bergers gardent pour eux les vrais secrets de leur réussite et nous aiguillent sur des routes accessoires, en nous persuadant qu'il faut connaître prières et magie là où leur bon sens a suffi. Les chargeurs d'ânes, eux, ajoutent malicieusement des nœuds superflus aux cordes du bât pour nous faire croire qu'il y a une science des nœuds et qu'ils en sont les grands maîtres.

Dans tout métier, il y a une technique à dominer, certes. On la domine, non par des trucs ou des sortilèges, mais selon des lois simples et de bon sens, car il n'y a jamais contradiction entre science et technique d'une part, bon sens et simplicité d'autre part. Le chercheur de génie est toujours celui qui va vers la simplicité et la vie.

Et ces lois, tout le monde les comprendrait si on parvenait, malgré les traceurs de fausses pistes et les faiseurs de nœuds, à les redécouvrir et à les accrocher comme de lumineuses enseignes aux carrefours des grands chemins de la connaissance.

Ce qui nous gêne et nous retarde dans cette recherche scientifique de la vérité, ce n'est pas la difficulté des problèmes à aborder, mais l'obstination diabolique avec laquelle, dès notre jeune âge, on nous détourne du bon sens, on nous nourrit d'ersatz, on nous use l'esprit par des définitions ou des invocations, on nous déforme l'entendement et l'intelligence en nous engageant dans les faux chemins et en nous apprenant à faire ou à défaire des nœuds!...



La vérité, c'est que nos maîtres et leurs serviteurs n'ont jamais intérêt à ce que nous découvriions les lois claires de la vie.

Ils vivent de l'obscurité et de l'erreur... et c'est toujours malgré eux et contre eux que nous réalisons notre culture.

Ce n'est pas à moi à vous dire comment vous pouvez découvrir et enseigner ces lois naturelles et universelles qui vous ouvriront très vite et définitivement les lois de la Connaissance et de l'Humanité. Ce que je sais, c'est qu'elles existent et que ceux qui les possèdent ont tous ce même air de sagesse et de sûreté, de calme et de simplicité, de générosité aussi, que vous lisez sur le front des vieux bergers, dans les mains intuitives des guérisseurs, dans les yeux profonds du savant, dans les décisions et l'action des militants dévoués, dans les paroles des sages... et dans la confiance étonnante des enfants à l'orée de la vie.

UNE MENTALITE DE BATISSEURS

Je suis resté bâtisseur.

A l'ordre trop civilisé des terres aux cultures alignées et définitives, je préfère les chantiers qui transforment et animent les coins incultes, les plantations qu'on voit monter, audacieuses et envahissantes comme une troupe d'enfants dans la forêt. Aux constructions confortables et méthodiques, je préfère l'abri que je monte moi-même, des racines au toit et que je modèle selon mes goûts et mes besoins, comme ces vieux habits dont on ne peut se séparer parce qu'ils se sont intégrés à nos gestes et à notre vie.

Je suis bâtisseur.

Comme tout le monde : comme l'enfant qui construit un barrage ou monte une cabane, comme le maçon qui siffle sur son échafaudage, comme le potier qui crée des formes et le mécanicien qui donne vie à sa mécanique. Un domaine où l'on ne construit plus est un domaine qui meurt. L'homme qui ne bâtit plus est un homme que la vie a vaincu et qui n'aspire qu'au soir en contemplant le passé défunt.

Préparez des générations de bâtisseurs qui fouilleront le sol, monteront les échafaudages, jetteront à nouveau vers le ciel les flèches hardies de leur génie, scruteront l'univers toujours jaloux de son mystère. Munissez vos classes des outils de bâtisseurs, de monteurs d'échafaudages, d'ingénieurs et de sondeurs des mystères. Même si votre école doit rester un éternel chantier, parce que rien n'est exaltant comme un chantier.

Je sais : les bâtisseurs sont toujours à pied d'œuvre et on vous accusera de désordre et d'impuissance parce que vous n'aurez pas souvent la satisfaction d'accrocher le bouquet symbolique au sommet de votre construction. Les murs ne sont pas crépis, les fenêtres non encore fermées et les cloisons des étages à peine amorcées peut-être. Mais d'autres après vous — et les intéressés eux-mêmes — continueront l'aménagement pourvu que vous ayez conservé en eux la mentalité des invincibles bâtisseurs.

Rien n'est exaltant comme un chantier, surtout lorsqu'on y construit des hommes.

LE TRAVAIL EN MIETTES

« *Le travail en miettes* », dit G. Friedmann...

Il n'y a que miettes dans notre vie d'éducateurs. Nous ne parvenons plus même à les rassembler, ce qui serait vain, d'ailleurs, des miettes pressées et roulées ne donnant jamais que des boulettes juste bonnes à servir de projectiles dans les réfectoires.

Miettes de lecture, tombées d'une œuvre que nous ignorons et qui ont ce goût de rassis du pain qui a trop trainé dans les tiroirs et dans les sacs.

Miettes d'histoire, les unes moisies, les autres à peine cuites, et dont l'amalgame reste un insoluble problème.

Miettes de calcul et miettes de sciences, comme pièces de mécanique, signes et nombres qu'une explosion aurait dispersés et qu'on s'évertue à retrouver en puzzle.

Miettes de morale, comme des tiroirs qu'on déplace dans le complexe d'une vie aux combinaisons infinies.

Miettes d'art...

Miettes de classes, miettes d'heures de travail, miettes de cour...

Miettes d'hommes!

Dangers d'une Ecole qui aligne, compare, groupe et regroupe, ausculte et jauge ces miettes.

Urgence d'une éducation qui évite l'irréparable éclatement et qui fait circuler un sang neuf dans la fonction vivante et constructive de la pédagogie du travail.

LES FAUX-MONNAYEURS DE L'ESPRIT

J'ai connu l'époque, au début du siècle, où l'on faisait encore tinter sur le carreau les pièces douteuses, d'or ou d'argent. Sur le champ de foire, les ménagères éprouvaient les casseroles pour s'assurer qu'elles étaient de loyal métal. Et nous lisions avec une crainte légitime la formule sacramentelle portée sur les billets de banque : « Les contrefacteurs seront punis des travaux forcés à perpétuité ».

On ne parle plus, aujourd'hui, de fausse monnaie, mais les billets de banque changent chaque jour de valeur, la matière plastique imite le cuir, et la rayonne la soie naturelle. On fabrique du vin sans raisin ; on vieillit les crus artificiellement ; on fraude le miel et le beurre.

On fraude les pensées aussi. Et nul ne sait plus quel vil plomb se cache sous la majesté extérieure des éditions imposantes, ou la débauche des images et des sons qu'on n'a plus le temps ni l'audace de contrôler.

La fausse monnaie est partout. Et plus elle est suspecte, plus elle se pare de titres et de recommandations, de couvertures flamboyantes et de tapageuse réclame.

La vérité est désormais trop simple et trop humble pour être dûment considérée. Et gare à l'homme honnête et juste qui s'aviserait de faire encore tinter les pièces, d'éprouver le cuir ou de goûter le beurre ! Gare au téméraire qui met en doute les vertus des onguents de charlatans ou la science des manieurs de seringue !

Le faux-monnayeur exhibe aujourd'hui ses diplômes et estampille ses produits « sous garantie du gouvernement ». Il est roi, et l'Ecole est devenue son serviteur qui fait tinter faux morale et histoire, sciences et calcul, art et littérature. Le toc se substitue partout au franc-métal. La forme tue l'esprit, et la mécanique la vie. Et apparaissent alors comme de dangereux iconoclastes les hommes de bon sens qui voudraient redonner cours à la pensée profonde, nourrie de bonne sève ancestrale, et enseigner aux enfants à gratter le vernis pour démasquer les faux-monnayeurs de l'esprit.

Dans un monde qui impose ses pratiques d'ersatz et de contrefaçon, saurons-nous être assez logiquement humains pour redonner leur primauté à ces actes fonctionnels que la scolastique a compliqués et dévalués, et qui s'appellent : sentir, créer, comprendre, se socialiser, vivre et aimer ?

NOUS SOMMES TOUS DES DÉLINQUANTS

Heureux temps que le nôtre lorsque, au début du siècle, les moralistes n'avaient pas encore inventé les mots ni les fonctions de « psychologue » ou de « psychiâtre », et où l'on ne savait pas ce que c'était qu'un délinquant.

Peut-être les gendarmes en tournée usaient-ils déjà du qualificatif, mais innocemment, pour montrer seulement qu'ils ne parlaient pas le langage de tout le monde. Le « délinquant » c'était le coupable qui s'était laissé prendre commettant un délit, c'est-à-dire une faute vénielle sans grave conséquence.

L'heureux temps où les passants avaient des droits coutumiers sur le pommier qui tendait ses fruits par-dessus la haie, sur le raisin qui pendait au long du mur et sur les noix qui, à l'automne, s'étaient sur les chemins. Et où nous pouvions, sans grand dommage et sans remords, élargir quelque peu notre domaine pour cueillir des grappes à la treille ou pour picorer les groseilles.

L'heureux temps ! « A la Toussaint, tout ce qui reste aux champs est pour les enfants », disaient les vieux. Forts de notre droit, nous envahissions les prés déserts, abattant à coups de pierres les dernières pommes qui restaient obstinément accrochées aux arbres dénudés. Et nous savourions le plaisir de manger les fruits défendus que la sagesse populaire nous laissait le loisir de conquérir.

Ah ! s'il y avait eu de notre temps des gendarmes aussi jaloux de leurs prérogatives que le sont ceux d'aujourd'hui ; si les jardins et les champs avaient été clôturés et que nous ayons risqué d'être pris escaladant les grillages ; s'il avait été interdit par la loi de tendre les mains vers la grappe qui s'offre ou vers la pêche si appétissante qu'elle tenterait un démon ; si nous avions vécu, avec notre soif d'expérience et de liberté, dans un monde où les enfants auront tout juste le droit de suivre les passages cloutés ; si on nous avait « pris » remplissant nos poches de noix ou faisant aux treilles notre provision de grappes ; si le propriétaire offensé nous avait alors « conduits » à l'agent responsable de « l'ordre » qui nous aurait interrogés et accusés ; si nous avions eu maille à partir avec la justice et si on nous avait impitoyablement traduits devant un tribunal, serait-il pour enfants, nous porterions tous, inscrite pour la vie sur nos fiches signalétiques, la mention infamante de « délinquant ».

Il est des actes qui ne sont répréhensibles qu'en fonction de l'égoïsme et de l'inhumanité de ceux qui détiennent propriété et autorité.

Les délinquants !

Que ceux qui n'ont jamais péché leur jettent la première pierre !

UN MÉTIER QUI EST FORMULE DE VIE

Je n'ai pas besoin de test savant pour connaître la valeur et le rendement possible d'un berger. S'il fait son travail avec plaisir, s'il s'intéresse profondément à son métier, je peux avoir la certitude que les bêtes seront bien menées. La technique viendra si elle manque encore, et, en attendant, la sollicitude permanente du berger saura atténuer ses insuffisances professionnelles.

Quand je vois le paysan inspecter amoureuxment son domaine, se penchant sur ses plants comme le berger sur ses agneaux, je n'ai pas à mener une longue enquête sur ses vertus de paysan. Pourvu que la misère, les échecs ou l'exploitation ne le découragent pas d'un travail qui est sa vie, il deviendra bien vite expert dans un art où la technique morte ne saurait suffire.

Si on me dit qu'il existe une méthode pédagogique qui donne aux enfants cet amour du métier et le goût d'un travail qui est l'expression de l'être ; si on ajoute que cette méthode vaut à l'éducateur ce même sentiment de participation et de plénitude qui illumine le métier du paysan et humanise la tâche ingrate du berger ; si je vois les éducateurs qui pratiquent cette méthode reprendre vie et enthousiasme, je n'ai pas à m'informer plus avant : cette méthode est la bonne. Il suffira d'en asseoir et d'en généraliser l'usage en la préservant des dangers majeurs que font courir à toutes les entreprises intelligentes les forces de stagnation et de réaction. Il faudrait surtout rappeler aux parents et aux maîtres qu'un éducateur qui n'a plus goût à son travail est un esclave de son gagne-pain et qu'un esclave ne saurait préparer des hommes libres et hardis ; que vous ne pouvez préparer vos élèves à construire demain le monde de leur rêve si vous ne croyez plus à ce rêve ; que vous ne pouvez pas les préparer à la vie si vous ne croyez plus à cette vie ; que vous ne sauriez montrer la voie si vous vous êtes assis, las et découragé, à la croisée des chemins.

« J'ai retrouvé la dignité d'un métier qui est pour moi formule de vie », vous dira l'éducateur moderne.

Imitez-le!...

NOUS AVONS POSÉ NOTRE PIERRE

Que m'importent la pensée et l'esprit de tous les bergers qui sont passés avant moi sur la montagne, si aucun d'eux n'a posé sa marque ni sur le sentier qui monte, ni dans les habitudes des brebis qui s'en vont à travers les draïlles.

La fumée monte aussi en volutes bleutées entre les toits des maisons et les arbres de la colline. Et les nuages, dans le ciel, semblent inscrire des hiéroglyphes qui nourrissent le rêve des enfants désœuvrés.

Je me suis baissé en passant. J'ai courbé une branche qui n'encombrera plus le chemin. J'ai posé une pierre comme un repère et un signal ; j'ai, de mon couteau, creusé une gouttière qui recueille l'eau de la source et à laquelle viendront boire les enfants et les brebis.

Vous direz que c'est peu de choses en regard de ce qui pourrait être fait pour simplifier et humaniser la vie du berger. Mais si chaque berger faisait chaque jour cette part d'œuvre pratique au service de la communauté, notre métier en serait, dès à présent, enrichi et facilité.

Que m'importent les théoriciens qui ont bâti, en volutes de fumée, des systèmes que le vent balaie comme il désagrège les nuages chimériques. D'autres, avant eux, avaient parlé avec intelligence et autorité. Mais ils n'avaient pas, de leur pied obstiné, marqué la trace du sentier ; ils n'avaient pas posé la pierre directement, ni creusé la gouttière. Ce sont en définitive les imprimeurs de livres, les inventeurs de plumes, les fabricants de machines à écrire et d'imprimerie, les animateurs du cinéma et de la radio qui jalonnent, marche à marche, le lent progrès de la pédagogie.

Pendant trop longtemps, les uns ont parlé sans œuvrer, les autres œuvré sans avoir le droit de parler, comme des travailleurs qui ne se rencontreront jamais dans le tunnel où ils se sont engagés.

Nous avons posé notre pierre. Nous savons qu'elle aidera et guidera ceux qui viendront après nous pour continuer la route.

LES DITS DE MATHIEU,
Delachaux et Niestlé,
Neuchâtel, 1960.

Pour exprimer le premier infini des objets dont
nous prenons lentement possession, et les idées qui naissent
de nos diverses réactions, on ne de lui, on a créé des mots.
Et le langage le plus riche est celle qui comporte le plus de mots
sur ses dictionnaires.

Mais, cette richesse a aussi sa contrepartie. L'homme qui y
a fait le compte et peut à manier les mots comme les
enfants manœuvrent les galets jetés sur le rivage. Passe encore
pour les mots matériels comme les objets qu'ils nomment, mais
comme pour aucun d'autorité, dans une carapace artificielle
qui contient fluide, laborable, indécis, subtil, et subtils profonds que
les écrivains qui les emploient y atteignent le peu, et le porte
sur des expressions qui ne sont qu'approuvés.

Les poètes et les écrivains tournent et retournent le peu
qui s'accommodent mal de la croûte qui les ensie.

Mais les manuels, les livres, les annuaires, ont besoin de titres
de chapitres, de paragraphes, de mots-chiens qui se retrouvent
à l'écriture que des feuillets jumelés qui tentent à restreindre
à l'usage

Je crains fort de paraître ignare en psychologie
les étudiant dans leurs livres, ou leurs souvenirs
jouglent avec les mots de méthode globale et de méthode analytique
qu'ils sont aptes à définir magistrallement selon les auteurs -
à l'un ou à l'autre, qui ^{ont} écrit le ^{rapport} de l'écrit. Je ne suis pas au
niveau pour que cette distinction grandiose et chapeautée de
méthodes s'élève. Toute même méthode d'apprentissage en
langue globale. Langue analytique, selon les processus et les données
les savants psychologiques distingueraient successivement
aujourd'hui l'abstrait et le concret

qui on appelle chat un chat, c'est fort bien c'est un
nombre de mots qui mesure la richesse d'une langue. Mais c'est
à leur connaissance d'emporter qui on juge de leur valeur propre.

